MILITARIA MAGAZINE

HORS-SERIE
N° 8
69 FF - 495 FB
Can $19.75

Yves BUFFETAUT
Dessins en couleurs de
Jean RESTAYN

BLITZKRIEG A L'OUEST

BELGIQUE ET NORD, 1940

LES GRANDES BATAILLES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

M 4437 - 8 H - 69,00 F - RD

LES GRANDES BATAILLES
DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE
Collection hors-série Militaria N° 8

BELGIQUE ET NORD, 1940
BLITZKRIEG A L'OUEST

Yves BUFFETAUT
Dessins en couleurs de Jean RESTAYN
Cartographie de Jean-Marie MONGIN

Ce numéro, faisant suite au volume consacré à **Guderian perce à Sedan,** *a été paginé à la suite, des pages 83 à 162.*

HISTOIRE & COLLECTIONS - PARIS

LES FORCES FRANÇAISES de la manœuvre Dyle-Breda

Détails d'organisation par François VAUVILLIER

Ci-dessus.
S'il n'est pas à l'égal de l'énorme déploiement qui, le 14 juillet 1939, précédera immédiatement la guerre, le défilé du 14 juillet 1938 offre déjà une occasion de montrer en quantités les nouveaux matériels de l'armée française. Ici, l'un des régiments de la 2e DLM nouvellement constituée défile sur trois rangs, selon l'usage, avec ses Hotchkiss H 35 de 9,6 t pouvant atteindre 35 km/h.
A supposer que les chars du premier plan soient ceux de tête, on compte sur ce document, pour le premier détachement, un total de 46 chars Hotchkiss, soit deux escadrons. A cette époque, les deux DLM ont encore une organisation transitoire, avec des régiments de combat ne comprenant que trois escadrons de chars (deux de Hotchkiss, un de Somua), leur quatrième escadron étant doté d'AMR. Outre les marques usuelles (grands chiffres blancs individuels et as de pelotons), ces Hotchkiss, qui appartiennent au 13e ou au 29e dragons, comportent des marques circulaires dont la signification n'est pas élucidée.
(Coll. privée)

La manœuvre Dyle complétée de sa variante Breda — c'est à dire l'établissement défensif des forces alliées en Belgique et dans le sud de la Hollande, ne manque pas d'attraits.

D'un point de vue géostratégique, elle permet de couvrir la mer du Nord, de s'assurer des ports belges, de protéger les îles britanniques et de maintenir éloignés de la zone des combats les bassins industriels belges et lillois qui, en 1914, avaient été perdus dès les premiers jours de la guerre...

Au plan purement militaire, la manœuvre Dyle-Breda permet aussi d'englober une large partie des forces belgo-néerlandaises dans le dispositif allié et de raccourcir la partie nord du front principal.

Mais le pari est plus qu'audacieux, tant du fait de la géographie (la distance des bases de départ aux objectifs fixés est deux fois moindre pour les Allemands que pour les Alliés) que de l'impossible dialogue entre le gouvernement français et son homologue belge, accroché de manière surréaliste à sa neutralité, et dont même les agressions du Danemark et de la Norvège par les Allemands en avril 1940 ne modifieront pas l'attitude dans les derniers jours de la drôle de guerre.

Le dispositif allié

Pour réaliser la manœuvre Dyle-Breda conçue par le général Gamelin, son grand subordonné le général Georges, commandant en chef sur le front nord-est, dispose des forces suivantes, du nord au sud :

- en zone littorale (Calais, Dunkerque), la **68e DI**, créée en janvier 1940 à partir du groupement littoral nord (GLN) complété d'éléments divers.
- de Bourbourg à Hazebrouck, la **7e armée** française du général Giraud, comptant, le 10 mai 1940 :
  — deux corps d'armée : 1er CA motorisé et 16e CA;
  — quatre divisions d'infanterie : 9e DIM et 25e DIM (active, motorisées), 21e DI (active) et 60e DI (série B);
  — une DI en réserve de GQG : 4e DI (active);
  — une division légère mécanique : 1re DLM;
  — un groupe de bataillons de chars : GBC 510, composé des 9e et 22e BCC (90 chars légers R 35).
- d'Hazebrouck à Maulde, le **British Expeditionary Force** (détails pp 94-96) du général Gort, fort de trois corps et neuf DI motorisées. Du nord au sud :
  — 3e CAW : 42e et 44e DIW;
  — 2e CAW : 3e et 4e DIW;
  — 1er CAW : 1re, 2e et 48e DIW;
  — en réserve : 5e et 50e DIW (plus les 23e et 12e).

(la lettre W désigne, en code français, les unités britanniques.Sur les 11 DIW de la région, 9 seulement sont intégrées au GA 1, les 23e et 12e DIW, fraîchement arrivées, sont en base arrière.)

- au sud de Valenciennes, le **corps de cavalerie** du général Prioux (à la 1re armée) : 2e et 3e DLM.
- de Maulde à Avesnes, la **1re armée** française du général Blanchard comptant, le 10 mai 1940 :
  — trois corps d'armée : 3e et 4e CA, 5e CA motorisé;
  — quatre divisions d'infanterie : 32e DI (série A), 2e DINA (nord-africaine, active), 5e DINA (série A), 1re DM (marocaine, active).
  — une division d'infanterie de forteresse : 101e DIF;
  — le « *premier lot Belgique* » (ex-réserve de GQG) :
    – trois DI motorisées : 1re, 12e et 15e DIM;
    – une division cuirassée : 1re DCR;
  — deux groupes de bataillons de chars (180 chars) :
    – GBC 515 : 13e (H 35) et 35e BCC (R 35);
    – GBC 519 : 38e (H 35) et 39e BCC (R 35).
- Viennent ensuite la 9e armée Corap, détaillée dans notre premier volume *Guderian perce à Sedan* [1], puis la 2e armée Huntziger, totalisant à elles deux 15 divisions de campagne (4 DLC, 1 DIM, 10 DI), 2 brigades de spahis et des grandes unités de position.

L'ensemble de ces forces (7e armée, BEF, 1re, 9e et 2e armées) constitue le **groupe d'armées 1** (GA 1) du général Billotte. Non comptées les 9e et 2e armées, les forces franco-britanniques des batailles de Belgique et Hollande alignent donc 26 divisions de campagne :

— 4 grandes unités blindées (3 DLM, 1 DCR);
— 14 DI motorisées (dont 9 britanniques);
— 8 DI de type normal (y compris la 68e DI).

Auxquelles il faut ajouter les grandes unités de position (une DIF et les secteurs fortifiés ou défensifs).

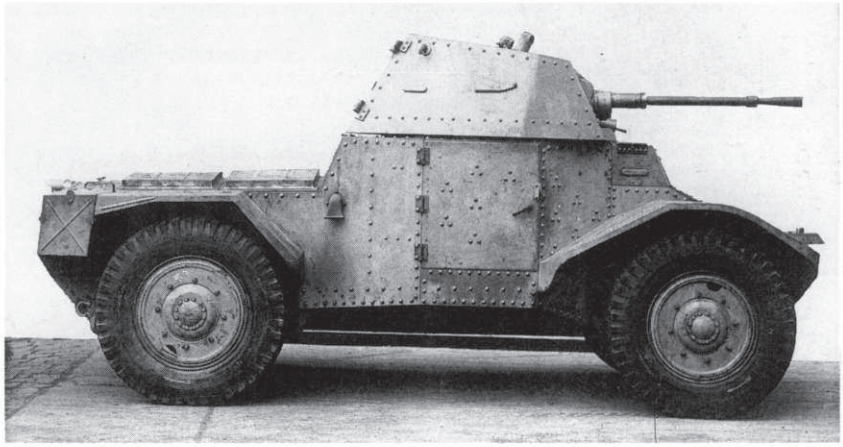
Les divisions légères mécaniques

Ces grandes unités blindées et motorisées sont, d'une certaine façon, l'équivalent français des Panzer Divisionen. Richement dotées en fusiliers portés (3 bataillons de dragons portés soutenus par 60 blindés légers), elles ont aussi une forte composante en chars : deux régiments de combat alignant au total 160 chars Somua et Hotchkiss en huit escadrons, plus une trentaine de chars de commandement et « de volant ». Structurellement bien conçues, les DLM justifient de moins en moins leur qualificatif de « légères » [2], ce d'autant qu'à terme, il était prévu de doter entièrement leurs régiments de combat de chars Somua de 20 t dès que les fabrications l'eussent permis.

Grandes unités à la cohésion affirmée, surtout pour les deux premières constituées bien avant-guerre, les DLM souffraient encore, en mai 1940, de quelques défauts auxquels il était prévu de porter remède à brève ou moyenne échéance :

— faiblesse des transmissions (meilleures cependant que dans les DCR), en particulier au sein des escadrons de chars;
— absence d'artillerie automotrice (un groupe d'automoteurs Somua SAu 40 devait être adjoint à chaque DLM au second semestre 1940).

1. Coquille p. 8 : lire *22e DI (série A)*, et non pas *21e DI (active)*.
2. Le général Gamelin avait envisagé, dès 1937-1938, à l'arrivée des premiers chars Somua, de les renommer *divisions mécaniques*, ou DM. Seule la confusion de sigle avec les *divisions marocaines* avait empêché ce projet. Cette question d'apparence secondaire sera, jusqu'à nos jours, à l'origine d'une sous-évaluation chronique des DLM qui, plus et mieux que les DCR, constituaient nos « divisions blindées » en 1939-1940.

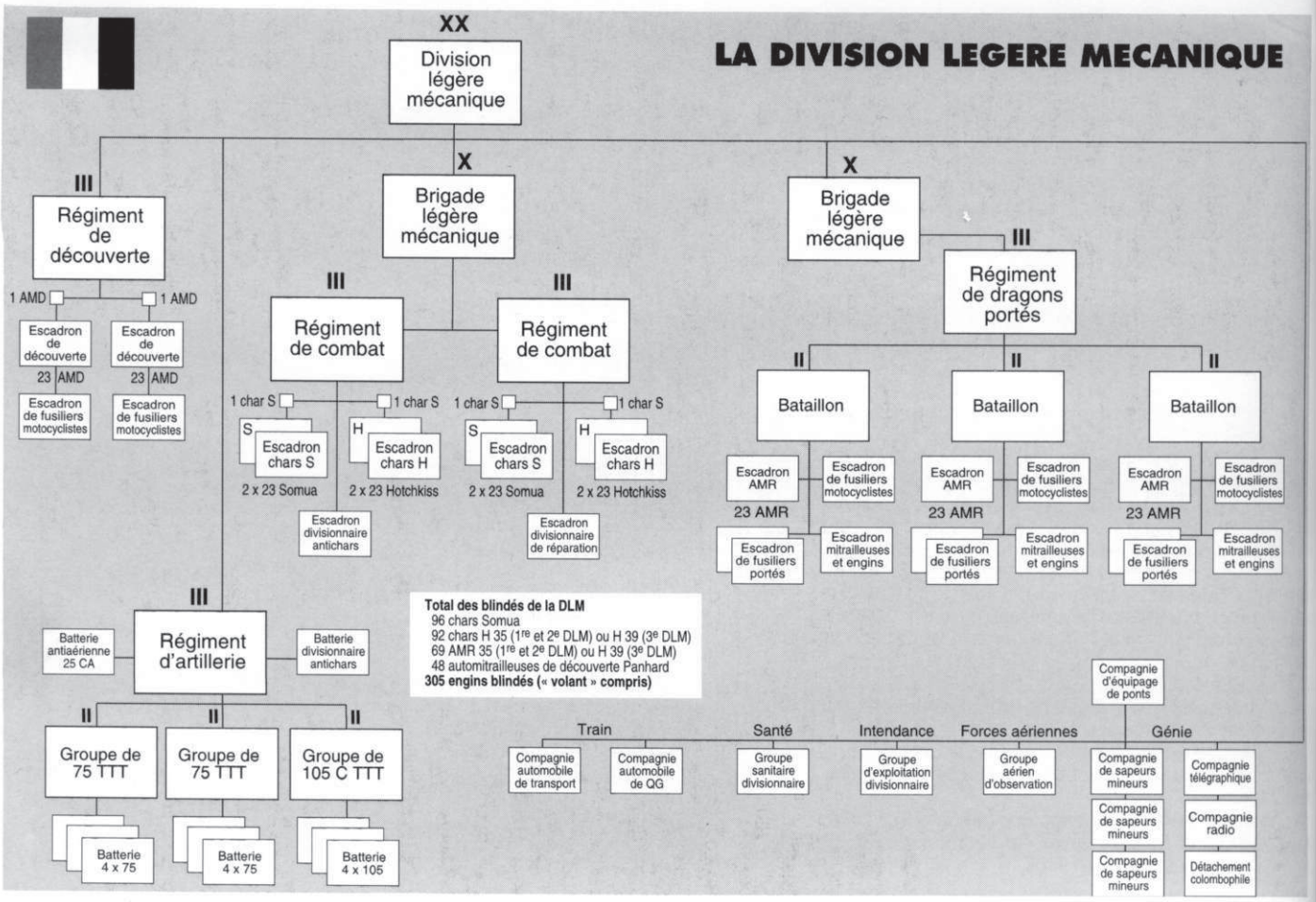


Ci-dessus. **Les deux engins blindés les plus performants des DLM.** *En haut,* **le char de cavalerie Somua S 35 de 20 tonnes, 40 km/h, armé d'un canon de 47 SA 35 (ici, char « 38 » n° M 10 712 du 4e esc. du 1er cuirassiers).** *En dessous,* **l'automitrailleuse de découverte Panhard modèle 1935 (voiture spéciale 178) de 8,5 t, pouvant atteindre 72 km/h et armée d'un 25 mm antichar.**

LE CORPS DE CAVALERIE ET LES DIVISIONS LEGERES MECANIQUES LE 10 MAI 1940

	Corps de cavalerie	1re DLM	2e DLM	3e DLM
Découverte		6e cuirassiers	8e cuirassiers	12e cuirassiers
Combat		*1re brig. lég. méca.* 4e cuirassiers 18e dragons 11e EDAC *(au 4e RC)* 11e ERD *(au 18e RD)*	*3e brig. lég. méca.* 13e dragons 29e dragons 12e EDAC *(au 13e RD)* 12e ERD *(au 29e RD)*	*5e brig. lég. méca.* 1er cuirassiers 2e cuirassiers 13e EDAC *(au 1er RC)* 13e ERD *(au 2e RC)*
Esc. antichars **Esc. réparation** **Dragons portés**	*(rattachés)* **2e et 3e DLM** 54e et 56e btns de mitrailleurs *(à la 2e DLM)*	*2e brig. lég. méca.* 4e RDP	*4e brig. lég. méca.* 1er RDP	*6e brig. lég. méca.* 11e RDP
Artillerie	329e RA tracté [1] Parc d'artillerie 129 129e COA et 129e SMA	74e RATTT 10e BDAC *(47 AC)* [2] Bie 1020/405 *(25 CA)* [3]	71e RATTT 10e BDAC *(47 AC)* [2] Bie 1018/405 *(25 CA)* [3]	76e RATTT 10e BDAC *(47 AC)* [4] Bie 1023/404 *(25 CA)* [4]
Sapeurs mineurs	129/1 et 129/2 Cies	37/1, 37/2 et 37/3 Cies	38/1, 38/2 et 38/3 Cies	39/1, 39/2, 39/3 Cies
Equipage de pont	129/16 Cie	37/16 Cie	38/16 Cie	39/16 Cie
Transmissions	129/81 Cie télégraphique 129/82 Cie radio 129/83 Dét. colombophile	37/81 Cie télégraphique 37/82 Cie radio 37/83 Dét. colombophile	38/81 Cie télégraphique 38/82 Cie radio 38/83 Dét. colombophile	39/81 Cie télégraphique 39/82 Cie radio 39/83 Dét. colombophile
Train	338/22 Cie auto 339/22 Cie auto	227/6 Cie auto de QG 327/6 Cie auto de transport	228/23 Cie auto de QG 328/23 Cie auto de transport	229/22 Cie auto de QG 329/22 Cie auto de transport
Intendance	129/22 GE, 229/22 Cie RV	37/6 GED	38/22 GED	GED 39
Service de santé	AMH 29 ACL 229 GSR 29 SHLD 29	37e GSD	38e GSD	39e GSD
Forces aériennes	196e Btn d 'aérostation FA 30, 30/152 Section parc d'aérost.	Forces aériennes 28 GAO 552	Forces aériennes 29 GAO IV/551	Forces aériennes 33 GAO 545 [4]

1. A trois groupes de 75 dont un TTT et deux derrière camions.
2. A partir de janvier 1940 (1re DLM) ou février 1940 (2e DLM).
3. A partir de novembre (2e DLM) ou décembre 1939 (1re DLM).
4. A partir de mars 1940 (25 CA), avril 1940 (47 AC) et 15 avril 1940 (GAO 545).



Les forces françaises de la manœuvre Dyle-Breda

Ci-dessus.
Un reportage célèbre a été tourné au camp de Sissonne de 15 avril 1940. On y voit évoluer presque tous les chars Hotchkiss H 39 du 1er cuirassiers (3e DLM). Voici trois des cinq chars du second peloton, premier escadron H. Les surnoms *L'impassible* (char 9) ou *L'impeccable* (char 6) conviennent mieux au petit Hotchkiss que *Le Foudroyant* (char 8), quelque peu présomptueux au regard du canon de 37 mm SA 18 inapte au combat antichar !

— absence de moyens de franchissement lourd (des ponts d'équipage pour chars de 20 tonnes étaient en cours d'étude).

Mais le principal handicap des DLM, qu'il eut été possible de surmonter dès le début de l'année 1940 à condition de faire des choix, résidait dans leur conception d'emploi. Grandes unités issues de la cavalerie, elles avaient pour mission principale d'accomplir, au profit des DI motorisées, ce que les divisions de cavalerie à cheval remplissaient auprès des DI normales : « *couverture de la progression d'un groupe de DI, et intervention rapide à une aile ou dans une brêche* ».

Mais une seconde mission leur avait été fixée bien avant la guerre : « *constituer la riposte aux trois divisions blindées allemandes* [alors existantes] *en leur opposant éventuellement une force blindée, sans diminuer nos réserves générales de chars.* » [1]

Cette éventualité restera secondaire, en raison, une fois de plus, de l'opposition régnant entre l'infanterie — de laquelle dépendaient les chars de combat — et la cavalerie. Si bien que l'infanterie eut, sur le tard, à partir de janvier 1940, ses propres grandes unités blindées, les DCR (divisions cuirassées), myopes et pataudes, tournées uniquement vers la rupture ou la contre-attaque d'une formation blindée ennemie, sans possibilité d'exploitation. Et la cavalerie dut s'en tenir à des DLM fringantes et bien rodées mais auxquelles manquera toujours un élément de rupture (chars de bataille) et de l'infanterie sous blindage.

Les rencontres entre le corps de cavalerie Prioux et le Panzer Korps Hoepner dans les plaines belges, les 13-14 mai 1940 — premier choc blindé de l'histoire — où les deux camps alignent de grandes formations de chars sensiblement balancées, témoigneront à la fois de la valeur au combat des DLM, et d'une certaine faiblesse structurelle inhérente aux missions de ces grandes unités de cavalerie mécanique, à qui on avait refusé du coffre, pour ne pas leur rogner les ailes.

Les autres unités blindées

Si les trois DLM constituent l'essentiel des forces mécaniques françaises engagées en Belgique (environ 910 blindés, dont 290 Somua, 480 chars légers Hotchkiss et AMR 35, et 140 automitrailleuses Panhard), on trouve aussi des blindés français dans deux autres types d'unités de moindre échelon :

— les **bataillons de chars de combat** (BCC), non endivisionnés. On l'a vu, ces bataillons sont engagés au nombre de six dans les opérations de Belgique et du Nord, dont quatre bataillons de Renault R 35 et deux

1. Conseil supérieur de la guerre, sans date, peu après mars 1936.

bataillons de Hotchkiss H 35. Ces derniers, plus rapides que les Renault, sont exactement du même modèle que ceux équipant les 1re et 2e DLM.

Chaque BCC (type chars légers modernes) compte un total de 45 chars ainsi ventilés : trois compagnies de 13 chars (quatre sections de trois chars plus le char du capitaine), et six chars de remplacement à la compagnie d'échelon dont trois dépourvus d'armement. Le chef de bataillon commande à bord d'une VLTT (voiture de liaison tout terrain) non blindée, soit de type ancien Citroën-Kégresse P 19 semi-chenillée, soit de type récent Laffly S15 R à six roues.

— les **GRDI motorisés avec automitrailleuses**. Chaque division d'infanterie compte organiquement un groupe de reconnaissance, formé par la cavalerie : le GRDI (voir *Guderian perce à Sedan*, pp. 9-10). C'est au groupe d'armées Billotte que se concentrent six des sept GRDI motorisés qui, tous, disposent de deux escadrons blindés en mai 1940, chacun à 16 voitures théoriques [1] : un escadron d'AMD à roues (Panhard 178 ou, à défaut, Laffly 50 AM) et un escadron d'AMR (de vieilles AM semi-chenillées P 16, ou des chars Hotchkiss). Voici le détail des escadrons blindés des sept GRDI motorisés en mai 1940 :

Groupe	*Division*	*AMD*	*AMR*	*Affect. le 10 mai*
1er GRDI	5e DIM	P 178	P 16	9e armée
2e GRDI	9e DIM	P 178	H 39	7e armée
3e GRDI	12e DIM	P 178	P 16	1re armée
4e GRDI	15e DIM	Laffly ?	P 16	1re armée
5e GRDI	25e DIM	P 178	H 35	7e armée
6e GRDI	3e DIM	P 178	P 16	*réserve de GQG*
7e GRDI	1re DIM	P 178	P 16	1re armée

Chaque GRDI motorisé possède aussi, en principe, quatre voitures blindées chenillées à canon de 25 mm, type AMR ZT 2 (tourelle) ou ZT 3 (casemate). Comme il n'a existé que 20 exemplaires de ces voitures (dix ZT 2 et dix ZT 3), il est clair que ces dotations n'ont pas été entièrement réalisées.

Les DIM : une motorisation relative

En majorité, le groupe d'armées Billotte est constitué de grandes unités du type motorisé. Toutefois, à l'exception notable du BEF — qui ne compte pas un seul cheval — et bien sûr des formations blindées (DLM et DCR), le terme de *motorisé*, s'appliquant aux grandes unités françaises, doit être pris au sens de l'époque.

Les **divisions d'infanterie motorisées (DIM)** « *se différencient des DI normales par une motorisation plus complète de leurs équipages et de leurs services, ce qui leur donne une mobilité plus grande.* »

Dans le meilleur des cas, elles sont « *organisées spécialement pour être enlevées en entier en automobiles et combattre dès leur débarquement* ».

Comme il ne faut pas moins de trois groupes de transport (1 000 à 1 200 autocars et camions) pour transporter chaque DIM, on comprend que ces groupes n'appartiennent pas organiquement à la division.

Comparée à la DI normale, la DIM compte toutefois en propre une compagnie de transport auto d'une centaine de véhicules, et un détachement de circulation. Les autres modifications apportées à la DIM sont, principalement, les suivantes :

— dans l'infanterie divisionnaire, augmentation des moyens auto organiques (y compris en chenillettes) et réduction par conséquent du nombre des chevaux : suppression des chevaux de selle et des chevaux de trait, sauf ceux affectés aux voiturettes de mitrailleuses et de mortiers. Mais, une fois débarquée des autocars ou camions du train, l'infanterie « motorisée » monte en ligne à pied et, malgré un léger renforcement de ses organes de sûreté (compagnie motocycliste au lieu d'une section, mitrailleuses de 20 mm CA 39 Oerlikon), rien n'est modifié dans son emploi au combat.

Par contre, sont entièrement motorisés :

— le groupe de reconnaissance;

— l'artillerie, type tractée tous terrains, à trois groupes de 75, un groupe de 105 C (tracteurs semi-chenillés Citroën/Unic P 107), un groupe de 155 CS (tracteurs semi-chenillés Somua MCG) et une batterie antichars de 47 (tracteurs semi-chenillés CKP 17).

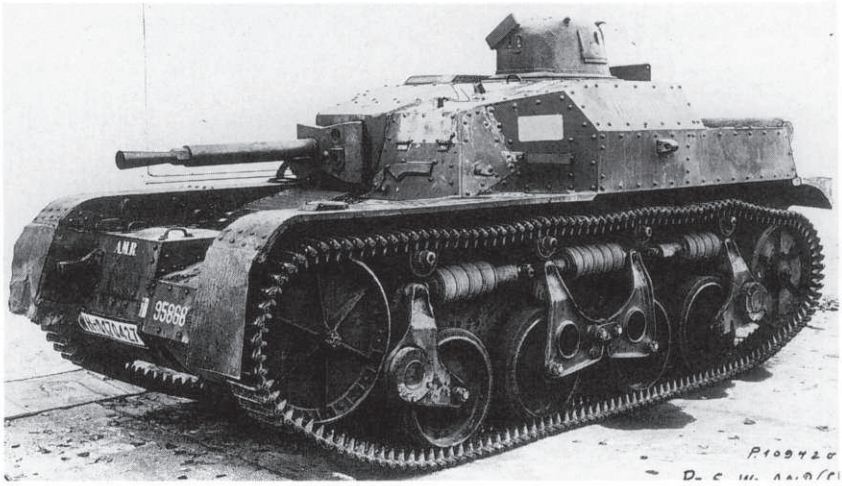
De même, le **corps d'armée motorisé** comporte :

— un GRCA type motorisé (1er, 2e et 3e GRCA, respectivement aux 2e, 1er et 5e CA). Les GRCA motorisés ne comptent aucun blindé, mais chacun quatre escadrons combattants (trois de fusiliers motocyclistes et un de mitrailleuses et canons antichars).

— un régiment d'artillerie à trois groupes tractés, de trois calibres différents : 105 L 13 (tracteurs Latil KTL), 105 L 36 (tracteurs Somua MCG) et 155 GPF (tracteurs Latil TAR H2 ou Laffly S 35 T).

Ci-dessus.
Un peloton de chars Somua S 35 en manœuvres, durant l'hiver 1939-1940. La silhouette très particulière du Somua transparaît bien sur cette vue générale : un char assez haut mais étroit — comme tous les blindés français — dont la tourelle porte nettement vers l'avant. Sur les deux chars du fond, à gauche, on distingue l'insigne : l'écu de Jeanne d'Arc du 4e cuirassiers (1re DLM). Le premier char de dos, à droite, est équipé d'antennes, ce qui dénote un char de commandement. En effet, bien que la radio ait été prévue sur tous les Somua, très rares en seront les chars effectivement dotés.

Ci-dessous.
Ce petit engin blindé construit à dix exemplaires est la version ZT 3 de l'AMR 35 Renault,à casemate armée d'un canon de 25 mm antichar. Le ZT 3 répondait à l'usage spécifique des GRDI motorisés, qui devaient normalement comprendre chacun quatre canons de 25 mm sous blindage. Celui-ci a été réimmatriculé par les Allemands, sans perdre aucune de ses marques d'origine : matricule français n° 95 868, surnom *Surcouf* et écu au lion dressé brochant sur une épée (insigne du 7e GRDI), à peine visible sur le pan incliné de la casemate. *(IWM)*



1. Aux 2e et 5e GRDI, les escadrons blindés sont tardivement mis en place. D'autre part, les escadrons AMR des 5 autres GRDI motorisés, déficitaires, ne totalisent que 69 voitures P 16 en mars 1940 et, contrairement à ce que nous écrivions p.10, il n'y a pas eu de compléments en AMR Renault chenillées.

Ci-dessus.
Peu avant la guerre, le roi des Belges et son état-major passent en revue à Bruxelles, un escadron de chars légers T 15. Ces petits engins ont été fabriqués en Angleterre sous la désignation de Vickers-Carden-Lloyd modèle 1934. La suspension du train de roulement est typique des chars légers Vickers. Les T 15 sont livrées principalement à la cavalerie, à raison de six engins pour l'escadron blindé de chaque régiment. La 1re division de chasseurs ardennais en possède également, à raison de trois dans la 10e compagnie de chaque régiment. La tourelle est armée d'une mitrailleuse Hotchkiss de 13,2 mm.
(Musée Royal de l'Armée, Bruxelles)

LES FORCES ALLIEES

I - L'ARMEE BELGE

La politique de stricte neutralité observée par la Belgique durant l'entre-deux-guerres est une erreur politique majeure. En refusant tout contact avec l'état-major français, le gouvernement belge croit pouvoir échapper à la guerre, même après le début des hostilités en septembre 1939.

Pourtant, neutre en 1914, la Belgique n'avait pas échappé à l'invasion. Croire qu'Hitler n'oserait pas accomplir ce que Guillaume II n'avait pas hésité à faire, relevait bien sûr du vœu pieux. Les conséquences de cette politique sont fâcheuses à bien des points de vue. Tout d'abord, l'armée belge est dépourvue de tout moyen offensif. Son rôle, uniquement défensif, la prive en fait d'armes adaptées à la guerre moderne. Enfin, le refus de coopérer non seulement avec les Français, mais aussi avec les Hollandais, pourtant eux-mêmes neutres, va considérablement gêner la mise en place d'une défense commune lors de l'invasion. Il est d'ailleurs permis de se demander comment le général Gamelin a pu baser sa stratégie sur la manœuvre Dyle-Bréda alors qu'aucune coopération n'était envisageable avec les états-majors belge et néerlandais avant le début de la bataille.

Les organisations défensives

Logiquement, celles-ci doivent faire face aussi bien à la France et aux Pays-Bas qu'à l'Allemagne, si l'on s'en tient à la lettre de la politique de stricte neutralité. En réalité, les efforts les plus considérables ont été entrepris du côté de l'Allemagne, notamment autour de Liège. Un rapport français du GQG, daté du mois d'avril 1940, donne des renseignements très précieux sur les organisations défensives belges :

« *Au sud, d'Arlon à Stavelot, la défense de la frontière est constituée par un ensemble de destructions, échelonnées en profondeur, dont certaines sont battues par des armes automatiques sous casemate. Les destructions de première ligne, chargées, amorcées et gardées dès le temps de paix, peuvent jouer en quelques minutes. Les autres destructions jouent dans un délai plus au moins long suivant la distance qui les sépare de la frontière. Cette ligne n'est pas continue (...) Une seconde position partirait de Saint-Hubert (...) et irait rejoindre vers Lierneux la position de couverture du secteur de Liège. L'état-major belge évaluerait à cinq jours le délai nécessaire à une armée allemande*

pour traverser la zone ardennaise et se présenter devant la Meuse avec les moyens nécessaires au forcement de cette ligne. Toutefois, ce délai suppose une mise en œuvre opportune des destructions et une manœuvre retardatrice bien conduite. » [1]

Nous avons vu, dans *Guderian perce à Sedan* (hors-série n°4), qu'il a fallu moins de trois jours à l'armée allemande pour atteindre la Meuse et la franchir. Les prévisions de l'état-major belge étaient donc optimistes, comme celles du GQG français.

Le véritable pilier de la défense belge est constitué par la position fortifiée de Liège, comme en 1914. Celle-ci comprend quatre lignes successives :

« *1) une ligne avancée de destructions battues par des armes automatiques sous casemate;*

2) la ligne des forts modernes (Neufchâteau, Battice, Pepinster) avec des abris d'intervalle, à 20 - 25 kilomètres en avant de la ville;

3) la ligne des anciens forts modernisés à 8 - 10 km de Liège;

4) une ligne d'obstacles et d'armes antichars aux lisières Est de l'agglomération. Cette position est couverte au Nord, sur la rive gauche, par le fort moderne d'Eben-Emaël, situé sur le canal Albert, et les organisations défensives de la Meuse. »

Les Belges ont toute raison de croire que la position fortifiée de Liège tiendra assez longtemps. Toutes proportions gardées, il s'agit là de la « ligne Maginot belge » et il est certain que l'état-major français croit lui aussi à l'inviolabilité de cette ligne défensive, au moins pendant plusieurs jours.

La troisième zone de défense belge est constituée par le cours de la Meuse elle-même. Tous les ponts sont minés et, comme deux d'entre eux ont déjà sauté par accident, le GQG français se félicite de la valeur des destructions : les ponts, dont le tablier central est tombé au fond de la rivière, sont absolument infranchissables. Par ailleurs, la géographie de la vallée de la Meuse, son urbanisme important et son industrialisation intense, rendent les accès au fleuve difficile, interdisant souvent la construction de ponts provisoires. Le GQG note pourtant avec une étonnante clairvoyance : « *La configuration de la vallée ne serait pas très favorable au lancement de ponts militaires. On peut cependant considérer comme points s'y prêtant le mieux : la région de Houx-Yvoir, en aval de Dinant, et la région Namêche-Andenne-Huy, entre Namur et Liège.* » Et c'est exactement dans ces secteurs que les 5. et 7. Panzerdivisionen passeront la Meuse les 12 et 13 mai 1940 !

Au nord de Liège, en face de la ville néerlandaise de Maëstricht, les défenses belges s'appuient sur le canal Albert et le fort d'Eben-Emaël.

Enfin, en cas de débordement de toutes les lignes de défense frontalière, la résistance belge se regrouperait dans le réduit national, en Flandre, qui englobe les villes de Bruges, Gand et Anvers. « *Il est couvert par une ligne d'eau presque continue dont l'importance peut être accrue au moyen de destructions et d'inondations (Bas Escaut, Lys, Yser).* »

En dehors des inondations, ce réduit national est peu défendu. Seule la place d'Anvers a quelque consistance, mais les combats de 1914 ont montré ses limites.

En face des Pays-Bas, la défense belge s'articule autour d'Anvers et des fortifications établies sur le canal Albert devant Maëstricht. Elles sont en fait destinées à bloquer une avance allemande et non hollandaise.

Le long de la frontière française, les défenses ne sont pas insignifiantes. En avril 1940, le GQG français écrit : « *Les renseignements récents permettent de constater que, sur la frontière française, des mesures de précaution ont été prises et renforcées au cours des dernières semaines. Des gardes exercent la surveillance sur les routes, des ponts sont minés, les issues des villes sont fermées par des barrages, les principaux points de passage sont battus par des pièces antichars et FM installés dans des petits retranchements en sacs à terre.* » [2]

On le constatera, ces défenses n'ont rien à voir avec les forts de Liège ou Eben-Emaël. Il est vrai que depuis

1. 27 N 63. Rapports du GQG français sur les armées belge, hollandaise et britannique. SHAT, Vincennes.

2. Ibid.

Ci-dessus.
Le fleuron de l'arme blindée belge est constitué des engins T 13 dont l'excellent canon de 47 mm est capable de percer n'importe quel blindage de l'époque. Malheureusement, la protection de l'équipage n'est pas à la hauteur du calibre de la pièce. Sur ce modèle III du T 13, la tourelle, bien qu'encore ouverte à l'arrière, l'est nettement moins que sur les modèles plus anciens. Tous les T 13 de la série III, la plus moderne, portent une immatriculation supérieure à 3 000, comme ici avec 3 408.
(Musée Royal de l'Armée, Bruxelles)

Ci-contre.
Durant des manœuvres du corps de cavalerie en juillet 1936, une batterie de canons de 47 fait une halte. Les petits tracteurs d'artillerie sont des Vickers-Carden-Lloyd Utility dont le principal usage est de remorquer les excellentes pièces de 47 mm. Celles-ci souffrent malheureusement d'un handicap assez sérieux dans la guerre de mouvement : elles sont longues à mettre en batterie car elles tirent sur plate-forme et les roues doivent être préalablement relevées grâce à des leviers. En cas d'urgence, ceci peut être lourd de conséquences. Les Vickers Utility sont très nombreux dans l'armée belge où les éléments hippomobiles ont été notablement réduits. Ainsi, la division de cavalerie de compte plus aucun cheval.
(Musée Royal de l'Armée, Bruxelles)

Ci-dessus.
Le roi des Belges Léopold III lors des manœuvres du corps de cavalerie à la fin des années trente. Il est en grande conversation avec deux de ses généraux devant une chenillette Vickers-Carden-Lloyd Utility. C'est sous son impulsion que l'armée belge s'est modernisée à cette époque. Le roi est un fervent défenseur de la motorisation de ses troupes, afin de se servir au mieux de l'excellent réseau routier belge. Contrairement au roi Albert 1er, Léopold a accepté la capitulation de ses troupes en rase-campagne, ce qui lui a valu les foudres des Alliés et notamment du président du conseil français, Paul Reynaud. Mais la situation militaire n'avait aucun rapport avec celle de 1914 et il est difficilement blâmable pour cette décision.
(Musée Royal de l'Armée, Bruxelles)

le 11 janvier 1940 et la capture d'un plan allemand d'attaque à l'ouest via la Belgique, les Belges sont prévenus de ce qui les attend...

L'armée du roi Léopold

Sans entrer dans les détails, l'armée belge est basée sur un système analogue à celui de l'armée française. En temps de paix, le service militaire obligatoire incorpore 44 000 recrues. En mai 1940, il en va autrement car la mobilisation a déjà été décrétée en raison des menaces qui planent sur la Belgique depuis septembre 1939. Une notice d'avril 1940 du 2e bureau de la 7e armée française donne, pour l'armée du roi Léopold, la composition suivante :

« *L'armée belge a mis progressivement sur pied de guerre :*

— six divisions d'infanterie d'active (n° 1 à 6);
— six divisions d'infanterie de première réserve (n° 7 à 12);
— six divisions d'infanterie de deuxième réserve (n° 13 à 18);
— deux divisions de chasseurs ardennais;
— un corps de cavalerie à deux divisions;
— des éléments d'armée;
— trois régiments de défense contre avions;
— trois régiments d'aviation;
— un certain nombre de régiments d'infanterie et d'artillerie de nouvelle formation (classe 1940). » [3]

Malgré l'imprécision sur le nombre et la composition des unités de nouvelle formation, le rapport de la 7e armée est parfaitement bien renseigné, ce qui est d'autant plus précieux que la plupart des archives belges ont disparu dans le désastre de mai 1940. Pour de nombreux auteurs, l'armée belge compte 18 divisions le 10 mai. C'est une erreur, puisqu'il faut ajouter aux 18 DI, deux divisions de cavalerie et deux divisions de chasseurs ardennais, comme nous venons de le voir.

Les organigrammes ci-contre donnent la composition des principales grandes unités belges.

Les divisions d'infanterie ne possèdent pas toutes leur compagnie divisionnaire de 12 canons automoteurs de 47 mm T 13. On ne les trouve que dans les 1re, 2e, 3e et 4e DI d'active et les 7e, 8e, 9e, 10e et 11e DI de première réserve. Cela signifie qu'aucune des DI de deuxième réserve n'en possède. Il semble aussi que leur artillerie soit incomplète, avec seulement deux groupes de 75. La grande unité la plus richement dotée en canons automoteurs T 13 est la 1re division de chasseurs ardennais.

La division de cavalerie ne compte aucun élément à cheval. Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'armée belge compte peu d'éléments hippomobiles, même dans les divisions d'infanterie. Les petits tracteurs chenillés sont très nombreux.

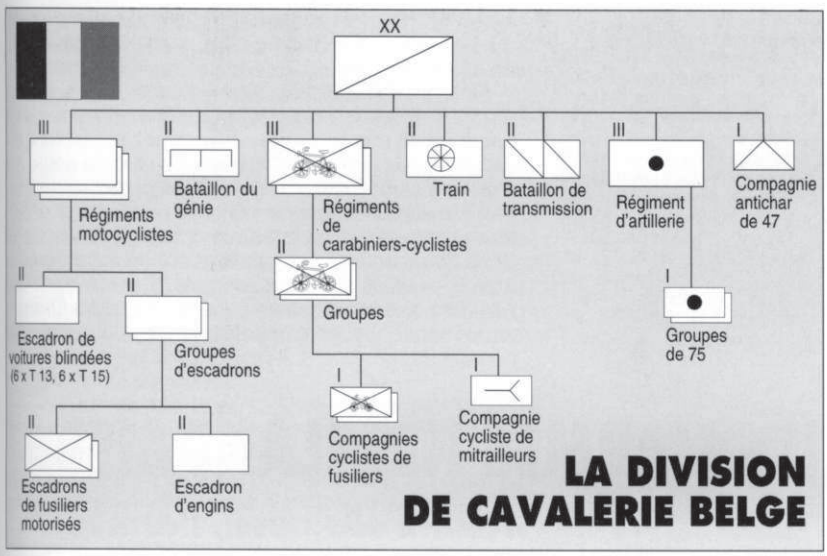
Les blindés de l'armée belge

L'armée belge aligne un seul engin de combat vraiment moderne, l'« automitrailleuse de combat » Renault ACG1, connue en France sous le nom d'AMC 35. Vingt-cinq exemplaires de ce char rapide et bien armé (un 47 mm), mais faiblement blindé, auraient été commandés par la Belgique. A la suite de diverses péripéties, douze seulement sont livrés, parmi lesquel huit servent, après la mobilisation, au sein de l'escadron d'autos blindées du corps de cavalerie.

Les gros effectifs en blindés sont constitués par le canon automoteur T 13, qui emporte un excellent canon de 47 mm sur un châssis mal protégé, en forme de baquet. Le blindage est dérisoire et la tourelle n'est pas fermée sur l'arrière. Nombreux dans l'inventaire de l'armée, 228 en unités, les T 13 sont malheureusement dispersés. Seule la 1re division de chasseurs ardennais en possède 48, toutes les autres unités devant se contenter de 12 (dans les DI) et 18 (dans les DC). Aucun effet de concentration ne peut donc être atteint. Les T 13 ne sont d'ailleurs pas à proprement parler des chars de combat : dans un premier temps, en raison même de la politique de stricte neutralité belge qui impose un armement strictement défensif, ils ne pouvent tirer vers l'avant ! Ils seront modifiés par la suite, mais

3. Ibid.

Ci-contre.
Deux T 15 en route sur les pavés belges lors de manœuvres. Les engins ont sans doute été livrés depuis peu car ils ne portent aucun armement, mais un trou béant à la place de leur mitrailleuse Hotchkiss de 13,2 mm et son affût. L'abréviation officielle du T 15 est AB Mi, ce qui signifie auto-blindée mitrailleuse. Les T 15 sont en fait uniquement des véhicules légers de reconnaissance.
(Musée Royal de l'Armée)



l'anecdote est révélatrice.

Quant aux T 15, armés seulement d'une mitrailleuse Hotchkiss de 13, 2 mm, ce ne sont rien de plus que des automitrailleuses sur chenilles, du genre des AMR 35 françaises. L'armée belge en aligne 42 ex.

Quelle est la valeur de l'armée belge ?

Depuis juin 1940, il est de bon ton de dire en France que l'armée belge s'est montrée peu efficace dans les combats. Paul Reynaud lui-même avait, dans le feu de l'action, rejeté sur l'armée belge une part importante de la responsabilité dans le désastre allié. A la lecture des rapports des officiers français, on est également accablé par les faiblesses des divisions belges. Mais les journaux des marches et opérations ayant été perdus pour la plupart, ils ont été reconstitués après la bataille, souvent depuis des Oflags. Il est clair que nombre d'officiers français ont voulu se défausser sur le dos des Belges. En réalité, et à l'image des autres armées alliées, certaines unités se sont comportées magnifiquement, d'autres beaucoup moins bien. A la veille de la campagne de mai 1940, le GQG français juge favorablement la valeur des éléments qui composent l'armée belge :

« *Les grandes unités de l'armée belge sont comparables, quant à leur composition, aux unités correspondantes de l'armée française. Elles ont une plus faible dotation en matériel et un matériel moins homogène. L'instruction des hommes est moins poussée en raison de la faible durée du service. D'autre part, les officiers reçoivent une solide instruction technique. Les hommes sont mieux sélectionnés puisque le contingent légal est inférieur au contingent réel. De gros efforts ont été faits pour améliorer et moderniser le matériel. Pour les transports, l'armée belge possède des trains qui sont, en presque totalité, automobiles : il en résulte, dans ses ravitaillements et ses évacuations, une grande rapidité et une grande souplesse. De plus, l'extraordinaire richesse du réseau routier et du réseau ferré belges facilite à l'extrême la solution des divers problèmes de transport et de ravitaillement.* »

En ce qui concerne l'armement, le jugement est plus mitigé, ainsi que l'écrit le 2e bureau de la 7e armée :

« *Un des caractères les plus frappants de l'armée belge est la diversité du matériel qu'elle utilise. En effet, la Belgique a conservé l'armement avec lequel elle a fait la guerre de 1914-1918 en le complétant, soit par du matériel allemand provenant de prises, soit par des fabrications neuves.*

— Armement d'infanterie :

Fusil Mauser modèle 1889;

Fusil-mitrailleur Browning, modèle 1930 (fabrication belge);

Mitrailleuses allemandes Maxim.

Mortier de 7,6 cm allemand remplacé progressivement par un mortier de même calibre de fabrication belge;

Canon de 47 antichar moderne, de fabrication belge (le canon est généralement tracté, mais dans certaines divisions, il est porté par un engin à chenilles T 13).

— Armement des troupes légères cyclistes et cavalerie

Carabine Mauser modèle 1916, avec baïonnette;

Fusil-mitrailleur Browning;

Mitrailleuses Hotchkiss. »

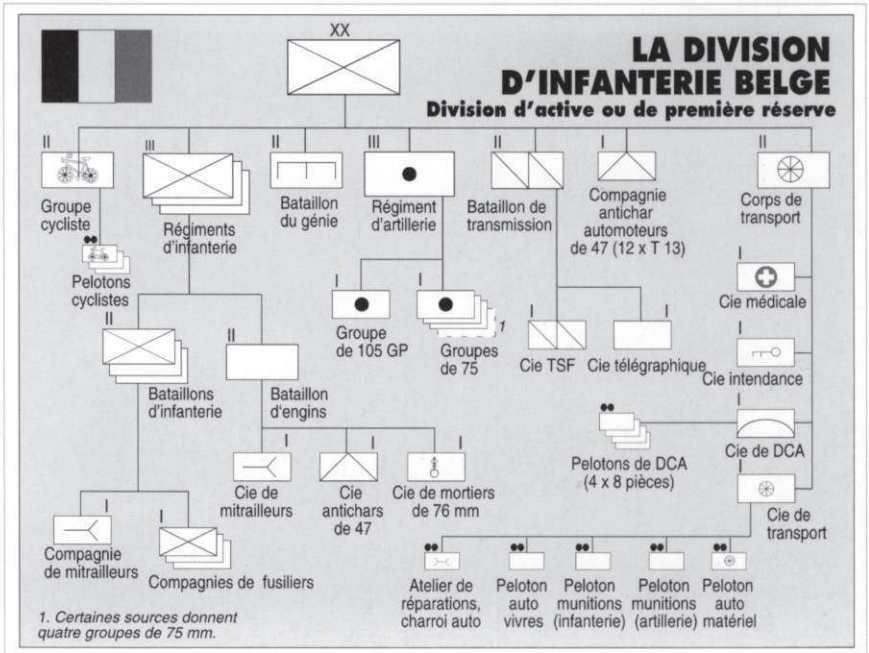
Le lieutenant André Vandersande, qui commande la 10e compagnie du 1er carabiniers Prince-Baudouin en mai 1940, décrit ainsi la valeur des armes de l'infanterie belge :

« *Le FM était du modèle 1930, calibre 7,65 mm, à cadence de tir réglable avec un maximum de 600 coups à la minute. Chargeur de 20 cartouches. Arme de fabrication belge de toute première qualité. Certainement la meilleure de son genre à l'époque.*

Le fusil était du type Mauser allemand à répétition (...), calibre 7,65 mm, chargeur de 5 cartouches. Il provenait des prises de la guerre 14-18 et avait été amélioré par notre usine d'armement. Tel quel, ce fusil valait n'importe quel autre des belligérants (...).

La mitrailleuse lourde était du type allemand Maxim, calibre 7, 65 mm, alimentée par bandes de 250 cartouches. Refroidissement par chemise à eau. Egalement en provenance des prises de guerre, elle avait été munie d'une lunette permettant un tir de grande précision et le tir indirect. Cette arme d'une cadence de feu de 450 coups à la minute avait fait ses tristes preuves pendant la guerre précédente... à nos dépens.

Ci-dessous.
Mise en batterie d'une mitrailleuse lourde belge Maxim, qui provient des prises de guerre de 1918. Elle est alimentée par bandes souples de 250 cartouches.
(Musée Royal de l'Armée)



Ci-contre.
Chargement d'un obus de 47 mm à bord d'un T 13. Cette photo d'amateur, prise sans doute par un tankiste belge, donne un excellent aperçu du manque de protection de l'équipage : la tourelle n'est pas fermée et la cuvette à l'arrière ne protège ni le torse, ni encore moins la tête. Le T 13 n'est vraiment pas fait pour le combat rapproché, ni pour l'offensive. Sa seule vocation est le combat défensif, conformément à la doctrine belge de neutralité. *(Musée Royal de l'Armée).*

Un mauvais point pourtant : les caissons qui transportaient ces mitrailleuses étaient encore à traction hippomobile.

Le canon de 47, autre arme belge de très grande qualité, tant par sa précision que par ses performances balistiques (aucun blindage de l'époque ne résistait à son obus de rupture) disposait d'un mode de traction tout terrain grâce à ses chenillettes (...) Points faibles que j'eus l'occasion de constater pendant la campagne : tout d'abord, ses dimensions en faisaient une cible de choix au contact de l'ennemi, son camouflage étant malaisé. Ensuite, sa mise en batterie demandait trop de temps, car l'arme tirait sur plate-forme, les roues préalablement relevées du sol à l'aide de leviers. » [4]

On notera que le mortier de l'armée belge n'est autre que le petit *minenwerfer* allemand du premier conflit mondial, une arme idéale pour la guerre de tranchées, mais bien lourde et encombrante pour la guerre de mouvement. Quant à son successeur, le Mo 76 FRC (Fonderie royale des canons), il n'est qu'une amélioration du 76 allemand, tout aussi lourd.

Au niveau de l'artillerie, l'armée belge souffre d'une faiblesse due à la multiplicité des modèles. Ainsi, la DCA « *comprend des matériels de 75 anciens (de cinq modèles différents, dont trois de 88 allemands retubés), et deux matériels modernes* », le 40 Bofors et le 94 Vickers. Dans l'artillerie divisionnaire, il y aussi de nombreux modèles de 75 mm, dont le meilleur, dit GP, a une portée de 11 kilomètres. Un excellent canon moderne de 120 L, modèle 1931, a été récemment mis en service.

Ainsi, en moyenne, l'armement de l'armée belge est très correct, à ceci près que les chars manquent et sont encore plus mal employés que dans l'armée française. L'une des grandes faiblesses de l'armée belge est d'ailleurs sa doctrine militaire, basée certes sur la neutralité, mais où les arrières pensées politiques — et surtout la volonté de maintenir la cohésion nationale et donc de ne surtout pas déplaire aux nationalistes flamands — empêchent toute entente, avant le début des combats, avec l'allié naturel que représente la France, alors même que les plans allemands d'invasion sont connus.

II - L'ARMEE NEERLANDAISE

Neutre elle aussi, l'armée néerlandaise n'obéit cependant pas à la même doctrine que sa voisine belge. Ses effectifs et la géographie du pays interdisent tout espoir de défendre la totalité de la frontière en cas d'attaque allemande.

L'ordre de bataille néerlandais

En avril 1940, l'armée néerlandaise possède huit divisions d'infanterie dites actives, mais essentiellement constituées de réservistes, regroupées par deux dans quatre corps d'armée. Ces divisions sont numérotées de 1 à 8. A ce total vient s'ajouter quatre divisions de réserve, désignées A, B, C et D. Enfin, il existe une division légère, d'un modèle sensiblement voisin de la division de cavalerie belge, avec des régiments de hussards motocyclistes, des régiments cyclistes et deux escadrons de *Pantserwagens.*

Par ailleurs, les zones frontalières sont tenues par des troupes de couverture assez nombreuses, 24 bataillons actifs et 27 bataillons de réserve.

Il existe aussi cinq régiments d'artillerie d'armée, tous hippomobiles, et un régiment d'artillerie par corps d'armée, ainsi qu'un détachement de reconnaissance de faible importance.

Ci-dessous.
Ces cyclistes néerlandais, photographiés près de Breda par les Français de la 7e armée Giraud, illustrent bien l'état de l'armée hollandaise en mai 1940. La cavalerie a été remplacée par des éléments cyclistes, particulièrement nombreux dans la division légère, aux côtés de motocyclistes. *(ECPA)*

L'armement d'infanterie, individuel et collectif

Le fantassin de base est équipé d'un fusil Mannlicher modèle 1895, calibre 6,5 mm, d'une portée efficace de 700 mètres.

Les mitrailleuses légères sont toutes des Lewis modèle 1920, de calibre 6,5 mm et d'une cadence de 400 à 500 coups/minute. Portée efficace, de 300 à 700 mètres.

Les mitrailleuses lourdes sont des Schwarzlose modèle 08-15, modifiée 1918. Calibre 7,9 mm. Cadence de feu, 500 coups/minute. Portée efficace, de 700 à 1 700 mètres.

Les mortiers sont des Stokes-Brandt de 81 mm. Cadence de feu, 20 coups/minute. Portée maximale 2 100 mètres.

— Fusil antichar Oerlikon (ou Solothurn, licence suisse du précédent). Calibre 20 mm. Le transport est assuré dans les troupes légères par un side-car, dans l'infanterie par une voiturette.

— Canon antichars de 47 mm fabriqué à Vienne par la firme Bœhler. Cadence de tir, environ 20 coups/minu-

5. André Vandersande — *Les carabiniers au cœur du combat* – éditions JM Collet, Bruxelles, 1985. page 10.

te. Portée 7 500 mètres. Dans les divisions de réserve, les Bœhler n'ont pas encore été introduits et ils sont remplacés par des pièces de qualité médiocre, les canons de 60 mm Veld, d'un calibre effectif de 57 mm. Cadence de tir 4 coups/minute seulement. Portée maximale 3 500 mètres.

L'artillerie

Les deux types de canons en service dans l'armée néerlandaise sont excellents :

— canon de 70 Veld (calibre réel 75 mm). C'est le canon Krupp modèle 1902-04 modifié : son tube est allongé à 40 calibres et l'affût a été remplacé. Portée maximale avec obus explosif, 8 000 mètres environ, 5 500 m avec shrapnels.

— canon de 105 Bofors. Portée maximale 17 000 mètres. C'est un excellent canon moderne dont les premières pièces ont été commandées en 1926. Il est en dotation dans les groupes d'artillerie de corps d'armée et dans certains régiments d'artillerie d'armée.

En matière d'obusier, les modèles utilisés sont de nettement moins bonne qualité. Une commande de pièces de 105 mm modernes vient d'être passée en Allemagne, échappant de peu à Schneider. Celle-ci n'est pas encore arrivée et n'arrivera bien sûr jamais. Lors de l'attaque allemande, les groupes d'obusiers lourds sont donc dotés de pièces anciennes :

— obusier de 120 mm Bofors. D'après un rapport du GQG français, « *ce matériel n'est pas moderne. Il a un trop gros calibre pour la mission qu'il doit remplir (appuyer l'infanterie en toutes circonstances). Le projectile est trop lourd. La pièce en position a un poids trop grand, sa portée est trop faible, il n'est pas possible d'augmenter sa puissance.* » [5]

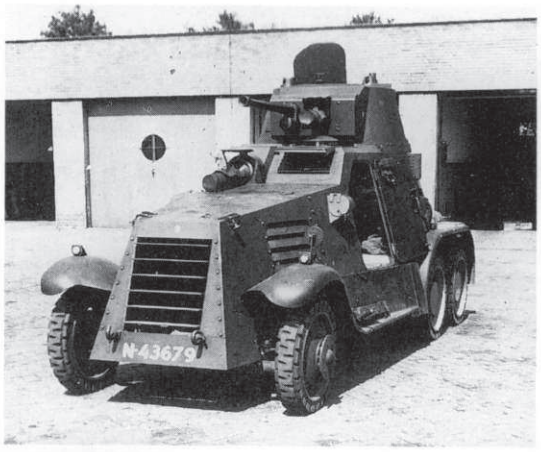
— obusier de 150 mm. Sa portée insuffisante de 8 000 mètres et sa faible cadence de tir, deux coups à la minute, le rendent peu approprié aux opérations modernes.

Les blindés néerlandais

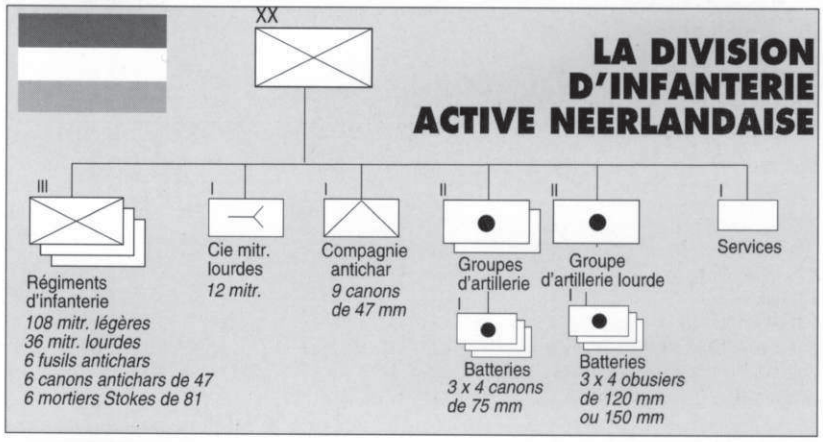
La décision de créer le 1er escadron d'automitrailleuses est prise par le décret royal n° 82 daté du 14 septembre 1935. Cet escadron voit le jour le 1er avril 1936 au sein de la cavalerie et reçoit comme équipement la Landsverk L 181, fabriquée en Suède et désignée Paw. M 36 aux Pays-Bas. Douze exemplaires sont livrés. Le 2e escadron est mis sur pied le 1er juin 1938 et équipé de 12 Landsverk L 180, sur châssis Büssing-Nag et désignés M 38 aux Pays-Bas.

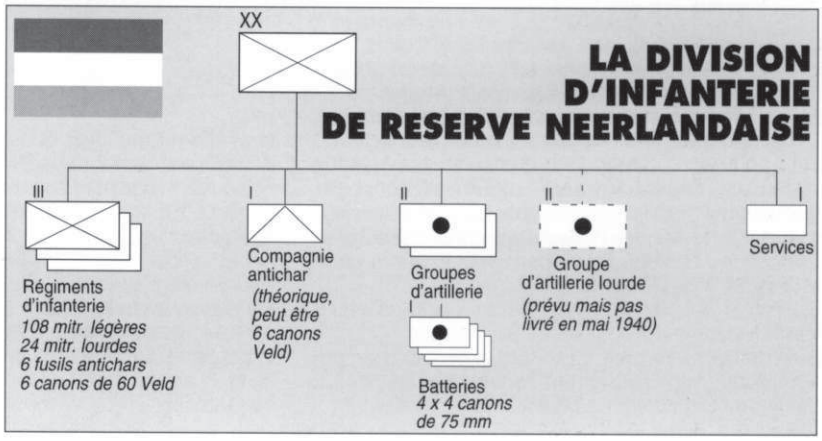
Ces deux unités sont intégrées à la brigade légère, plus tard division légère (Lichte Divisie), une unité mobi-

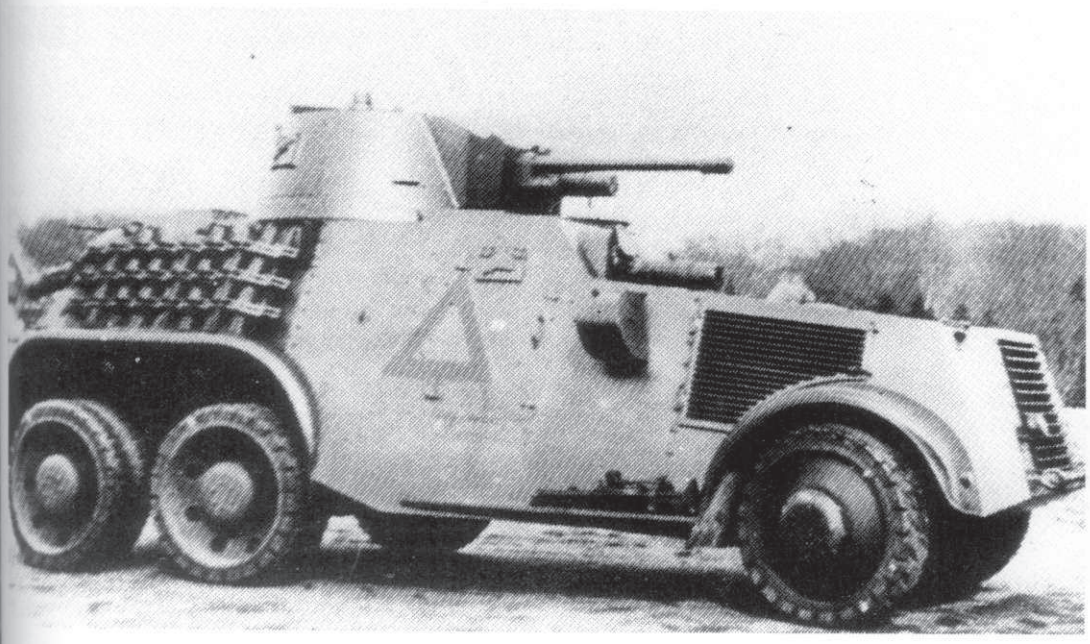
5. 27 N 63. Rapport du GQG, op. cit.



Ci-contre.
Une automitrailleuse M 36 du 1er eskadron Pantserwagens. Bien que d'apparence un peu vieillotte, cet engin est excellent et les Néerlandais eurent peu d'ennuis avec leurs blindés. L'imposante arme de bord visible sous la tourelle n'est pas un canon de calibre conséquent, mais une simple mitrailleuse Lewis modèle 1920. Dans l'immatriculation N - 43 679, le N désigne la province du Noord-Brabant.
(Collection Michel Ledet)







Ci-contre.
Vue intéressante d'une automitrailleuse M 38, d'un aspect général très proche de la M 36, à part les louvres d'aération du moteur. Cette voiture n° 19 du 4e peloton du 2e eskadron de Pantserwagens sera abandonnée dans la nuit du 10 au 11 mai 1940. La marque de nationalité, un grand triangle orange, est bien visible sur le côté, mais elle est portée à l'envers, la pointe du triangle devant normalement se trouver orientée vers le bas.
(Collection Michel Ledet)

le pouvant se déplacer rapidement et être utilisée pour la défense aussi bien que pour l'attaque.

En plus des 12 M 38 standard, deux véhicules M 38 de commandement, équipés d'une tourelle spéciale, sont livrés. Un 3e escadron est en cours de formation en mai 1940, mais ne pourra être opérationnel à temps. Les quelques sept automitrailleuses DAF M 39 lui étant destinées (sur un total de douze) sont affectées à l'escadron de dépôt de la cavalerie, basé à la Haye.

Mentionnons enfin, pour mémoire, les chenillettes Vickers Carden-Lloyd encore dans l'inventaire de l'armée néerlandaise, mais trop dépassées pour jouer un rôle quelconque dans la campagne des Cinq jours.

Les automitrailleuses sont pourvues de deux immatriculations, une civile et une militaire. Pour les M 36, les chiffres sont les suivants : de N-43 671 à 43 682 et N-48 359 pour la M 38 de commandement. Il s'agit des immatriculations civiles, le N signifiant Noord-Brabant.

Les immatriculations militaires sont plus simples : III - 601 à 613, le III désignant la cavalerie.

Pour les M 38, les immatriculations civiles vont de L - 36 244 à 36 256, le L désignant la province d'Utrecht. Les chiffres militaires s'étendent de III - 705 à 717.

En plus de ces immatriculations, les automitrailleuses portent chacune un numéro d'identification : de 1 à 12 pour le 1er escadron (et C1 pour le véhicule de commandement); de 13 à 24 pour le 2e escadron (et C2 pour le véhicule de commandement). Ce numéro est porté en blanc sur l'avant, les deux portes latérales, la tourelle et l'arrière.

Le camouflage est monochrome, vert olive. Certains véhicules portent un triangle sur les côtés et à l'avant. L'insigne national de l'époque est un triangle orange bordé de noir, avec la pointe en bas. La plupart du temps, les équipages arborent cet insigne à l'envers, pointe vers le haut.

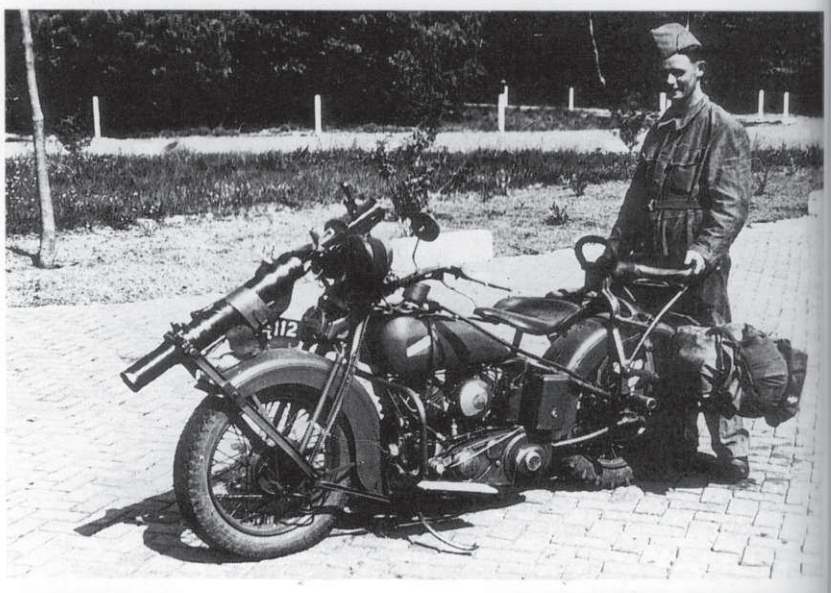
La doctrine néerlandaise

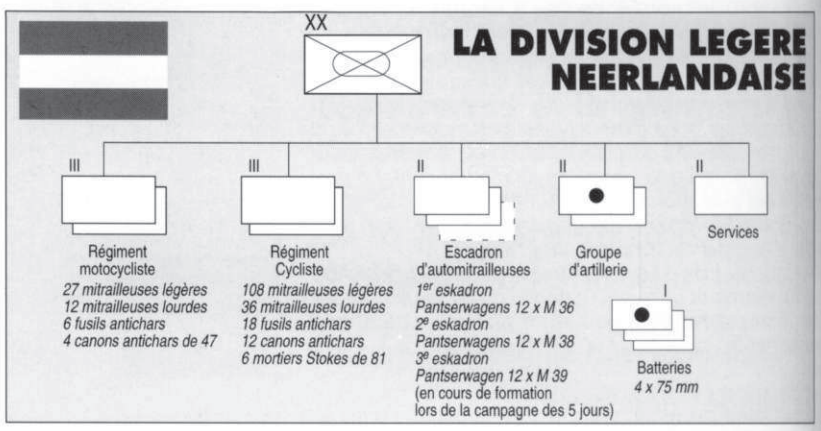
Comme la Belgique, les Pays-Bas sont neutres. Son armée est insuffisante pour espérer défendre ses frontières contre une agression allemande.

En conséquence, l'état-major hollandais a décidé de ne livrer combat que sur deux positions défensives : d'une part la ligne Grebbe-Peel et surtout la *Vesting Holland* ou forteresse Hollande, réduit national protégé par les trois grands fleuves qui coulent dans le cœur du pays. Cette *Vestig Holland* comprend les villes d'Amsterdam, Utrecht, Rotterdam et bien sûr la capitale, la Haye.

En avril 1940, le gros des forces néerlandaises s'étend des rives du Zuyderzee aux marais du Peel, près de la frontière belge. Le nord-est du pays n'est pas défendu, mais seulement couvert par une petite douzaine de bataillons des frontières. La *Vestig Holland* elle-même n'est que partiellement protégée par deux DI actives et deux DI de réserve, les Allemands ne pouvant l'atteindre avant d'avoir rompu la ligne Grebbe-Peel. En fait, nous le verrons, l'utilisation intensive des parachutistes par les Allemands rendra vite intenable la position de l'armée hollandaise.

Comme la Belgique et pour les mêmes raisons de maintien à tout prix de leur neutralité, les Pays-Bas ont refusé toute conversation avec les Alliés et même avec la Belgique. Ceci rend plutôt aventureuse l'intervention de la 7e armée française en Hollande, comme l'a décidé Gamelin.





En haut de page.
Une Harley-Davidson biplace du 1er eskadron, armée d'une mitrailleuse Lewis M 20. L'immatriculation, en partie masquée, commence par le préfixe III qui désigne la cavalerie. Au 2e eskadron, la dotation en moto est différente, puisque les motos sont de marque BMW. Sur les 11 motos de chaque escadron, seules deux sont armées de mitrailleuses. *(Collection Michel Ledet)*

III - LE CORPS EXPEDITIONNAIRE BRITANNIQUE (BEF

Le *British Expeditionary Force* — ou BEF — en France est placé sous les ordres de Lord Gort, officier général dont la carrière est fulgurante en Angleterre dans les années de l'immédiat avant-guerre.

Ci-contre.
Gros-plan sur le conducteur d'un char Matilda Mark I du 4th Royal Tank Regiment, durant les premiers mois de 1940. Cette photo permet de constater l'étroitesse de l'engin et la forte épaisseur de son blindage, ridiculement disproportionné si l'on considère l'armement emporté dans la petite tourelle : une simple mitrailleuse. Tous les chars du 4th RTR porte un nom qui commence par D, la quatrième lettre de l'alphabet. *(IWM)*

Ce corps expéditionnaire est la seule armée de l'époque à être entièrement motorisée. Certes, les Britanniques n'alignent que dix, puis douze, divisions en France et ils ont donc des facilités à leur fournir tout l'équipement automobile nécessaire. Avec leurs effectifs pléthoriques, Français et Allemands en sont incapables, ce qui, à l'époque, est la règle commune.

La mise en place du BEF s'est déroulée en plusieurs temps. Au 18 janvier 1940, le premier échelon, comprenant les 1er et 2e corps d'armée britanniques, est au complet. Il se compose des éléments organiques et divisions d'infanterie suivants :

Ci-dessus. **Un Matilda I montre ses capacités tous terrains lors d'une manœuvre dans le Nord de la France. Le grand carré blanc (trop) visible sur la tourelle est la marque d'identification de tous les véhicules du BEF. Il sera souvent couvert de boue par les équipages.** *(IWM)*

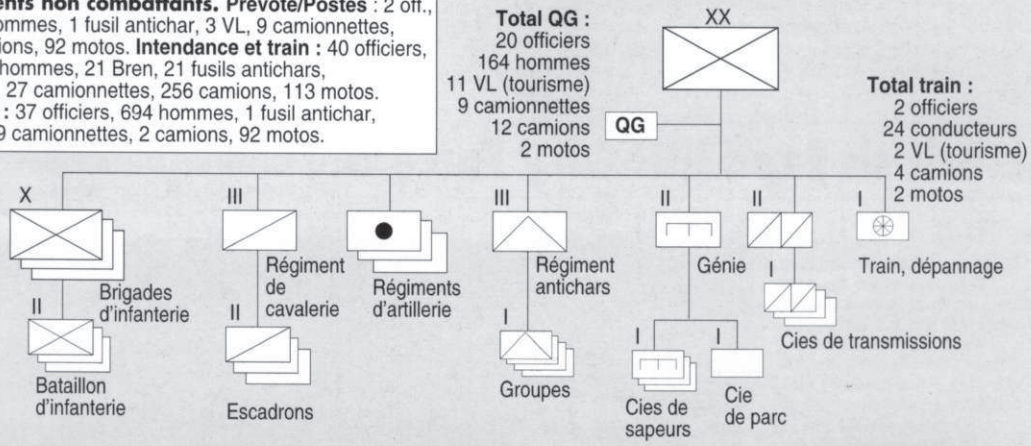
1st corps :

Eléments organiques de corps d'armée :
— 27th Field Artillery Regiment;
— 5th Field Artillery Regiment (Medium);
— 3rd Field Artillery Regiment (Medium);
— 2nd Cheshire Rgt (mitrailleurs);
— 4th Cheshire Rgt (mitrailleurs);
— 2nd Manchester Rgt (mitrailleurs).

1st Division (Major-General Alexander)
— 13th/18th Hussars (cavalerie);

Eléments non combattants. Prévoté/Postes : 2 off., 132 hommes, 1 fusil antichar, 3 VL, 9 camionnettes, 2 camions, 92 motos. **Intendance et train :** 40 officiers, 1 143 hommes, 21 Bren, 21 fusils antichars, 33 VL, 27 camionnettes, 256 camions, 113 motos. **Santé :** 37 officiers, 694 hommes, 1 fusil antichar, 3 VL, 9 camionnettes, 2 camions, 92 motos.

Total QG :
20 officiers
164 hommes
11 VL (tourisme)
9 camionnettes
12 camions
2 motos



Total train :
2 officiers
24 conducteurs
2 VL (tourisme)
4 camions
2 motos

Total infanterie :
288 officiers
6 018 fantassins
456 Bren
204 fusils antichars
126 mortiers
36 VL (tourisme)
123 camions
96 Bren carriers
138 motos

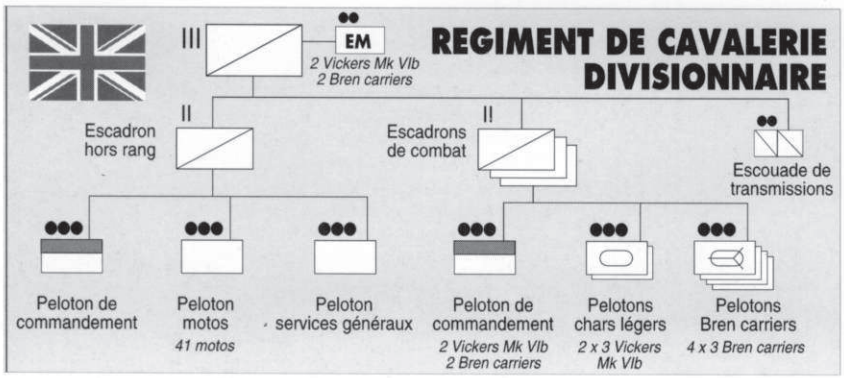
Total cavalerie :
22 officiers
422 cavaliers
54 Bren
56 mitrailleuses
54 fusils antichars
20 camionnettes
17 camions
44 Bren carriers
28 Vickers Mk VIb
41 motos

Total artillerie :
112 officiers
2 262 artilleurs
95 Bren
51 fusils antichars
48 canons antichars
72 canons de 25 livres
12 VL (tourisme)
201 camionnettes
102 camions
156 tracteurs d'artillerie
6 voitures blindées
131 motos

Total génie :
26 officiers
907 sapeurs
15 Bren
15 fusils antichars
4 VL (tourisme)
62 camionnettes
94 camions
52 motos

Total transmissions :
18 officiers
473 transmetteurs
12 fusils antichars
1 VL (tourisme)
76 camionnettes
35 camions
79 motos

LA DIVISION D'INFANTERIE BRITANNIQUE



— 2nd, 24th et 19th Field Artillery Regiments;
— 21st Antitank Regiment;
— 1st Guard Brigade;
— 2nd et 3rd Infantry Brigades.

2nd Division (Major-General Lloyd)
— 4th/7th Dragoon Guards;
— 10th, 16th et 18th Field Artillery Regiments;
— 13th Antitank Regiment;
— 4th, 5th et 6th Infantry Brigades.

48th Division (Major-General Thorne)
— Lothian & Border Horse (cavalerie);
— 67th et 68th Field Artillery Regiments;
— 53rd Antitank Regiment;
— 143rd, 144th et 145th Infantry Brigades.

● **2nd Corps** (Lieutenant-General Brooke)
Eléments organiques de corps d'armée :
— 88th, 53rd et 59th Field Artillery Regiments;
— 53rd (Light) Antiaircraft Regiment;
— 2nd Middlesex Regiment (mitrailleurs);
— 2nd Royal Northumberland Regiment;
— 2nd Argyll & Sutherland Highlanders (mitrailleurs).

3rd Division (Major-General Montgomery)
— 15th/19th Hussars;
— 7th, 23rd et 33rd Field Artillery Regiments;
— 20th Antitank Regiment;
— 7th, 8th et 9th Infantry Brigades.

4th Division (Major-General Johnson)
— Inniskilling Dragoon Guards;
— 17th, 22nd et 30th Field Artillery Rgts;
— 14th Antitank Regiment;
— 10th, 11th et 12th Infantry Brigades.

5th Division (Major-General Franklyn)
— 9th, 91st et 92nd Field Artillery Regiments;
— 52nd Antitank Regiment;
— 13th, 15th et 17th Infantry Brigades.

Les éléments organiques d'armée sont très nombreux. Ils se composent de quatre bataillons de pionniers, trois bataillons de mitrailleurs, de la 25th Infantry Brigade, de neuf groupes ou régiments de DCA, de deux régiments de projecteurs de DCA, de cinq régiments de Field Artillery, de cinq régiments d'artillerie moyenne, de deux régiments d'artillerie lourde, de deux régiments de Royal Horse Artillery (motorisés), du 12th Royal Lancers (avec 38 automitrailleuses Morris) et du 4th Royal Tank Regiment (avec 50 chars Matilda Mark I et 5 Vickers Mark VIb).

Le 2e échelon est au complet le 28 février 1940. Il se compose du 3e corps, à quatre divisions au lieu de trois.

● **3rd Corps**
Eléments organiques de corps d'armée :
— East Riding Yeomanry (cavalerie);
— 5th, 139th et 140th Field Artillery Rgts;
— 51th, 61st, 63rd, 65th et 69th Field Artillery Regiments (Medium);
— 52th Heavy Artillery Regiment;
— quatre bataillons de mitrailleurs;
— deux bataillons du RASC (Royal Army Service Corps).

51st (Highland) Division (Maj.-General Fortune)
(Division détachée en Lorraine jusqu'à mi-mai 1940)
— Fife & Forfar Yeomanry (cavalerie);
— 75th, 76th et 77th Field Artillery Regiments;
— 51st Antitank Regiment;
— 152nd, 153rd et 154th Infantry Brigades.

50th Division (Major-General Martel)
— 72nd et 74th Field Artillery Regiments;
— 65th Antitank Regiment;
— 150th et 151st Infantry Brigade;
— 4th Northumberland Fusiliers

44th Division (Major-General Osborne)
— 57th, 58th et 65th Field Artillery Regiments;
— 57th Antitank Regiment;
— 131st, 132nd et 133rd Infantry Brigades.

42nd Division (Major-General Holmes)
— 51st, 52nd et 53rd Field Artillery Rgts;
— 56th Antitank Regiment;
— 125th, 126th et 127th Infantry Brigades.

On le voit, les régiments de cavalerie divisionnaire manquent dans trois des quatre divisions du 3rd Corps. D'autres unités vont arriver avant le 10 mai 1940, notamment les 12th et 23th Divisions, le 7th RTR (27 Matilda I, 23 Matilda II et 7 Vickers Mk VIb), le 4th Northumberland Fusiliers (12 AM Daimler) et le N° 3 Air Mission Phantom (6 AM Guy).

Le British Expeditionary Force

Ci-contre.
Sous les acclamations des Belges, encore neutres quelques heures plus tôt, un Vickers Mk VIb sur remorque se dirige vers Louvain, distant de 24 kilomètres. La photo a été prise le 11 mai 1940. Le losange blanc et bleu foncé visible sur la tourelle désigne un char du 13/18th Hussars, attaché à la 1st Infantry Division. Le camouflage à deux teintes de vert (G.3 *Khaki Green* et G.4 *Dark Green*) est particulièrement visible. *(IWM)*

Ci-dessus.
Une colonne de chars de la 9. Panzerdivision progresse sur les pavés d'une rue belge ou peut-être française. La présence d'un monument aux morts exclut la possibilité que la photo ait été prise en Hollande, pays resté neutre en 1914-1918. Les photos de la 9. Panzerdivision — tout comme celles des 3. et 4. Pz. Div. d'ailleurs — sont rares, car les unités en question ont livré des combats beaucoup plus durs que leurs sœurs du groupe d'armées de von Rundstedt. A l'issue des combats, les PK allemands ont surtout photographié l'important matériel allié détruit ou capturé. *(BA)*

LES DIVISIONS ALLEMANDES

Pour l'invasion de la Belgique et des Pays-Bas, le Heeres Gruppe B du général von Bock dispose de trente divisions, dont trois blindées, les 3., 4. et 9. Panzerdivisionen, et trois motorisées, la 20. ID (mot), les SS-Totenkopf et SS-Verfügungsdivision.

Les Panzerdivisionen

Voici les compositions exactes des trois Panzerdivisionen :

● 3. Panzerdivision
Origine : Berlin. Commandée par le général Stumpf.
— Aufklärungs Abteilung 3;
— Panzer Regiment 5;
— Panzer Regiment 6;
— Schützen Regiment 3;
— Krad Regiment 3;
— Artillerie Regiment 75;
— Pionier Btn 39;
— Nachrichten Abteilung 39;
— Panzer Abwehr Abteilung 39.

● 4. Panzerdivision
Origine du recrutement : Würzburg. Commandée par le général Stever.
— Aufklärungs Abteilung 7;
— Panzer Regiment 35;
— Panzer Regiment 36;
— Schützen Regimenter 12 et 13;
— Artillerie Regiment 103;
— Pionier Btn 79;
— Nachrichten Abteilung 79;
— Panzer Abwehr Abteilung 49.

● 9. Panzerdivision
Originaire de Vienne. Commandée par le général Hubicky
— Aufklärungs Abteilung 9;
— Panzer Regiment 33;
— Schützen Regimenter 10 et 11;
— Artillerie Regiment 102;
— Pionier Btn 86;
— Nachrichten Abteilung 81;
— Panzer Abwehr Abteilung 50.

Les 3. et 4. Pz. Div. sont du premier type, c'est à dire avec une Panzerbrigade forte de deux Panzerregimenter à deux Abteilungen (voir organigramme p. 98). En revanche, la 9. Pz. Div., ancienne 4. Leichte-Division, est du modèle 1940, avec seulement un régiment blindé de trois Abteilungen. La différence dans le nombre de chars est importante. Selon Thomas L. Jentz, cité par Zaloga, les effectifs sont les suivants :

● 3. Panzerdivision	273 Pz I, Pz II et dérivés; 68 Pz III et Pz IV.
● 4. Panzerdivision	259 Pz I, Pz II et dérivés; 64 Pz III et Pz IV.
● 9. Panzerdivision	97 Pz I, Pz II et dérivés; 56 Pz III et Pz IV.

La 9. Pz.Div. est la division blindée allemande aux effectifs les plus faibles : 150 chars seulement contre environ 300 pour les divisions constituées avant la guer-

Ci-contre.
Regroupement de chars de la 4. Panzerdivision quelque part en Belgique, devant le front du corps de cavalerie français. Les chiffres jaunes non surlignés sont typiques de la division. Cette dernière compte encore une majorité écrasante de chars légers : près de 260, contre moins de 70 chars moyens Panzer III et IV. Cette photo montre principalement des PzKpfw I de la 5e compagnie du Panzer Regiment 35. A l'arrière-plan, on remarque un Panzer III. *(BA)*

Les divisions allemandes

Ci-dessous.
Cet organigramme présente une Panzerdivision du modèle d'avant-guerre, qui s'applique donc aux cinq premières divisions blindées et à la 10e. Nous avons publié l'organigramme des Pz. Div. 6 à 9 dans *Guderian perce à Sedan*, page 7.

re et environ 200 pour les autres Pz. Div. de formation récente. En revanche, elle possède une sIG Kp. (n° 706), avec six automoteurs de 15 cm sur châssis de Panzer I.

Pour les combats autour d'Arras et de Cambrai, nous évoquerons une nouvelle fois les 5. et 7. Panzerdivisionen. Tous les renseignements sur ces deux unités se trouvent dans *Guderian perce à Sedan.*

Les divisions motorisées

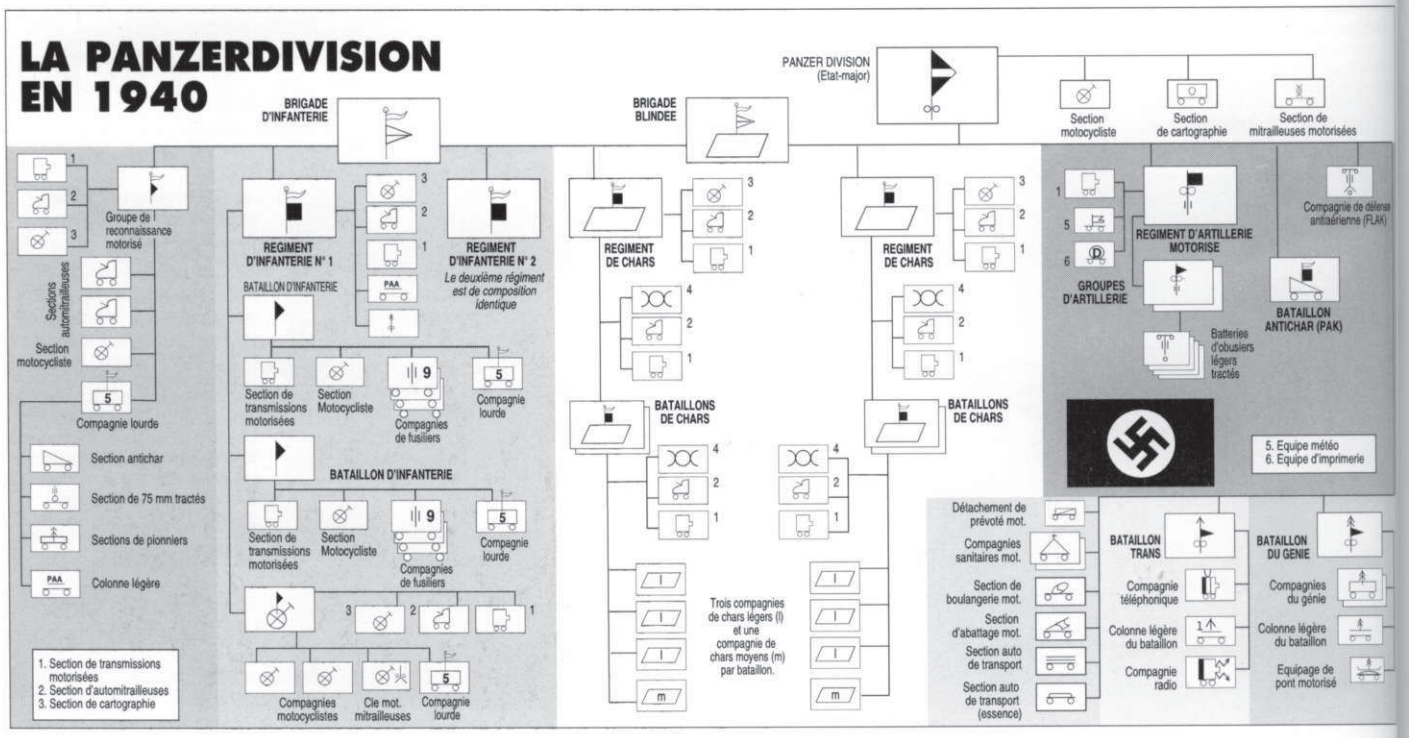
Trois divisions de ce type sont engagées au sein du Heeres-Gruppe B : l'une en Hollande, aux côtés de la 9. Pz. Div., la SS-Verfügungs Division, les deux autres en Belgique : la 20. ID (mot.) et la SS-Totenkopf.

L'organigramme de la page 100 donne la composition d'une division motorisée type. Celle-ci diffère peu de la division d'infanterie, à ceci près qu'elle est entièrement motorisée, alors que les ID sont hippomobiles. Voici l'ordre de grandeur d'une ID (mot.) :

— 16 000 hommes;
— 60 automitrailleuses lourdes et légères;
— 2 600 voitures de tourisme et camions;
— 800 motos et side-cars.

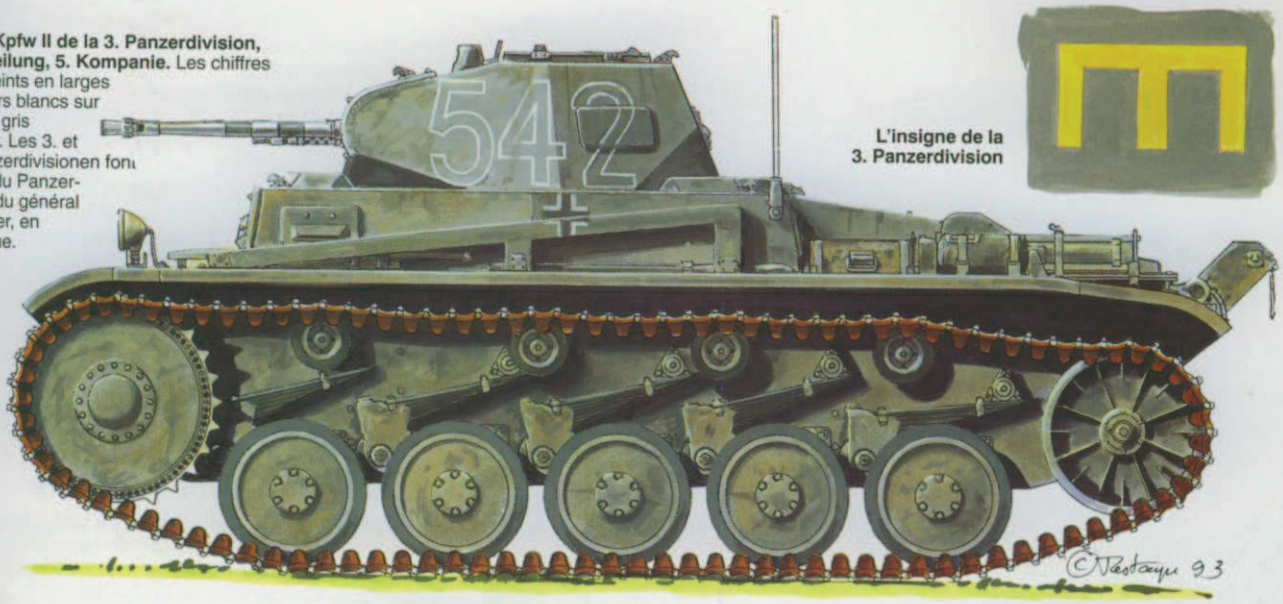
L'ordre de bataille des trois divisions motorisées qui nous intéressent ici est le suivant :

● **20. ID (mot.)**
— Aufkl. Abt. 20 (mot.);
— Infanterie Rgt 69, 76 et 90;
— Artillerie Rgt 20 et 56;
— Beobachtungs Abteilung 20;

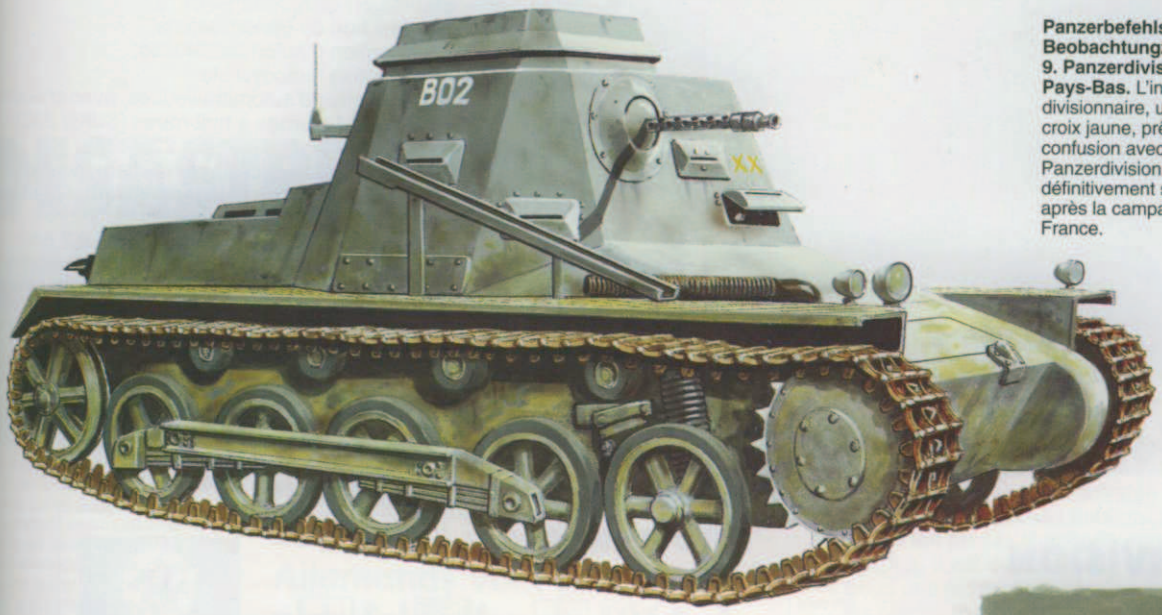


CHARS ALLEMANDS DES 3. ET 9. PANZERDIVISIONEN

Un PzKpfw II de la 3. Panzerdivision, II. Abteilung, 5. Kompanie. Les chiffres sont peints en larges contours blancs sur le fond gris Panzer. Les 3. et 4. Panzerdivisionen font partie du Panzer-Korps du général Hoepner, en Belgique.



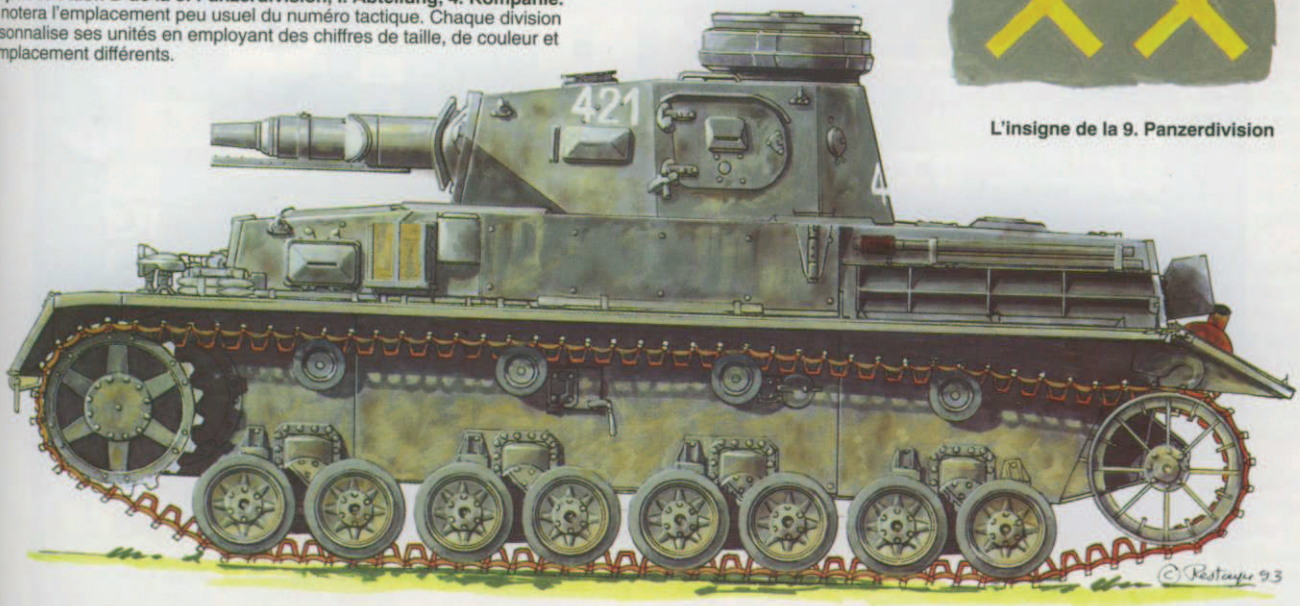
L'insigne de la 3. Panzerdivision



Panzerbefehlswagen I du Beobachtungzug de la 9. Panzerdivision, aux Pays-Bas. L'insigne divisionnaire, une double croix jaune, prête à confusion avec celui de la 6. Panzerdivision. Il sera donc définitivement supprimé après la campagne de France.

PzKpfw IV Ausf. D de la 9. Panzerdivision, I. Abteilung, 4. Kompanie. On notera l'emplacement peu usuel du numéro tactique. Chaque division personnalise ses unités en employant des chiffres de taille, de couleur et d'emplacement différents.

L'insigne de la 9. Panzerdivision



Profils couleurs de Jean Restayn © 1993/ Militaria Magazine

Ci-contre.
A la Bassée, ce Sdkfz 7 appartient probablement à la 7. Panzerdivision de Rommel qui s'empare de la ville après un dur combat, le 24 mai 1940. *(BA)*

— Panzerabwehr Abteilung 20;
— Pionier Btn 20;
— Nachrichten Abteilung 20.

Il est à noter que l'IR 69 est rattaché en mai 1940 à la 1. Pz. Div. qui ne combat pas du tout dans le même secteur.

● **SS-*Totenkopf* Division (mot.)**

Toutes les unités portent le nom de *Totenkopf*, à l'exception des trois régiments d'infanterie :
— *Oberbayern*;
— *Thüringen*;
— *Ostmark*.

● **SS Verfügungsdivision** (future div. *Das Reich*)

Même remarque que ci-dessus. Les trois noms des régiments d'infanterie sont :
— *Deutschland*;
— *Germania*;
— *Der Führer*.

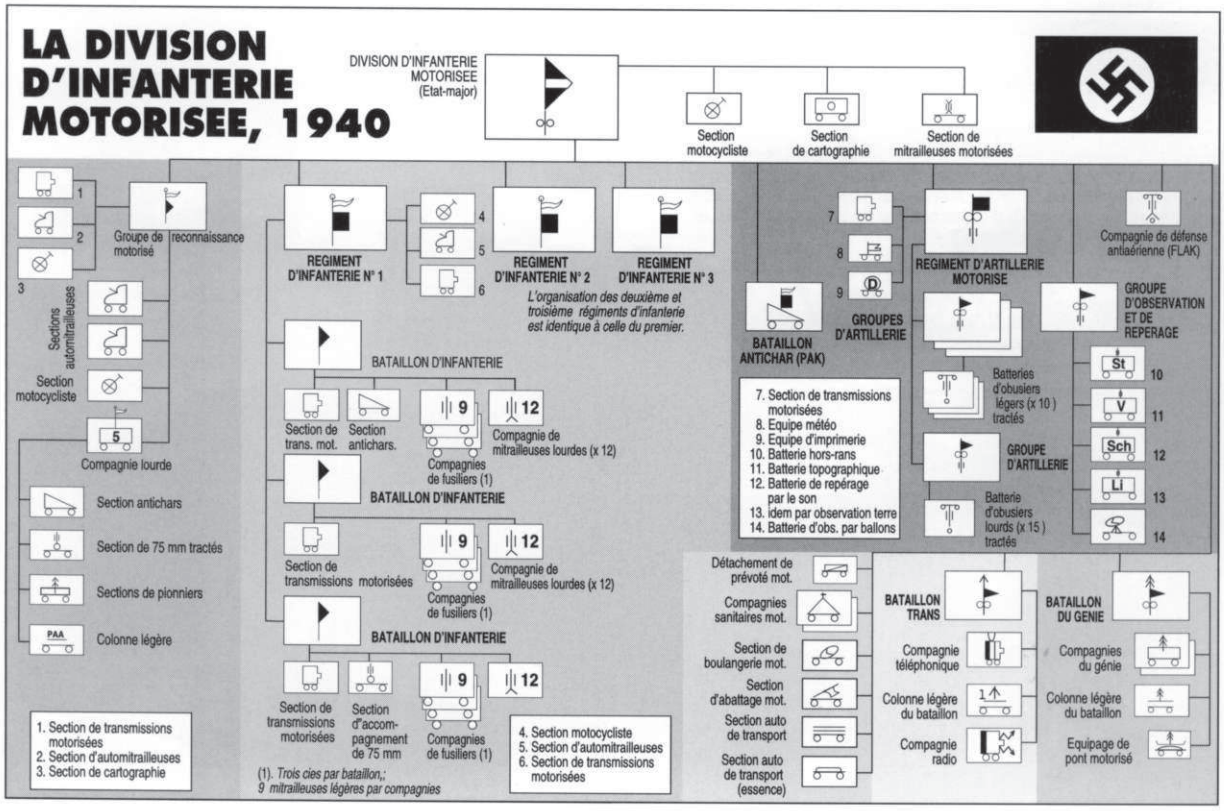
Le groupe de reconnaissance

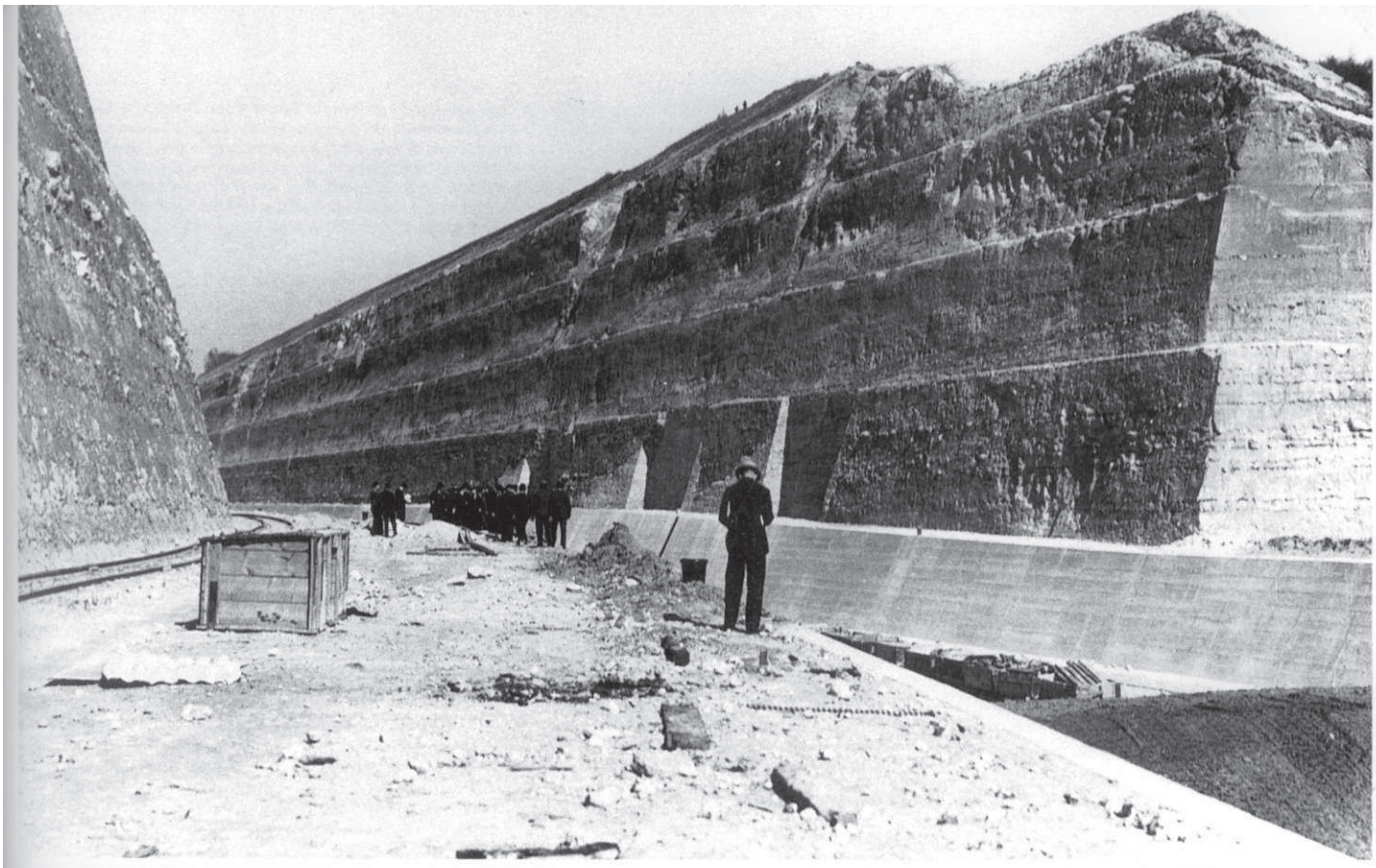
Au sein de l'ID (mot.), la seule unité blindée est l'Aufklärungs Abteilung (groupe de reconnaissance). Il n'est pas inutile de le détailler un peu plus que dans l'organigramme général de la division.

– Etat-major, comprenant :
section de transmissions;
section d'automitrailleuses;
section motocycliste
– 2 compagnies d'automitrailleuses, avec chacune :
6 AM lourdes à huit roues (SdKfz 232);
18 AM légères (SdKfz 221/222).
– Compagnie motocycliste de fusiliers avec mitrailleuses lourdes et légères et lance-grenades
– Compagnie lourde, comprenant :
section antichars (3 canons de 3,7 cm);
section de 2 canons de 7,5 cm tractés;
section de pionniers avec éléments de pont;
colonne légère de ravitaillement.

Plusieurs unités de Panzerjäger et de Sturmgeschütz accompagnent également les divisions motorisées du groupe d'armées B. La liste et la composition de ces unités se trouve en page 7 du hors-série *Guderian perce à Sedan*.

Les divisions allemandes





DESASTRE SUR LE CANAL ALBERT

Ci-dessus.
Une vue impressionnante du canal Albert lors du percement de l'étonnante tranchée de Caster, dont les parois à-pic de 65 mètres de haut forment un barrage infranchissable. Les deux silhouettes minuscules visibles en haut de la coupure en donnent la mesure. Le fort d'Eben-Emaël, qui s'appuie sur le canal Albert, est quasiment impossible à attaquer avec des moyens terrestres conventionnels, au moins aussi longtemps que son artillerie n'a pas été neutralisée.
(Musée Royal de l'Armée, Bruxelles)

Bien que l'invasion de la Belgique et de la Hollande ne soit qu'une diversion, elle est menée avec force et détermination. Des armes nouvelles sont employées. Tout laisse à penser que les Allemands vont renouveler le plan Schlieffen de 1914, avec des moyens encore plus puissants.

L'un des points-clés du plan allemand est l'utilisation des troupes aéroportées sur des positions stratégiques. Nous verrons qu'aux Pays-Bas, les opérations ne s'étaient pas déroulées d'une façon aussi favorable qu'on le croit généralement. En Belgique, en revanche, le succès est complet. Bien que notre série d'ouvrages s'attache avant tout à relater les combats des unités blindées, il est indispensable de décrire avec un minimum de détails les opérations aéroportées allemandes en Belgique, car elles vont permettre aux Panzerdivisionen de foncer au cœur même du pays alors que les unités alliées ne sont pas encore en place, laissant combattre seul le corps de cavalerie français.

Stahl, Beton, Eisen, Granit

Ces quatre mots de code désignent les groupes d'assaut allemands utilisés contre le pont de Veldwezelt, en acier, celui de Vrœnhoven, en béton, celui de Kanne, en fer et enfin le fort d'Eben-Emaël, en granit.

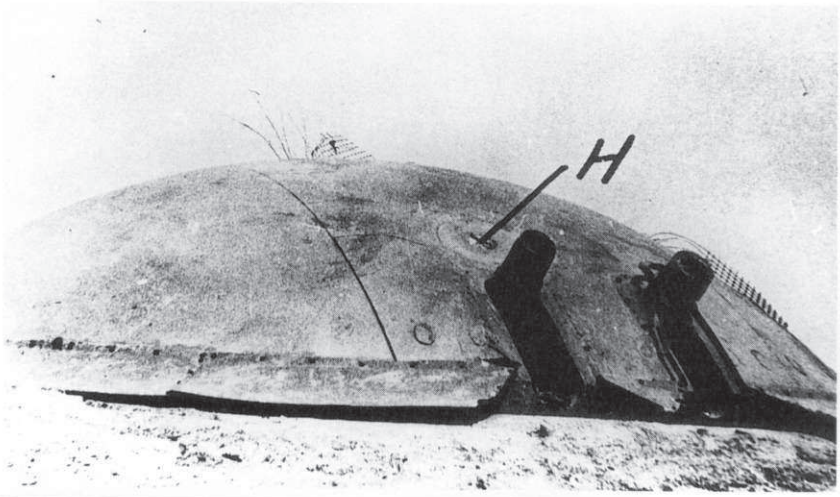
Ces trois ponts permettent de franchir le canal Albert dans le secteur où il est le plus impressionnant, lorsqu'il s'engage dans l'étonnante tranchée de Caster qui coupe en deux la colline de Loën, puis lorsqu'il longe la frontière hollandaise. Le fossé atteint alors 65 mètres de profondeur et ses parois sont quasiment verticales.

Devant l'évident intérêt défensif d'une telle coupure, le conseil supérieur de la Défense nationale décide en février 1931 de construire un fort ultra-moderne. Les travaux commencent en avril 1932. Le fort d'Eben-Emaël s'étend sur 66 hectares, ce qui est vraiment considérable. Bâti sur trois niveaux, dont le plus profond atteint par endroits soixante mètres sous le niveau du sol, le fort est bien entendu capable de résister à toutes les pièces d'artillerie ennemie, même les plus lourdes. Il est évident que l'état-major belge a voulu éviter une redite des événements d'août 1914, lorsque les pièces lourdes autrichiennes, sous les ordres de Ludendorff, ont éventré les forts de Liège.

Eben-Emaël est terminé en 1935, au moins en ce qui concerne le gros œuvre. Puis l'artillerie est installée. Elle est répartie en casemates et coupoles. Ces dernières seules permettent un tir tous azimuts. Sur les cinq coupoles à éclipse, les deux les plus septentrionales sont fausses. Au centre, une coupole de deux canons de 120 mm a une portée de 16 kilomètres. Cela lui permet de défendre Maëstricht, en territoire hollandais, si le besoin se fait sentir. En revanche, la frontière allemande et la région d'Aix-la-Chapelle sont hors de portée, toujours pour les mêmes raisons politiques de neutralité.

Par ailleurs, le fort possède aussi deux coupoles de deux canons de 75 et quatre batteries de trois canons de 75, sans oublier de multiples pièces antichars et de DCA (douze canons antichars de 60 mm à tir rapide et treize mitrailleuses jumelées). Cet armement est non négligeable mais paraît un peu terne, notamment en calibre, par rapport à la masse impressionnante d'un fort qui s'étend sur 66 hectares et possède treize kilomètres de galeries.

Face à ce monstre, au fossé du canal Albert et aux trois ponts minés qui l'enjambent, les Allemands sont nettement embarrassés lorsqu'ils commencent à envisager une invasion de la Belgique. Ils n'ont aucune chance de pouvoir prendre les ponts par surprise, car il leur faut d'abord traverser la bande de terrain hollandaise de Maëstricht avant d'atteindre la frontière bel-



Ci-contre.
La tourelle de 120 mm du fort d'Eben-Emaël. L'emplacement désigné en H est la trace laissée par l'explosion d'une charge creuse posée par les aéroportés allemands. Celle-ci n'a pas été suffisante pour percer le blindage de la coupole. En raison d'une défection du monte-charge et d'autres organes essentiels, la tourelle n'a de toutes façons pas tiré un seul coup. *(MRA)*

Désastre sur le canal Albert

ge. Même une attaque de parachutistes a bien peu de chance de succès : les Ju 52, des appareils particulièrement peu discrets, seront repérés bien avant leur arrivée au-dessus des ponts et ceux-ci auront sauté avant que les parachutistes ne prennent pied.

C'est alors qu'une idée originale s'impose peu à peu, avec l'appui déterminant de Hitler : les ponts et le fort lui-même seront capturés par des planeurs chargés de troupes aéroportées. Largués à 2 500 mètres d'altitude juste avant la frontière germano-néerlandaise, les planeurs DFS 230 glisseront silencieusement au-dessus de Maëstricht avant de se poser à quelques mètres seulement des ponts, afin de surprendre les défenseurs belges. Quant à l'attaque du fort, elle sera accomplie de la même façon, avec d'autant plus de chances de succès que le glacis du sommet du fort n'est absolument pas prévu pour le combat. Tous les organes défensifs légers sont destinés à battre les accès terrestres d'Eben-Emaël et non le sommet. Seules quatre mitrailleuses Maxim de la première guerre mondiale y sont disposées.

Une bataille perdue en un quart d'heure

Lorsque les planeurs allemands se posent sur le glacis du fort d'Eben-Emaël, il leur faut à peine trois minutes pour être à pied d'œuvre. Grâce à une arme secrète, une charge creuse de 50 kg, les équipes d'assaut détruisent en peu de temps les coupoles blindées et les casemates. Un quart d'heure après l'atterrissage des planeurs, le sort du fort est déjà joué. Aveuglé et impuissant, le fort le plus moderne du monde va assister inerte à l'invasion du pays. Il capitulera le lendemain.

Le général van Overstraeten raconte ainsi l'incroyable nouvelle : « *A six heures, je passe au GQG, en branle-bas de départ pour le fort de Breendonck, dont l'aménagement en PC est heureusement terminé. Le général me communique les dernières nouvelles : " A six heures, des parachutistes occupaient les superstructures du fort d'Eben-Emaël. Les deux casemates à canons orientées vers Maëstricht sont hors de service. Deux blocs de défense rapprochée sont détruits ! On centre sur le fort les feux du 14e d'artillerie, du 20e, des forts de Pontisse et de Barchon... " C'est un désastre à peine croyable. Je demande : " Je suppose que les ponts du canal Albert en face de Maëstricht ont sauté ? " Le général me répond : " Je le suppose aussi. J'ai réitéré l'ordre à six heures."* » [1]

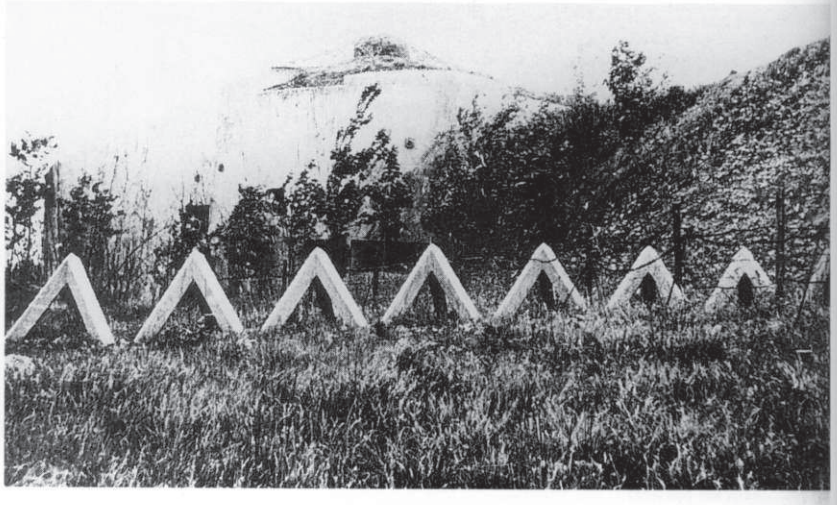
Le lendemain matin, les nouvelles sont encore plus désastreuses, puisque le général van Overstraeten résume ainsi la situation au roi Léopold III : « *La position du canal Albert est perdue, enfoncée par les troupes motorisées qui ont profité des ponts capturés intacts. Il n'y a pas un instant à perdre : elles vont se lancer à la poursuite, prenant à revers tout notre déploiement sur le canal. Une décision radicale s'impose : ramener nos troupes avancées sur la ligne Anvers-Namur.* » [2]

Comment un tel désastre a-t-il pu se dérouler en si peu de temps ? Cela tient à la fois à la superbe réussite de l'opération allemande et à des erreurs du commandement belge. La place manque ici pour décrire l'atterrissage parfaitement précis des planeurs DFS 230, l'assaut rapide des ponts et la mise hors de combat des défenseurs. Certains planeurs se sont certes posés très lourdement, occasionnant des pertes aux assaillants et à leur matériel mais, en général, les groupes d'assaut sont intervenus immédiatement avant un grand succès, sauf au pont de Kanne. Pourquoi cet échec allemand ?

La réponse tient essentiellement à la responsabilité du commandement belge. Les ponts de Vrœnhoven et de Veldwezelt dépendent directement des unités cyclistes frontières, dont le PC se trouve à Lanæken, à bonne distance des ponts eux-mêmes. Les équipes de destruction présentes sur place attendent leurs ordres du commandant Giddeloo, à Lanæken. En revanche, le pont de Kanne, à proximité immédiate du fort d'Eben-Emaël, dépend de celui-ci. En outre, la tâche des défenseurs de Kanne est facilitée par le terrain, totalement impraticable pour un atterrissage des planeurs : ceux-ci doivent se poser à distance.

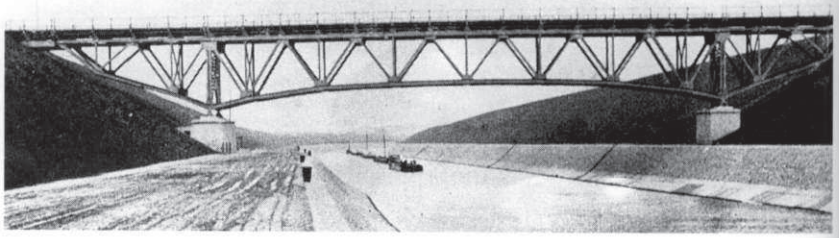
Les DFS 230 arrivent à Vrœnhoven et Veldwezelt à 4 h 15 et 4 h 20 respectivement. Les Belges sont en état d'alerte depuis près de trois heures, les planeurs — bien qu'ils ne portent aucune marque distinctive — ont été repérés et identifiés, mais aucun ordre de destruction n'arrive de Lanæken. C'est que, par un coup du sort, une attaque aérienne de quatre Ju 87 Stuka a détruit le PC des unités cyclistes frontières, tuant le commandant Giddeloo.

Lorsque les paras allemands attaquent les deux ponts, les équipes de destruction sont mises hors de combat avant même d'avoir pu réagir. A Kanne, en



Ci-dessus.
Vue sur les défenses antichars du fort d'Eben-Emaël. Celles-ci n'ont jamais servi et l'infanterie allemande qui s'est emparée du fort le 11 mai n'a pas eu besoin de lutter à l'extérieur contre une garnison repoussée dans les fonds du fort par une terrible lutte à l'explosif dans les galeries.
(Musée Royal de l'Armée)

Ci-dessous.
Le pont de Veldwezelt, attaqué par les planeurs allemands DFS 230, le 10 mai à 4 h 20 du matin, tombe peu de temps après, les défenseurs de la 6e compagnie du 2e carabiniers ayant été surpris par la soudaineté de l'attaque. La photo montre bien quel magnifique fossé antichar le canal Albert aurait pu constituer.
(Musée Royal de l'Armée)

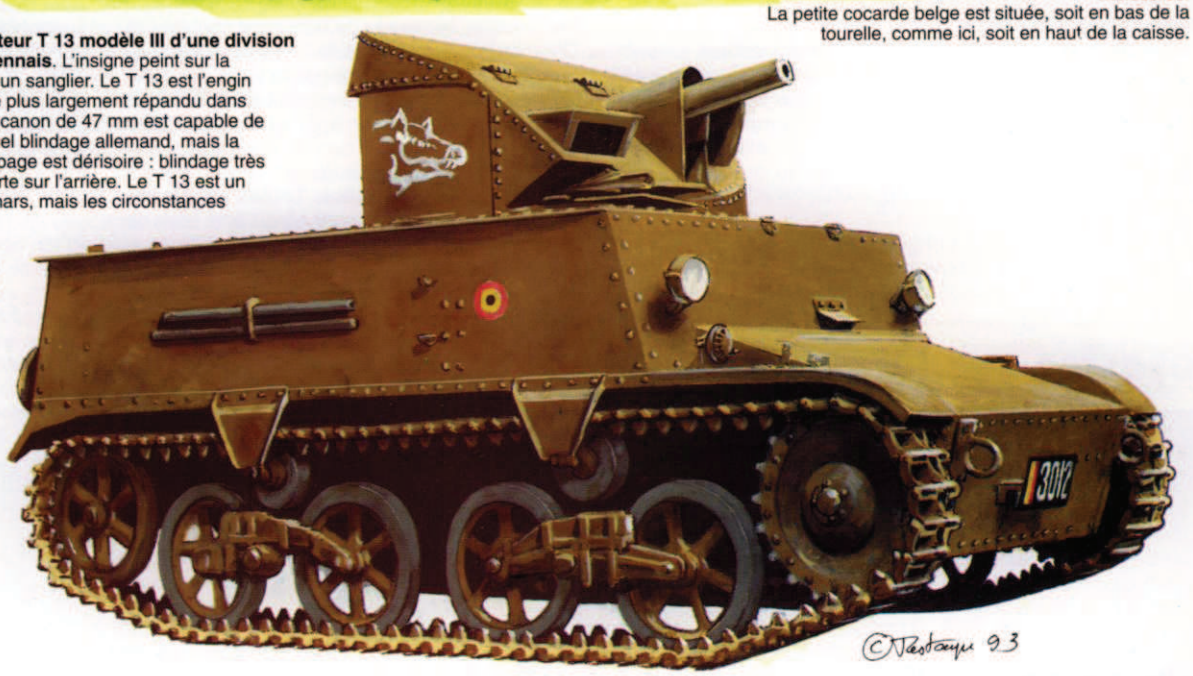


1. Jean-Michel Lhoest — *Les paras allemands au canal Albert* — Paris, Presses de la Cité, 1964. Page 7.
2. Ibid. page 8.

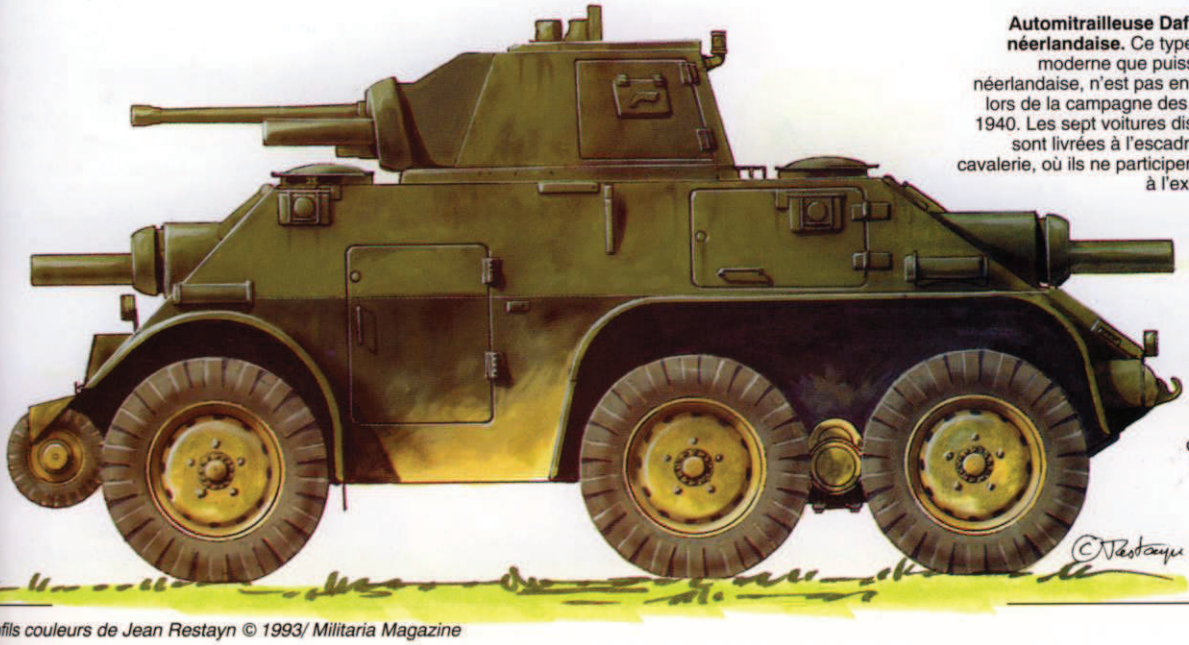
BLINDES BELGES ET NEERLANDAIS

« Automitrailleuse de combat » ACG1, appartenant à l'escadron d'autos blindées du corps de cavalerie belge. Du côté belge, cet engin construit par Renault, connu en France sous le nom d'AMC 35, est mis en service à douze exemplaires, dont huit seulement seront en ligne en mai 1940 :
1er peloton (personnel du 1er guides) : chars n° 807, 817, 829 et 832.
2e peloton (personnel du 2e lanciers) : chars n° 803, 814, 831 et 833.
A cette époque, l'ACG 1 est le seul véritable char de l'armée belge, mais son blindage est insuffisant. Tout les véhicules blindés belges sont peints de la même couleur kaki, sans autre camouflage. Les ACG 1 arborent tous une tête de rhinocéros. La petite cocarde belge est située, soit en bas de la tourelle, comme ici, soit en haut de la caisse.

Un canon automoteur T 13 modèle III d'une division de chasseurs ardennais. L'insigne peint sur la tourelle représente un sanglier. Le T 13 est l'engin de combat blindé le plus largement répandu dans l'armée belge. Son canon de 47 mm est capable de percer n'importe quel blindage allemand, mais la protection de l'équipage est dérisoire : blindage très léger, tourelle ouverte sur l'arrière. Le T 13 est un bon chasseur de chars, mais les circonstances vont forcer les Belges à l'utiliser comme un char de combat ou comme un char de soutien d'infanterie, rôle auquel il n'est vraiment pas destiné.



Automitrailleuse Daf M 39 de l'armée néerlandaise. Ce type d'engins, le plus moderne que puisse aligner l'armée néerlandaise, n'est pas encore opérationnel lors de la campagne des cinq jours de mai 1940. Les sept voitures disponibles (sur 12) sont livrées à l'escadron de dépôt de la cavalerie, où ils ne participent pas au combat, à l'exception d'un seul, immatriculé III-2203, qui se bat à Overschie le 14 mai 1940. Le carénage des canons de mitrailleuses Lewis M20 sont particulièrement imposants et laissent croire à un calibre sans commune mesure avec la réalité.



Profils couleurs de Jean Restayn © 1993/ Militaria Magazine

revanche, le sort a joué en faveur des Belges. Tout d'abord, les planeurs allemands sont arrivés un quart d'heure plus tard, en raison d'une erreur de navigation. Le major Jottrand, dont dépend le pont, donne l'ordre de destruction alors que les DFS 230 commencent à peine leur descente sur l'objectif. Celui-ci saute au moment même où les planeurs commencent à se poser.

Il s'ensuit une bataille particulièrement violente durant laquelle le 2e grenadiers souffre des pertes particulièrement sensibles : 9 officiers, 13 sous-officiers, 117 hommes sont tués, 190 capturés, dont 50 blessés. Les aéroportés ont perdu 22 morts et 27 blessés, les pertes de l'infanterie allemande ayant attaqué depuis la frontière hollandaise étant inconnues.

L'agonie du fort le plus moderne du monde

Sur le fort d'Eben-Emaël, le succès allemand est impressionnant. Dès l'atterrissage des planeurs, deux des quatre mitrailleuses *anti-avions* (appelées Mi A Avi en abréviation militaire belge) sont mises hors de combat. En quelques instants, les groupes de combat se ruent vers les coupoles et y placent des charges creuses qui causent des dégâts irrémédiables. La résistance belge est presque nulle, car les superstructures du fort sont quasiment vides de soldats : ils sont occupés à déménager les locaux du temps de paix.

Pourtant, à la coupole sud, les Allemands font preuve de précipitation. Ils déposent une charge creuse de 50 kg alors que celle-ci est éclipsée et sans même vérifier le résultat de l'explosion, abandonnent le secteur. Or, la tourelle est à peu près intacte. L'un des deux canons a souffert, mais il sera remis en état rapidement. A partir de 4 h 30, les servants commencent à tirer sur le glacis avec des boîtes à balles. Celles-ci gênent considérablement les Allemands du groupe d'assaut Haug, incapables de s'approcher à nouveau de la coupole.

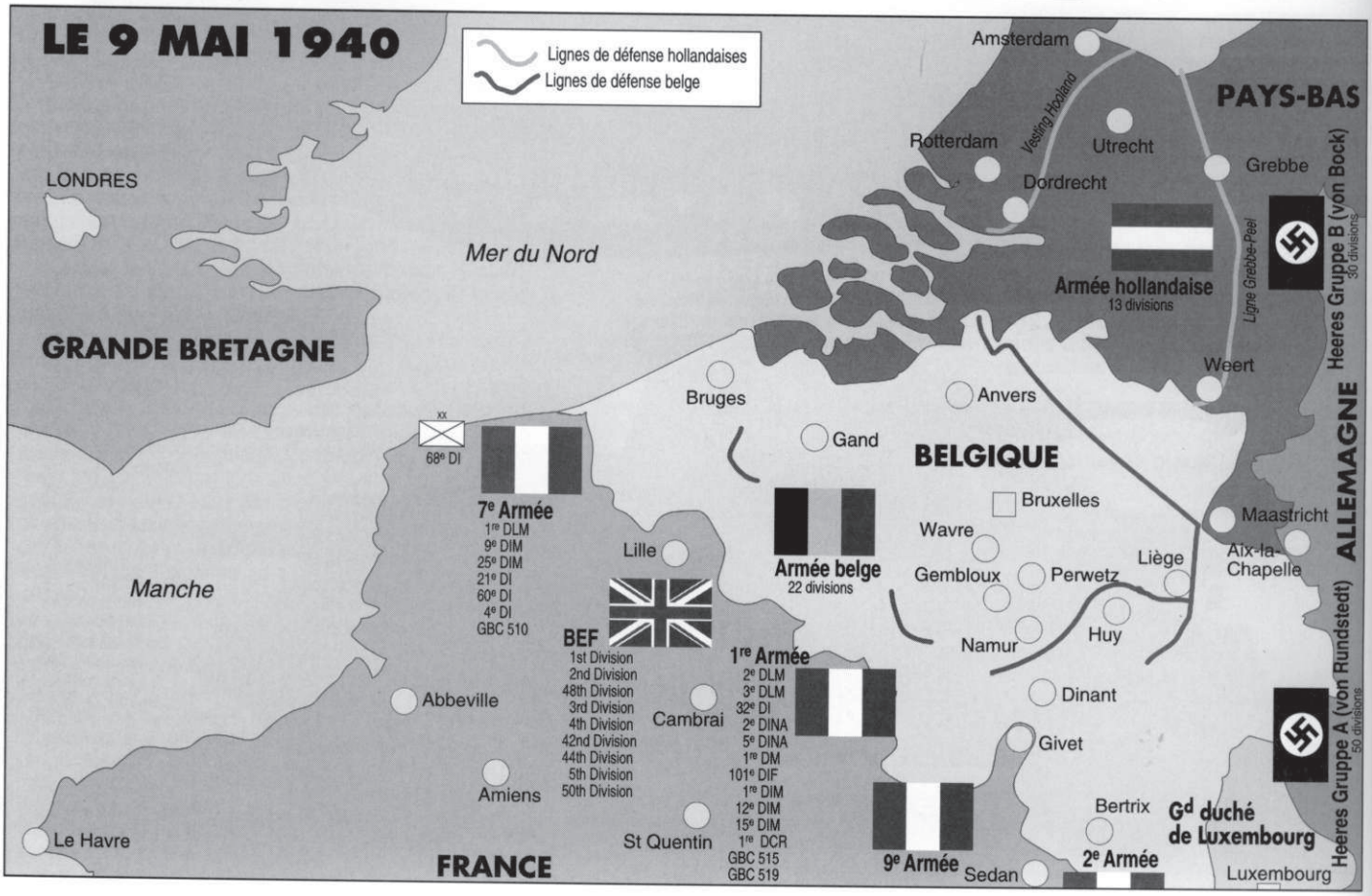
Ailleurs, les aéroportés n'ont guère de difficulté pour réduire au silence tous les ouvrages, d'autant que certains éléments de la garnison semblent peu décidés à combattre. En outre, la tourelle de 120, la plus puissante du fort, est incapable de tirer : le monte-charge est bloqué et, chose plus étonnante encore, la lame du débouchoir et toutes les lames de rechange sont introuvables. D'après les servants de la coupole, il ne pouvait s'agir que d'un sabotage, puisque la veille, un exercice s'était déroulé très normalement. Les Allemands n'auront donc aucun mal à s'en approcher et à la faire sauter.

Ainsi, en dix minutes à peine, le fort d'Eben-Emaël a été en grande partie neutralisé. Toutes les pièces pouvant tirer sur les ponts du canal Albert sont hors de combat.

Il reste que les quelque 1 000 soldats de la garnison pourraient tenter quelque chose contre les 68 aéro-

Ci-dessus.
Traversée du canal Albert par un groupe de pionniers allemands. Un obus belge ou supposé tel vient d'exploser à la limite du canal et de la berge. La fumée de l'explosion est bien visible et la surface du canal au premier plan est troublée par les éclats ou l'onde de choc. *(BA)*

Désastre sur le canal Albert



portés allemands qui causent tant de dégâts sur les superstructures. Mais la rapidité de l'opération a fait perdre aux Belges leur sang-froid et, se sentant impuissants à lutter sur les superstructures, ils préfèrent s'enfermer dans les profondeurs du fort. Les charges creuses, avec leurs effets terrifiants, sont bien sûr à l'origine de cette réaction.

Certains défenseurs font pourtant preuve d'une volonté de fer. Ainsi, à la coupole sud, les tirs n'arrêtent pas de la journée, à la fois contre un pont de bateaux sur la Meuse et aussi contre les superstructures du fort. Les trois équipes qui vont s'y relayer continueront la lutte jusqu'à la reddition du fort.

En revanche, les différentes patrouilles envoyées sur le dessus du fort par le major Jottrand manquent nettement de mordant. Une sortie montée grâce au courageux commandant Vander Auwera, se termine par une véritable débandade, la plupart de ses hommes s'éclipsant pour retourner à l'abri du fort, de telle sorte qu'il se retrouve sur les superstructures avec seulement deux officiers, un sous-officier et quatre soldats. Les patrouilles suivantes ne sont guère plus nombreuses.

Et pourtant, la situation des aéroportés est précaire et leur chef, Rudolf Witzig, ne cesse de demander des nouvelles du Pionier Btn. 51, censé attaquer le fort dès midi. En fait, la destruction des ponts de la ville de Maëstricht l'a retardé. Il arrive le lendemain, après avoir franchi le canal Albert sur des canots, à la faveur de la nuit.

Dès lors, l'agonie du fort commence. Les pionniers progressent dans le fort en faisant sauter des galeries et les différents barrages posés par la garnison. Celle-ci, refoulée peu à peu dans les profondeurs du fort, est littéralement paralysée et en proie à la terreur, d'autant que l'électricité est sans cesse coupée.

Les communications avec l'extérieur ne sont pas interrompues et, vers 9 h 45, le major Jottrand envoie un message tragique : « *L'ennemi a atteint le PC et le commandant du fort est descendu dans la caserne souterraine. La situation est de plus en plus intenable car l'ennemi progresse en faisant sauter des charges, occasionnant des pertes graves dans la garnison, par cette méthode. L'assaillant ne perd pas de monde. La coupole 75 tire encore et d'autres organes sont encore occupés et utilisables. La situation est désespérée : 4 officiers et 80 soldats sont blessés. Pas de moyens pour résister à l'attaque par explosifs. Demande au commandant du III CA s'il peut rendre le fort.* » [3]

Un quart d'heure après, le III CA autorise le major Jottrand à prendre la décision qu'il juge nécessaire. Ce dernier réunit le conseil de défense du fort, qui se compose de sept personnes. Tous demandent la reddition. Jottrand décide donc de rendre le fort et envoie un plénipotentiaire discuter avec les Allemands de trois points importants, notamment les honneurs militaires pour la garnison. Pendant ce temps, il espère pouvoir pratiquer des destructions importantes dans le fort.

Mais dès que le plénipotentiaire est sorti avec le drapeau blanc, une grande partie de la garnison se précipite dehors pour se rendre, sans attendre la moindre

3. *Les paras allemands au canal Albert.* op. cit. page 279.

Ci-dessus.
Des soldats allemands (probablement membres du Pionier Btn. 51) prennent un peu de repos devant les blocs I et VI du fort d'Eben Emaël. La lutte n'a pas été trop difficile pour eux, leur intervention à l'explosif dans les galeries du fort surprenant la garnison et la réduisant rapidement à l'impuissance.
(Musée Royal de l'Armée)

Ci-contre.
Reddition d'un fort belge du secteur de Liège. Nous ne possédons aucune autre indication de lieu. La capitulation d'Eben Emaël s'est faite de façon précipitée, le parlementaire belge étant soudain rejoint par une partie de la garnison n'ayant pas attendu la fin des pourparlers.
(Musée Royal de l'Armée)

Ci-contre.
Une section de fantassins allemands se regroupe peu après la prise du fort d'Eben-Emaël. La plupart des hommes portent baïonnette au canon, ce qui est assez étonnant. Les grenades à manche, également visibles, sont nettement plus utiles pour le combat dans les galeries du fort. Tous les hommes portent en sautoir la housse de toile anti-ypérite, retenue à la sangle de l'étui du masque à gaz. Malgré l'inutilité évidente de ce genre d'équipements, celui-ci sera en usage jusqu'à la fin de la guerre, au moins réglementairement. *(BA)*

négociation. Dans ces conditions, seules quelques destructions minimes sont exécutées, la plus notable étant l'explosion du PC grâce au sacrifice du soldat Ancia.

La garnison a perdu en tout 23 tués et 59 blessés; les Allemands, 6 tués et 20 blessés.

Ainsi, vers midi le 11 mai, le fort le plus puissant du monde a cessé de combattre. Rendu impuissant en quelques minutes seulement la veille, il n'a servi à rien dans la défense de la ligne du canal Albert. En fait, celle-ci n'a pas tenu plus de 24 heures, alors que les stratèges belges et français escomptaient une résistance de quatre à six jours. Ainsi, dès le début, la manœuvre Dyle se présente sous de bien mauvais augures. Les Français réussiront-ils à se mettre en place avant l'arrivée des Allemands ?

Une contre-attaque blindée

Sur les traces des pionniers allemands sont arrivés les premiers chars de la 4. Panzerdivision. Leur présence n'a même pas été nécessaire la veille pour arrêter une contre-attaque belge lancée avec beaucoup de courage par la compagnie de T 13 de la 7e division. Ayant pour objectif le pont de Veldwezelt, trois T 13 parviennent au PC du 2e carabiniers, bientôt rejoints par un quatrième qui est immobilisé par un coup au but d'un canon allemand de 3,7 cm, qui tue le conducteur. Ceci n'empêche pas le lieutenant Bailleux de poursuivre son avance jusqu'à Veldwezelt où deux autres T 13 sont détruits et abandonnés sur le terrain. Sans soutien d'infanterie adéquat, les blindés belges n'avaient d'ailleurs aucune chance de réussir leur mission. Leur sacrifice n'en est que plus courageux.

Ci-dessus et ci-dessous. **Vue frontale d'un T 13 du même type que ceux utilisés par la 7e division contre le pont de Veldwezelt. L'immatriculation au chiffre supérieur à 3 000, de même que la forme de la tourelle, permettent d'identifier l'engin comme un T 13 type III.** *(MRA)*

Les chars belges

LES ENGINS BLINDES BELGES AU COMBAT

En raison de la perte de toutes les archives concernant les opérations des forces blindées belges, il est difficile d'écrire une histoire complète de leur engagement dans la bataille. Par ailleurs, en raison même de la dispersion des chars par petits groupes de douze au sein de certaines divisions d'infanterie, il est impossible d'avoir une vue d'ensemble.

L'unité belge possédant le plus de chars est la 1re division de chasseurs ardennais, avec 48 T 13 et 3 T 15. Elle est engagée dans les Ardennes pour une délicate mission de retardement, ayant en face d'elle le gros des Panzerdivisionen. Plusieurs T 13 du premier modèle, ne pouvant tirer que vers l'arrière, sont abandonnés en panne le long des routes. Nous ne savons pas si les chars de cette division ont remporté des victoires contre les Aufklärungs Abteilungen allemands.

En règle générale, les T 13 ne peuvent jamais livrer un combat efficace, les canons de Pak allemands, toujours parfaitement utilisés, se révélant un obstacle absolument infranchissable.

Même le matériel plus moderne, comme les 8 ACG 1 de l'escadron d'autos blindées du corps de cavalerie, ne peuvent rien contre l'ennemi. Le 17 mai, les chars n° 829 et 833 soutiennent le 1er cyclistes-frontière à Kapelle-op-den-Bos. Ils font face à l'avant-garde de l'IR 192. Un bref combat se solde par la destruction d'une pièce de Pak 36/37 par le char n° 829, qui ne tarde pas à être transpercé lui-même par un obus. Le chauffeur est tué sur le coup, le tireur est blessé aux jambes et seul le chef de char peut s'échapper indemne. Le char n° 833 parvient ensuite à mettre hors de combat le canon allemand, avant d'être lui-même touché par un obus qui bloque la tourelle. Seul le repli lui permettra d'échapper à la destruction. Du côté allemand, les pertes sont assez sensibles, notamment le major Kessler, chef du II./ IR 192.

Peu après, l'escadron d'autos blindées est à nouveau engagé. Ses deux tentatives de contre-attaque, le 19 mai à Zwijndrecht et le lendemain à Kwatrecht, près de Gand, se terminent par la destruction d'un char dans les deux cas, respectivement le n° 807 et le n° 803. Le blindage de ces engins d'origine française est beaucoup trop léger.

Il en est bien sûr de même pour les T 15. Une contre-attaque lancée le 27 mai par les chars du 1er groupe du 2e lanciers contre Passendale se solde elle aussi par un échec.Les blindés sont arrêtés à environ un kilomètre de l'église du village, haut lieu de la première guerre mondiale.

En raison de leurs faibles effectifs et de leur conception archaïque, les chars belges ne seront jamais en mesure d'influer d'une quelconque manière sur l'issue de la bataille.

CHARS ET AUTOMITRAILLEUSES DE LA 1re DLM

Char de cavalerie Somua modèle 1935 S du 18e dragons.
Le char « 93 », n° 67 252, nous est connu par une photo de trois quarts avant gauche, publiée dans *Blitzkrieg*, de Steve Zaloga, p. 26. L'appareil a reçu le camouflage longiligne à trois tons, classique chez Somua. La photo en question, hélas de médiocre qualité, ne laisse voir aucune cocarde. On a supposé toutefois qu'il en existait une sur l'arrière de la tourelle à gauche. Partageant cet usage avec le 6e cuirassiers (découverte), le 18e dragons (combat) fait peindre sur nombre de ses Somua, de chaque côté de la caisse, un as de peloton (ici un trèfle blanc) frappé en son centre de son insigne, un hippogriffe (couleurs supposées).
Le char n° 67 252 a perdu son phare, normalement situé sur le garde-boue avant gauche.

AMD Panhard modèle 1935 du 6e cuirassiers.
Trois photos du même véhicule, prises en mai 1940 (voir l'une d'entre elles p. 108), nous permettent d'être très précis sur la voiture n° 90 256. Son camouflage est du premier type, rencontré uniquement sur les premières séries de Panhard 178 : bandes ondulées à deux tons (brun et vert olive) ourlées de brun très foncé ou noir. Mais ce camouflage, réalisé en usine en 1937, est bien fatigué en mai 1940 et est devenu peu perceptible.
Les voitures du 6e cuirassiers reçoivent des marques caractéristiques :
— sur le glacis avant, un grand cercle blanc avec un coq de combat (couleur rouge supposée);
— de chaque côté de la caisse, un as de peloton (couleur suivant l'escadron ?) frappé en son centre de la cuirasse du 6e cuirassiers;
— sur l'arrière de la tourelle, une cocarde haut placée, surmontant le numéro de la voiture peint en blanc.

Tourelle du char « 5 » n° 40 099, du 4e cuirassiers, mai 1940

Char léger de cavalerie Hotchkiss modèle 1935 H du 4e cuirassiers.
Les photos présentant des Hotchkiss du 4e cuirassiers, régiment aisément identifié par son grand écu de Jeanne d'Arc, ne sont pas rares. Celui ci, appareil n° 40 067, « 12 » blanc de tourelle, est le char d'un chef de peloton, muni de la radio, photographié en automne 1939 (voir photo p. 117). On ne peut écarter l'hypothèse que ce char ait reçu plus tard un canon de 37 SA 38 long, qui commençait à équiper les Hotchkiss au printemps 1940, avec priorité aux chefs de peloton. Le camouflage est du premier type, appliqué sur les 400 chars H 35 : taches nuageuses ocre clair sur fond vert olive, ourlées de brun foncé ou de noir. Le camouflage, datant de fin 1936, est quelque peu fatigué.
Les chars Hotchkiss et Somua du 4e cuirassiers, contrairement à ceux du 18e dragons, ne comportent jamais d'as de peloton.

Profils couleurs de Jean Restayn, notices de François Vauvillier © 1993/ Militaria Magazine

Ci-dessus.
Une automitrailleuse de découverte Panhard modèle 1935 du 6e cuirassiers photographiée en Belgique, au moment de son retour des Pays-Bas. Une autre vue de cette voiture n° 90 256 montre qu'elle porte le « 43 » blanc sur l'arrière de la tourelle. On remarque, au centre de l'as de pique, la cuirasse avec roue dentée qui constitue l'insigne officiel du 6e cuirassiers, celui réalisé en broche métallique. Peu visible ici en raison du reflet, le glacis avant comporte un cercle blanc portant un coq de combat : l'origine de ce second insigne est mystérieuse, mais il est établi que ce coq ornait, sauf exception, toutes les AMD du 6e cuirassiers. Une interprétation en couleurs de Jean Restayn est donnée en page précédente.
L'AMD Panhard modèle 1935, connue sous le nom de « voiture spéciale 178 » en appellation constructeur, est un excellent matériel et les découvertes du 6e cuirassiers vont causer des pertes non négligeables à l'ennemi, notamment aux unités d'avant-garde de la 9. Panzerdivision. Profondément engagé en Hollande, le 6e cuirassiers perd la moitié de ses effectifs au nord de la Meuse, de nombreux détachements de découverte disparaissant au combat, ne regagnant jamais la Belgique. *(BA)*

LA CAMPAGNE DE HOLLANDE

avec la participation exceptionnelle de Michel LEDET pour la partie concernant les automitrailleuses néerlandaises

Bien qu'elle n'ait duré que cinq jours, la bataille de Hollande est très importante dans le déroulement des opérations. Malgré la faiblesse de leur armée, les Pays-Bas ont causé des pertes très lourdes à leurs adversaires, notamment à la Luftwaffe.

Pour l'invasion des Pays-Bas, les Allemands ont prévu l'emploi massif de troupes aéroportées, afin de s'emparer le plus vite possible du réduit hollandais. L'opération principale vise à s'emparer, avant leur destruction, des ponts sur la Meuse à Rotterdam, Dordrecht et Moerdijk, afin de faciliter la percée de la 18. Armee et la 9. Panzerdivision vers la Belgique. L'opération secondaire a pour objectif la prise des aérodromes voisins de La Haye (Ypenburg, Ockenburg et Valkenburg) afin de s'emparer de la capitale et de capturer le gouvernement hollandais.

Nous n'avons ici ni la place, ni l'ambition, de retracer par le menu le déroulement de la campagne de Hollande. Nous nous attacherons donc à décrire seulement les deux éléments qui entrent dans le cadre de notre collection : les combats des unités blindées néerlandaises — totalement inédits en France — et l'intervention de la 7e armée française vers Breda.

Le 1er escadron d'automitrailleuses de l'armée néerlandaise

Après avoir effectué plusieurs déplacements à travers le pays lors de la période de mobilisation, le 1er escadron de Pantserwagens prend position sur les terrains d'aviation d'Ypenburg et de Schiphol, peu avant l'invasion. La démonstration faite par la Wehrmacht lors de l'invasion de la Scandinavie, en occupant en premier lieu les terrains d'aviation, a profondément marqué le commandement néerlandais et la défense de tous les aérodromes est renforcée. La suite des événements lui donnera raison.

La défense d'Ypenburg

La défense de ce terrain de la banlieue de La Haye est assurée par le 3e bataillon du régiment de grenadiers, renforcé par les 1er et 2e pelotons du 1er escadron de Pantserwagens, commandés par le sous-lieutenant Aldenkamp. Pour une meilleure cohésion, toutes ces troupes sont placées directement sous les ordres du chef de la défense antiaérienne, le général Best.

Cinq automitrailleuses (les III - 602, 603, 605, 608 et 611) sont donc basées à Ypenburg. Le sixième véhicule (III - 601) garde l'entrée principale, en dehors du terrain. Dès 3 h 15 du matin, le 10 mai 1940, les troupes sont en état d'alerte maximale. Aux environs de

4 heures, le terrain est bombardé pendant 45 minutes, puis mitraillé par des chasseurs. Un hangar s'effondre à proximité de la III - 602, qui échappe de peu à la destruction. Malgré les difficultés, elle parvient à changer de position. La voiture 601 est manquée de peu par une bombe.

Lorsque le calme revient, des trimoteurs Ju 52 apparaissent au-dessus du terrain et larguent des parachutistes. Les grenadiers ripostent par un intense feu de mitrailleuses qui cause des pertes très lourdes aux assaillants. Mais ceux-ci ne tardent pas à recevoir le renfort de troupes aéroportées que déposent directement sur le terrain d'Ypenburg et sur les alentours, plusieurs dizaines de Ju 52. Le plan allemand espérait que les défenses seraient annihilées par les paras au moment où les trimoteurs se poseraient. En fait, il n'en est rien : plusieurs Junkers sont abattus en phase terminale ou détruits alors qu'ils viennent de se poser. A bord des appareils ravagés par les rafales de mitrailleuses, c'est l'hécatombe.

Malgré cela, les survivants se regroupent et tentent de nettoyer l'aérodrome. Les automitrailleuses sont évidemment visées en premier, car elles ont causé des dégâts considérables aux avions. La III - 601 est attaquée la première, mais parvient à repousser l'ennemi, malgré sa position précaire, au milieu des obus qui l'empêchent de manœuvrer correctement.

En raison de la violence des combats, les munitions ne tardent pas à manquer et, malgré le danger, la voiture à munitions s'engage en plein champ de bataille pour porter des bandes de mitrailleuses aux véhicules. C'est ainsi que les 608 et 611 sont réapprovisionnées, avant que la voiture soit touchée en se portant vers la 601.

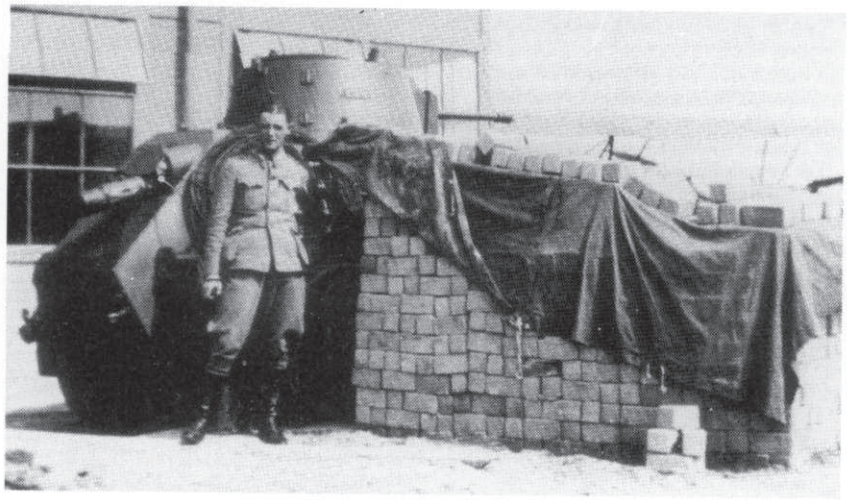
Pour venir à bout de la résistance néerlandaise, les Allemands ne trouvent pas de meilleur moyen que de s'avancer vers les automitrailleuses en se protégeant avec des prisonniers hollandais. Les résultats ne se font pas attendre et plusieurs engins sont ainsi capturés. La 601 parvient néanmoins à tirer sur ses assaillants, mais ceux-ci arrivent à proximité et jettent des grenades sous le véhicule. Le plancher n'étant pas blindé, l'équipage se rend immédiatement.

La défense du terrain d'Ypenburg commence alors à fléchir. Le sous-lieutenant Aldenkamp ordonne une contre-attaque avec les automitrailleuses 602 et 603. Cette dernière est touchée de plein fouet, probablement par un obus antichars : son chauffeur est tué, le canonnier blessé et l'automitrailleuse est capturée. La 602 est elle aussi endommagée et ne doit son salut qu'à la retraite. Elle se porte ensuite sur le pont Hoornbrug, pour participer à sa défense. Elle parvient d'ailleurs à abattre deux avions allemands volant à basse altitude.

En fin de matinée, il ne reste plus que trois véhicules en état de combattre, les Pantserwagens 602, 611 et 608. La 611 est envoyée à Delft, afin d'être utilisée contre les avions allemands volant en rase-mottes. Son canon montrant quelques signes de faiblesses, une révision rapide est entreprise par le parc d'artillerie de Delft, où l'équipage passe la nuit. Il ne reste donc momentanément que deux voitures en état : les 602 et 608, qui sont envoyées à la Haye, la 602 ayant un besoin urgent de révision et de réparation.

Pendant ce temps, l'infanterie néerlandaise contre-attaque à Ypenburg et reprend le terrain. Aussitôt, le sous-lieutenant Aldenkamp ordonne à ses équipages sans véhicule d'aller récupérer les automitrailleuses abandonnées sur place et de les remettre en état. Ainsi, le 11 dans la journée, les voitures n° 601, 603 et 605 sont réparées.

Dans les jours qui suivent, les automitrailleuses participent à des patrouilles dans la Haye et aux alentours, où il reste des paras allemands. Le 13 mai, les voitures 601 et 602 escortent les membres du gouvernement partant vers l'Angleterre jusqu'au port de Hoek van Holland, où ils s'embarquent. Les automitrailleuses regagnent la Haye le lendemain. C'est là que la capitulation les surprend.



Ci-dessus.
L'automitrailleuse M 36 n° III - 602 en position sur l'aérodrome d'Ypenburg. Ce véhicule appartient au 1er eskadron de Pantserwagens. Le hangar visible à l'arrière-plan s'est effondré le 10 mai 1940, touché par la Luftwaffe, manquant d'ensevelir la 602, incapable de bouger en raison de son mur de protection en briques. Après la campagne de Norvège, durant laquelle les Allemands ont attaqué systématiquement les aérodromes, les Néerlandais attachent une grande importance à la défense des terrains d'aviation, notamment à ceux de la région de la Haye, la capitale. Ceci leur permettra de ne pas être surpris au matin du 10 mai et de causer des pertes incroyables à la Luftwaffe. Grâce à cette défense acharnée, les paras allemands ne réussiront pas à remplir l'une de leurs missions : la capture du gouvernement néerlandais.
(Collection Michel Ledet)

Ci-contre.
Une halte du 1er eskadron et de ses M 36, aussi appelées Landsverk 181, durant des manœuvres d'avant-guerre. Les engins portent l'immatriculation civile, la lattre N désignant la province de Noord-Brabant. Equipée d'un moteur Daimler-Benz 6 cylindres de 60 chevaux, la M 36 peut atteindre 60 km/h sur route en marche avant et 40 km/h en marche arrière. Son armement est correct, avec un canon de 37 mm et une mitrailleuse Lewis en tourelle, ainsi que deux autres Lewis modèle 1920, tirant respectivement vers l'arrière et vers l'avant.
(Collection Michel Ledet)

Les 3e et 4e pelotons du 1er eskadron de Pantserwagens ont une carrière beaucoup moins mouvementée puisque le terrain d'aviation sur lequel ils se trouvent n'est pas attaqué. C'est donc avec quelque incompréhension que le personnel apprend la capitulation le 14 mai !

Le 1er eskadron est dissous le 15 juillet 1940 et son matériel est bien sûr transféré à la Wehrmacht.

Le 2e eskadron de Pantserwagens sur la ligne Grebbe

Avec ses automitrailleuses M 38, le 2e escadron de Pantserwagens est affecté à la défense de la ligne Grebbe, en soutien des 1er, 4e et 5e régiments de hussards. Les 1er et 2e pelotons ont la garde des ponts du canal d'Apeldoorn. Cette garde dure peu le 10 mai 1940, puisque dès 6 heures du matin, les ponts sont détruits par le génie pour éviter leur utilisation par les Allemands. Dans la matinée, en raison des parachutages dans la région de la Haye, l'escadron est envoyé sur la Haye, à l'exception du 1er peloton qui reste à la disposition du 1er régiment de hussards pour couvrir sa retraite. Le 10 mai en fin d'après-midi, le peloton rencontre l'ennemi près de Voorthuizen. Dans le combat qui s'ensuit, une automitrailleuse est endommagée mais elle sera rapidement remise en état.

La retraite se poursuit les jours suivants, avec plusieurs sérieux accrochages, notamment à Barneveld où les pertes néerlandaises sont lourdes. Finalement, le peloton apprend la capitulation le 14 mai sans avoir perdu le moindre engin.

L'odyssée des 3e et 4e pelotons du 2e eskadron est un peu plus mouvementée. Placés à la disposition du 4e régiment de hussards, ils entrent en contact avec l'ennemi très rapidement. Mais les hussards ont reçu l'ordre d'éviter tout combat avec l'ennemi qui vient de traverser l'Ijsel. En conséquence, le régiment et les automitrailleuses se replient tout en essayant de tenir les Allemands à distance. Ce mouvement se déroule avec difficulté, surtout pour le 3e peloton qui n'a pas reçu l'ordre de retrait. Seul l'esprit de décision de son chef le fait échapper à la capture.

Le 11 mai, trois des quatre pelotons du 2e eskadron sont à la Haye. Là, ils se répartissent dans la ville pour en garder les accès stratégiques. Toutefois, les engins 16 et 18 se rendent de leur propre initiative sur le terrain de Volkenburg où elles trouvent le n° 24.

Là, les trois engins aident le 15e bataillon de dépôt à rejeter les Allemands, retranchés dans des fermes. L'automitrailleuse 18 est légèrement endommagée, mais les Allemands, qui ne disposent pas d'armes anti-

Ci-dessus.
La voiture de commandement M 36 du 1er eskadron de Pantserwagens. Elle porte l'immatriculation civile N - 48359 et se différencie assez peu des autres véhicules, si ce n'est par les louvres du capot moteur.

Ci-dessous.
Manœuvres du 1er eskadron en 1939. Les chenilles visibles sur les flancs de l'engin peuvent être assemblées autour des roues arrière. Notez les nombreuses trappes de tourelle.
(Collection Michel Ledet)

Les Pantserwagens

CHARS ALLEMANDS DES 3. ET 4. PANZERDIVISIONEN

Un PzKpfw I de la 3. Panzerdivision, I. Abteilung, 1. Kompanie. On remarque au-dessus de la fente de visée l'insigne divisionnaire. Comme toujours pour cette division, les chiffres tactiques consistent en un simple contour de grande taille.

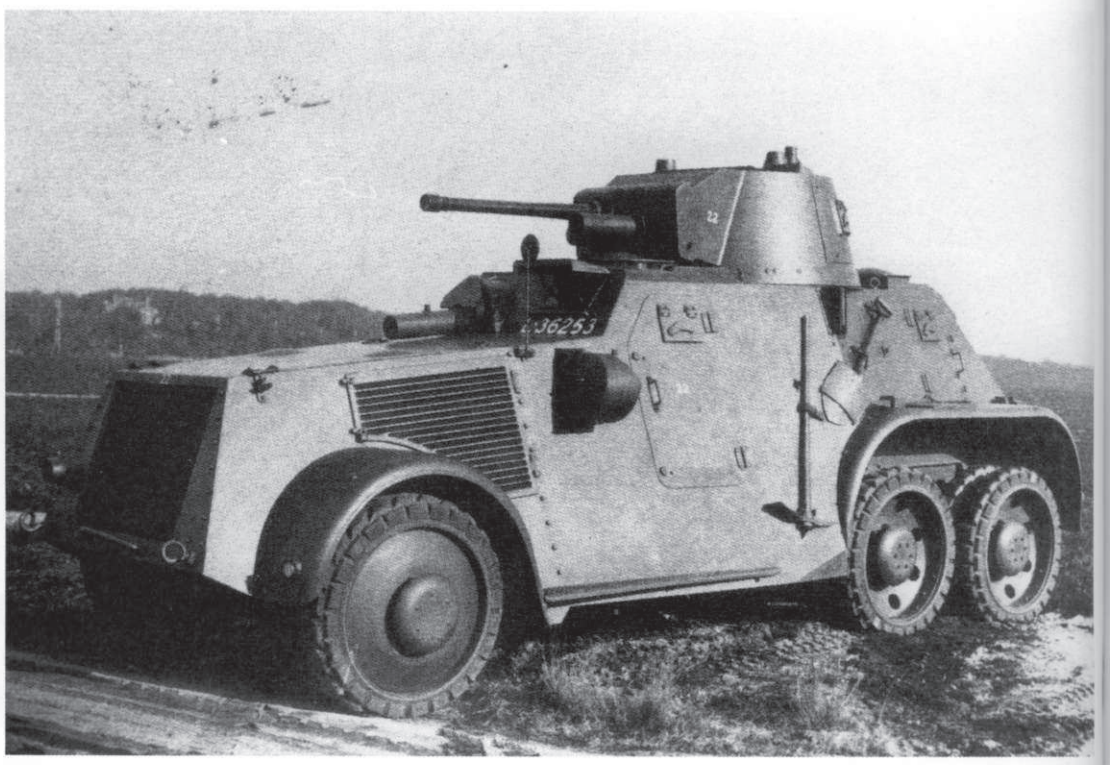
L'insigne de la 4. Panzerdivsion

PzKpfw I Ausf. A de la 4. Panzerdivision, Panzer-Regiment 36, II. Abteilung, 5.Kompanie. Le point jaune après les chiffres tactiques permet de différencier le Panzer-Regiment 36 de l'autre régiment blindé de la division, le Panzer-Regiment 35.

PzKpfw III Ausf. F de la 4. Panzerdivision, Panzer-Regiment 36, I. Abteilung, 1. Kompanie. Les chiffres du I. Abt. sont blancs et sont répétés à l'arrière de la tourelle. Là aussi, le point blanc différencie le Pz. Rgt. 36 du Pz. Rgt. 35. Il est possible que la couleur blanche désigne un char du I. Abteilung, la couleur jaune étant réservée au II. Abteilung.

Profils couleurs de Jean Restayn © 1993/ Militaria Magazine

Ci-contre.
Une vue intéressante de la M 38 n° 22, aussi immatriculée L - 36 253 ou encore III - 714. Le L désigne la province d'Utrecht. On retrouve le petit chiffre 22, peint en blanc, sur la tourelle, sur les portes et à l'avant du capot moteur, au-dessus du radiateur. M 36 et M 38 se ressemblent beaucoup, la dernière étant plus puissante, avec un moteur Büssing-Nag de 150 chevaux. En revanche, le blindage, bien trop faible, est toujours le même : de 5 à 9 mm. Dans les deux cas, l'équipage est de cinq hommes.
(Collection Michel Ledet)



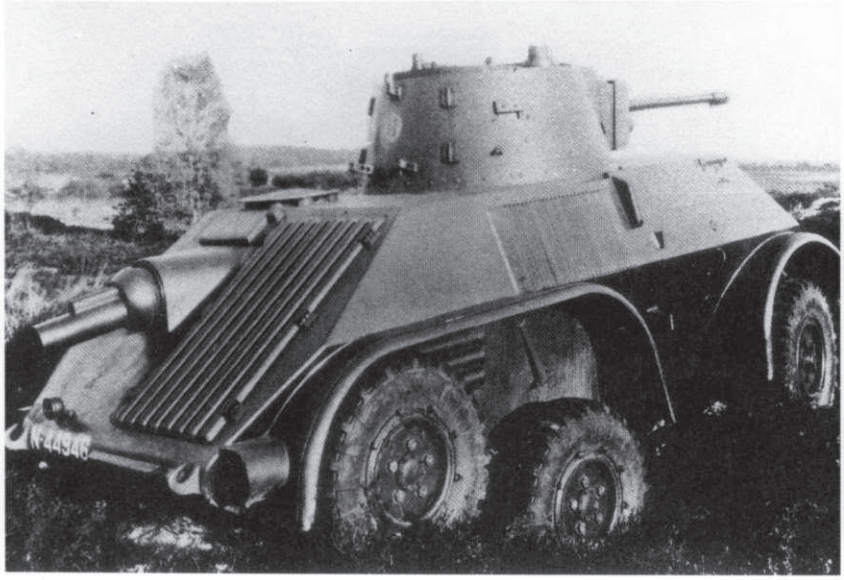
Les automitrailleuses hollandaises

chars, sont incapables de s'opposer aux Néerlandais. Peu après, les engins sont rappelés à la Haye.

Contre les paras allemands

Dans la nuit du 11 au 12 mai, des troupes allemandes aéroportées, durement pressées par les forces néerlandaises, se replient d'Ockenburg. C'est alors qu'elles attaquent le QG du Groep's Gravenhage du Vestig Holland West. Celui-ci résiste un temps, puis demande du renfort. Une compagnie du 2e bataillon de dépôt est dépêchée sur place, avec l'appui de deux automitrailleuses commandées par le lieutenant Meijer. Celui-ci reçoit l'ordre de soutenir la compagnie du dépôt et de lancer une reconnaissance contre Wateringen afin d'en déloger les Allemands. Lorsque les automitrailleuses M 38 rejoignent les aéroportés, ceux-ci circulent dans les autobus de la compagnie Vios. Avec leurs mitrailleuses Lewis M 20, les engins néerlandais incendient rapidement quelques cars. Les Allemands ripostent à la grenade et endommagent gravement la voiture 17, dont le commandant et le tireur sont blessés. Dans ces conditions, le lieutenant Meijer préfère revenir à la Haye, d'autant que l'infanterie néerlandaise a réussi à remplir la mission seule.

Ci-dessous.
Vue de trois quarts arrière d'une DAF M 39, qui aurait dû équiper le 3e eskadron de Pantserwagens. L'engin est d'apparence beaucoup plus moderne que les deux autres modèles d'origine allemande. L'impressionnant canon visible à l'arrière de la M 39 n'est en fait qu'une mitrailleuse Lewis modèle 1920 et non une pièce de gros calibre, comme on pourrait le penser de prime abord.
(Collection Michel Ledet)



Bataille autour d'Overschie

Ce qui caractérise la bataille de Hollande, c'est le côté extrêmement décousu des combats sur l'arrière du front, en raison des nombreux parachutages effectués le 10 et les jours suivants par les Allemands. La dispersion des unités d'automitrailleuses ne facilite guère leur efficacité. Le 12 mai, le 4e peloton du 2e escadron est envoyé en mission à Utrecht, où il ne prendra part à aucune action.

En revanche, le 2e peloton reçoit l'ordre, le 12 mai, d'escorter un officier supérieur d'état-major, le lieutenant-colonel Wilson, jusqu'à Rotterdam où la situation est peu claire. Pour cela, trois automitrailleuses M 38 et cinq motos encadrent le véhicule de Wilson. Après de nombreux détours par Zoetermeer et Moordrecht, dûs à la présence de paras allemands à Overschie, le convoi atteint Rotterdam à 11 h 30. De là, le peloton est envoyé au pont mobile sur la route de Rotterdam à Delft, qu'il est important de défendre contre les Allemands. Les véhicules 18 et 24 sont laissés en faction au pont tandis que la voiture n° 16 effectue une reconnaissance vers Overschie, afin de déterminer si les Allemands y sont en nombre ou pas. Malgré le tir assez nourri qui l'accueille, l'automitrailleuse n° 16 mène à bien sa mission et rapporte que l'ennemi ne tient Overschie que faiblement.

Les Néerlandais décident en conséquence de monter une attaque contre la ville sans tarder. Le régiment de grenadiers se regroupe à cet effet et commence son approche en fin de journée. Il est escorté par la seule voiture n° 16, les deux autres restant près du pont. Pendant cette marche, des parachutages allemands interrompent durant un moment toute progression. Mais il ne s'agit en fait que de vivres et de munitions. La troupe reprend donc son avance, soutenue par l'unique voiture blindée qui se charge de la destruction des nids de mitrailleuses ennemis.

Le 13 mai, ordres et contre-ordres se succèdent. La 9. Panzerdivision se rapproche dangereusement et l'attaque contre Overschie est bientôt suspendue. Les grenadiers reçoivent même l'ordre de s'enterrer au sud de Delft afin de faire face aux chars allemands. Mais ceux-ci ne débouchent pas et l'état-major renouvelle son ordre d'assaut contre Overschie, afin de rétablir la liaison vitale entre Delft et Rotterdam.

Le 14 mai, le régiment de grenadiers part enfin à l'attaque d'Overschie. Le soutien blindé est très réduit, puisqu'il s'agit uniquement de la M 38 n° 16 et d'une

automitrailleuse DAF M 39 (immatriculée III - 2203) qui vient du dépôt d'automitrailleuses et qui sera le seul engin de ce type à participer à la campagne de mai 1940. L'attaque débute à 9 heures et progresse assez lentement. Vers 13 heures, la route principale est atteinte et les diverses compagnies font halte afin de se regrouper (il y a trois axes d'attaque). La M 39 en profite pour retourner à Delft afin de régler quelques ennuis mécaniques. Etant donné la faible distance, elle revient l'après-midi même pour poursuivre l'opération !

Dans l'après-midi, les Néerlandais arrivent à Overschie : les deux automitrailleuses prennent sous leur feu les barricades allemandes et les bâtiments où les paras se sont retranchés. Alors que la ville est en passe d'être reprise, les Néerlandais apprennent que Rotterdam a été incendiée par les bombardements allemands et que la capitulation ne saurait tarder. Au même moment, le chef du régiment de grenadiers est blessé. Abrité derrière la DAF M 39, il est bientôt évacué. L'assaut est alors suspendu et les deux automitrailleuses rentrent à Delft où elles apprennent la capitulation.

Attaque sur les ponts de la Meuse

Les automitrailleuses M 38 n° 18 et 24, restées au pont mobile, ne restent pas inactives pendant les combats d'Overschie. Elles soutiennent les unités de *mariniers* (fusiliers-marins) qui se lancent le 13 mai contre les positions tenues par les troupes aéroportées allemandes près des ponts de la Meuse. Cet assaut échoue et les deux engins se replient sur Rotterdam. Dans l'après-midi du 13, la voiture n° 18 est utilisée contre une autre attaque contre Overschie qui tourne au désastre, le feu des mitrailleuses allemandes interdisant toute approche aux fantassins néerlandais.

Le 14 mai, les équipages sabordent leurs deux véhicules sur un terrain d'aviation près de Rotterdam. Quant au 2e escadron, il sera dissous le 24 juin à Appeldoorn.

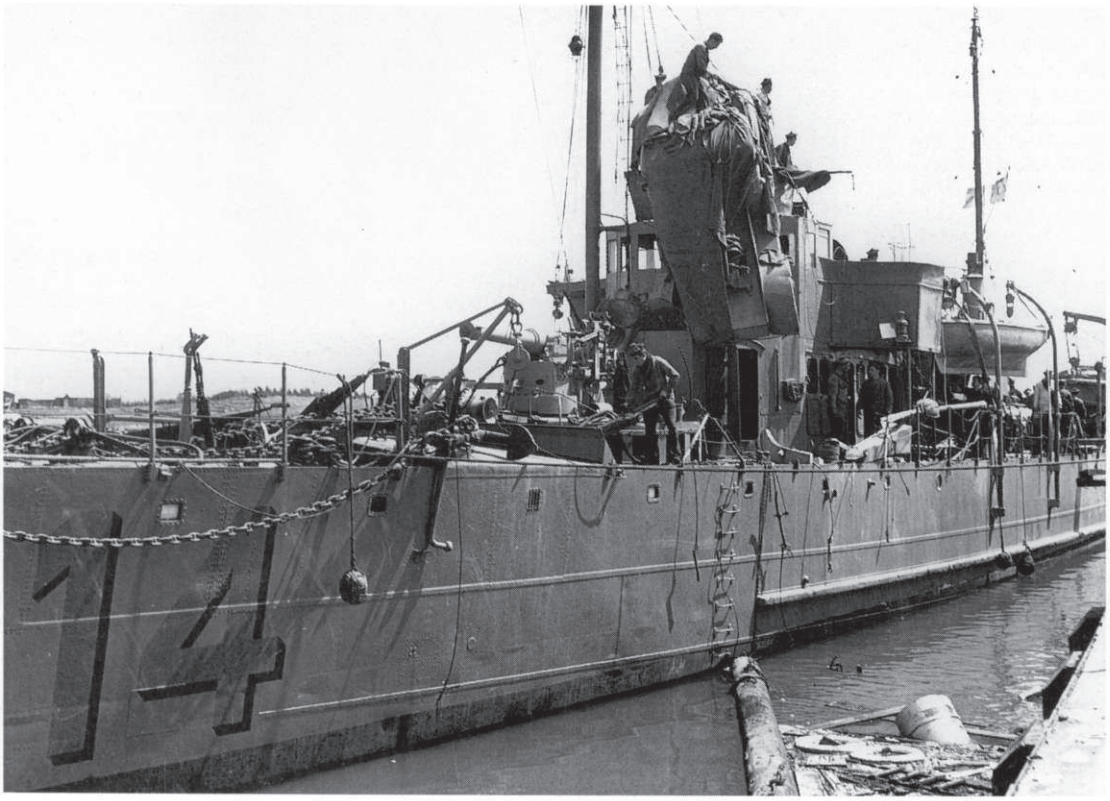
Ci-dessus.
Un Junkers Ju 52 abattu quelque part en Hollande, comme quelque 220 de ses frères. Pendant la campagne des 5 jours, du 10 au 14 mai 1940, la défense néerlandaise (DCA et troupes de protection des aérodromes) réussit l'exploit de mettre hors de combat 340 avions de la Luftwaffe. *(Coll. J. Faillat)*

Ci-dessous.
Des hommes du 224e RI sur un bateau réquisitionné, saluent le photographe et un torpilleur de la 2e DT. Ils se dirigent vers l'île de Welcheren, le 10 mai 1940. Ils ignorent le sort qui les attend.

Enfin, à part la voiture III - 2203, aucune des M 39 de l'escadron de dépôt de la cavalerie ne joua le moindre rôle dans la campagne.

340 avions abattus

La résistance hollandaise, aussi courageuse qu'elle ait pu être, causa peu de retard au plan allemand, puisque, dès le 14 mai, toute résistance néerlandaise cesse. Mais l'un des aspects que nous venons de traiter, la défense des aérodromes, mérite d'être approfondi : en effet, grâce à la disposition judicieuse de forts effectifs d'infanterie et de DCA autour des terrains d'aviation, les Néerlandais ont causé des pertes insensées aux assaillants. D'après les études les plus sérieuses, la Luftwaffe a perdu 342 avions au-dessus de la Hollande, dont 220 Junkers Ju 52, détruits pour



Ci-contre.
L'aviso *La Diligente* échappe de peu à la destruction le 12 mai 1940 à Flessingue, lors d'un raid de la Luftwaffe. Une bombe, frappant le quai le long duquel il a accosté, projette un camion rouge sur les superstructures. Le véhicule reste en équilibre instable, comme on peut le voir sur cette étonnante photographie.
Si les pertes en infanterie sont particulièrement élevées durant les opérations de Welcheren et Zuid-Beveland, celles de la marine sont en revanche des plus faibles.
(ECPA)

L'expédition française de Flessingue

la plupart lors des attaques d'aérodromes comme celui d'Ypenburg. On considère généralement que la chasse française a abattu 1 000 avions allemands entre le mois de septembre 1939 et celui de juin 1940. La destruction par les forces bataves de 342 appareils de la Luftwaffe, en cinq jours seulement, n'en est que plus remarquable.

L'espoir d'un front continu

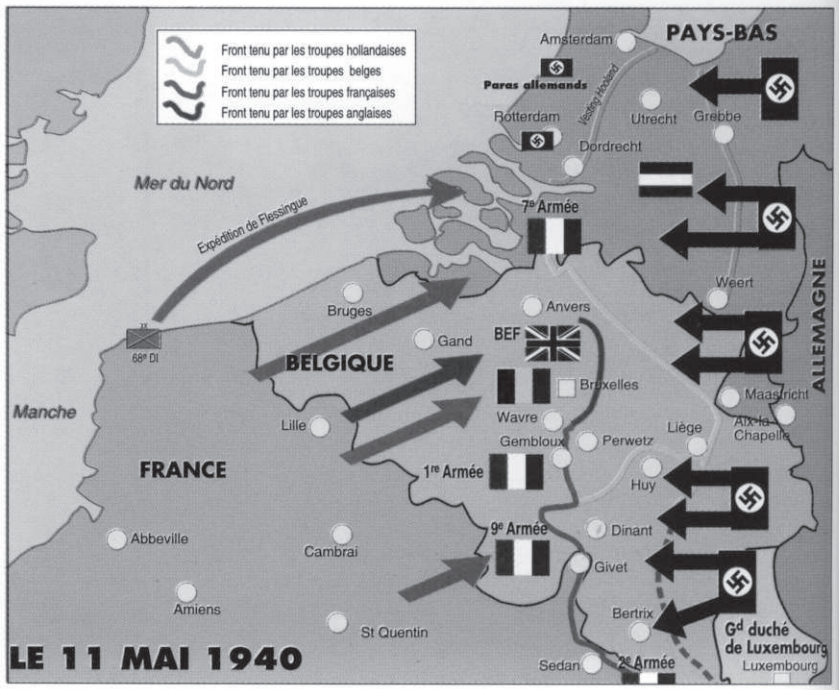
Dès que l'invasion de la Hollande est connue, la 7e armée se met en route pour rejoindre les forces néerlandaises qui auront bien besoin de l'aide française. La manœuvre Dyle-Breda est censée permettre d'entrer en liaison avec les divisions néerlandaises tenant la Vestig Holland, afin de constituer un front continu jusqu'à la frontière française, avec des forces certes hétérogènes, mais nombreuses puisque constituées, du nord au sud, de l'armée hollandaise, de la 7e armée française, de l'armée belge, du corps expéditionnaire anglais, de la 1re armée française et enfin de la 9e armée française qui se rattache à la 2e armée à la charnière de Sedan.

Etant donnée la faible profondeur de la Hollande, il est essentiel d'y porter le plus vite possible des éléments conséquents. Par la voie terreste, c'est la 1re DLM qui doit y foncer sans délai. Et pour être sûr de prendre les Allemands de vitesse, un petit corps expéditionnaire devra être déposé sur l'île de Welcheren, en Zélande, par des bateaux réquisitionnés et la 2e division de torpilleurs (2e DT). Les îles de Welcheren et Zuid Beveland, qui commandent les accès au port d'Anvers, sont de toute première importance pour les Alliés.

Le 10 mai, l'opération F (pour Flessingue) est déclenchée dans la matinée. Le 224e RI de la 68e DI se regroupe à Dunkerque et prépare son embarquement. A 18 h 20, le premier convoi quitte le port; Il s'articule autour de la *Côte d'Azur*, une malle de la ligne Calais - Folkestone, qui a pris à son bord le 2e bataillon du 224e RI. Il est escorté par sept torpilleurs appartenant aux 2e, 11e et 14e DT.

A 4 h 15 du matin, le 11 mai, les fantassins du 224e RI commencent à débarquer dans le port de Flessingue. La traversée s'est déroulée sans aucun incident. Il en est de même pour le second convoi qui arrive à 13 h 40. Seul un avion allemand apparaît et tente une maladroite attaque.

Le 12, deux nouveaux convois se succèdent. La Luftwaffe est de plus en plus présente et le port de Flessingue est bombardé toutes les deux heures, sans toutefois causer d'avaries aux navires. Mais l'effet démoralisateur de tels raids est important puisque bientôt plus personne ne décharge les bateaux qui apportent du frêt et de l'essence. C'est notamment le cas de l'aviso *La Diligente*, qui échappe de peu à la catastrophe lors d'un bombardement, le 12 mai : une bombe explose à proximité et projette sur le navire un camion rouge qui s'encastre sur les superstructures. L'aviso ne pourra se dégager que le lendemain et appareiller vers Dunkerque pour être réparé. Les deux seuls bateaux qui restent sur place sont des petits chasseurs, le chasseur 9 et le chasseur 6.



Ci-dessus. **Rencontre aux Pays-Bas entre des soldats néerlandais et un sergent français. Le camion est néerlandais, comme en témoigne son immatriculation. Du reste, la photo a été prise le 11 mai 1940, alors que les éléments motorisés français ne sont arrivés dans l'île de Welcheren que dans la nuit du 13 au 14 mai.**

Sur terre, la mise en place du 224e RI et du 1er groupe du 89e régiment d'artillerie se déroule à peu près bien. L'étroit chenal qui sépare Welcheren de Zuid Beveland est franchi sans difficulté grâce à la digue du chemin de fer et les troupes peuvent avancer vers l'est. Le général Durand ne prend malheureusement pas le soin d'établir une solide ligne de défense le long du canal qui coupe en deux, verticalement, l'île de Zuid Beveland. Il sépare au contraire ses troupes, en gardant une part importante à Welcheren.

Dans la nuit du 13 au 14 mai, des renforts, provenant de la 60e DI, sont envoyés à Durand grâce aux bacs de l'Escaut : le 271e RI, avec des éléments motorisés du 68e GRDI et une compagnie du génie. Il y a ainsi plus d'une demi-division au soir du 14 mai sur les îles de Zélande. Pourtant, leur situation est devenue sérieuse car les Allemands s'approchent très vite et atteignent sans coup férir le canal de Zuid Beveland, dont les ponts n'ont pas été coupés et qui est difficilement défendable car la digue est plus haute du côté allemand que du côté français.

Lorsque les Allemands délivrent leur attaque massive le 15, le 271e RI ne peut les empêcher de franchir les ponts sur le canal. A 14 heures, une contre-attaque est bien lancée par un bataillon du 271e, mais elle est sèchement repoussée et les troupes françaises se replient au milieu du désordre provoqué par la débandade des soldats hollandais qui ne veulent plus se battre depuis que tous les Pays-Bas ont capitulé, sauf la Zélande. La situation devient bientôt désespérée pour les défenseurs de Zuid Beveland, dont seulement 300 parviennent à Walcheren, tous les autres étant faits prisonniers.

La défense de Walcheren revient au général Deslaurens, qui vient de remplacer Durand, jugé trop mou. Pour cette tâche, il dispose du 224e RI et de l'artillerie du 89e RA. Les survivants du 271e RI ne sont d'aucun secours, ils sont plutôt un handicap, étant totalement démoralisés. Et rien ne se propage plus vite que la terreur.

Mais fantassins et artilleurs ne sont pas seuls : la marine est là pour renforcer la défense, avec deux divisions de torpilleurs (2e et 6e) et l'AB 2, une escadrille de bombardiers en piqué Loire-Nieuport.

Mais la bataille s'engage sous de sombres augures. Tout d'abord, le chenal entre Welcheren et Zuid Beveland n'est pas une coupure de premier choix : il découvre à marée basse ! Pire encore, le corps expéditionnaire est presque totalement isolé, puisque la 7e armée à laquelle il appartient commence à être précipitamment retirée de Belgique pour se regrouper au sud de la Somme. Enfin, le 224e RI est un régiment de réserve série B, composé essentiellement de soldats de trente ans et plus. Ses cadres sont eux aussi presque tous des réservistes.

Le 17 mai, la bataille atteint son intensité maximale. A 4 heures, le *Cyclone* s'engage dans l'Escaut et commence un bombardement préventif sur la route principale de Zuid Beveland où les Allemands se concentrent en vue de leur offensive. Il tire 80 coups de 130 mm avant de laisser la place au *Siroco*, puis aux navires anglais *Wolsey* et *Vimiera*. Dans le même temps, le 1er groupe du 89e RA ne tire pas moins de 3 000 obus de 75 mm sur les regroupements allemands. Mais cela n'empêche pas les Allemands de franchir la mince coupure qui sépare les deux îles, notamment grâce au soutien de la Luftwaffe. Aussitôt, la défense française s'effondre et les hommes se replient vers Flessingue pour tenter d'être évacués.

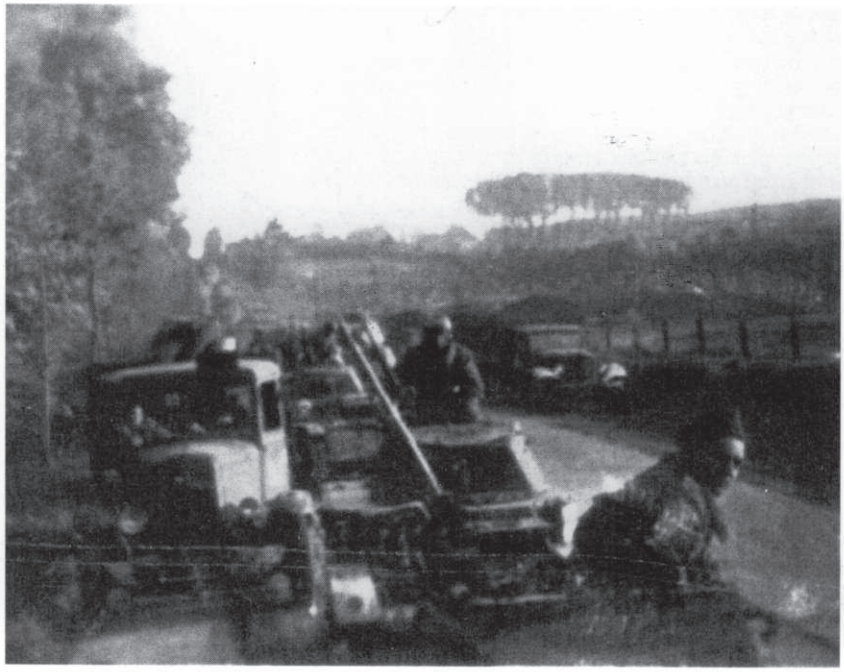
Les premiers fuyards ont la chance de tomber sur les bacs encore présents à Flessingue. Le capitaine de frégate Petit les fait embarquer immédiatement, tout en ordonnant aux équipages des bacs de revenir aussitôt à Flessingue, ce qu'ils se garderont bien de faire. Mais les petits chasseurs de sous-marins de Dunkerque prennent bientôt la relève et embarquent à tour de rôle des centaines d'hommes qu'il est difficile de contenir et qui manquent à chaque instant de faire chavirer les petits vaisseaux. La 14e DT vient elle aussi à la rescousse, mais le temps presse car la résistance des troupes françaises en première ligne a quasiment cessé et bien peu sont les hommes qui essaient de freiner les Allemands. Le général Deslaurens est l'un d'entre eux : il se fait tuer, mousqueton à la main, aux abords de Flessingue.

A la nuit, les derniers navires quittent le port de Flessingue en flammes. *Le Bouclier*, qui s'est approché pour sauver quelques derniers fantassins, est mitraillé à bout portant par les Allemands qui viennent d'arriver sur le quai. Il parvient à s'échapper.

D'un point de vue purement matériel, l'opération F est un désastre accablant : le général Deslaurens est mort, deux bataillons du 224e RI ont été capturés, le 271e RI n'existe plus, le 1er groupe du 89e RA a perdu tous ses canons. Quant aux survivants, ils ne sont plus en état de combattre : « *Les troupes rentrant des îles sont dans un état de délabrement moral accentué.* »

Toutefois, pour ce qui est de la marine, les pertes sont légères : seul un bâtiment anglais a été coulé. En outre, malgré la violence des bombardements aériens, elle a fait la preuve qu'elle était capable de débarquer des troupes et même de les rembarquer dans une situation particulièrement difficile.

Ci-dessous. **Montée en Belgique du 4e RDP de la 1re DLM. Les mitrailleuses de 13,2 mm de ces AMR 35 ont été installées sur leur support de tir antiaérien. Au fond, un Citroën type 45.** *(Archives du 4e dragons)*



Ci-contre.
Des Allemands inspectent une AMD Panhard 178 quelque part dans le nord de la Belgique. Celle-ci appartient au 6e cuirassiers. Le régiment de découverte de la 1re DLM a perdu un important matériel car il s'est battu seul pendant plusieurs jours, se heurtant à des forces allemandes largement supérieures en nombre. Le sort des combats n'a pas toujours été favorable aux Allemands puisque plusieurs combats se sont soldés par des succès français. Ainsi, le détachement de découverte Dudognon, pourtant surpris à Moergestel, parvient à détruire trois véhicules de reconnaissance allemands, un camion chargé de fantassins et capture deux side-cars qui seront conservés jusqu'à Dunkerque.
Cette Panhard, dotée d'un puissant poste radio ER 26 *ter*, était celle d'un chef de peloton. Sur le glacis avant, on voit le coq, l'un des deux insignes distinctifs du 6e cuirassiers. Le numéro de série M 7592 indique une voiture des séries construites en 1939 : elles sont plutôt rares au 6e cuirassiers, qui a été le premier régiment de découverte équipé d'AMD 178, dès 1937. *(BA)*

La 1re DLM au contact

Les cavaliers mécanisés en Hollande

L'engagement de la 1re DLM en Hollande se déroule de façon beaucoup moins tragique que celui du petit corps expéditionnaire en Zélande.

Partie des environs de Saint-Omer le 10 mai au matin, la DLM a pour mission : « *1°) d'assurer en tout état de cause la liaison entre les forces belges et hollandaises, dont les emplacements sont très mal définis; 2°) d'assembler la couverture du rassemblement de la 7e armée en Hollande, en tenant jusqu'à l'arrivée des 25e et 9e DIM.* » [1]

La découverte entre en Belgique à 10 heures, tandis que le gros de la division se met en route à la même heure. Le général Picard, en permission, rejoint son unité à 13 h 30, au pont de Termonde. Pendant ce temps, plusieurs détachements de découverte poussent jusqu'au canal Albert et prennent contact avec les forces belges.

La ville de Breda est atteinte le 11 mai au point du jour. A proximité, le pont de Moerdijk est tenu, d'après les Hollandais, par 400 parachutistes allemands.

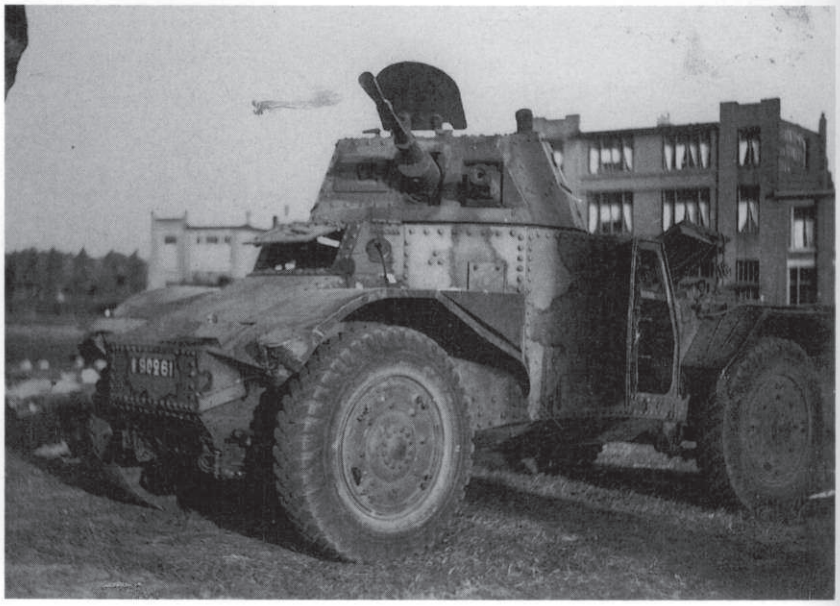
Le commandant Michon et son détachement sont envoyés sur place : « *Il va se heurter à une tête de pont de plus de 3 kilomètres de rayon (...) dans laquelle les Allemands, parachutistes ou gens déjà à pied d'œuvre, mais au nombre de plus de 400, occupent solidement avec armes automatiques, armes antichars et mortiers, les casemates bétonnées construites par les Hollandais. Tout ce qu'il peut faire en ralliant de plus ou moins bon gré des fractions hollandaises, c'est d'investir cette tête de pont et de s'opposer à tout débouché.* » [2]

En arrière, la division prend place le long du canal de Turnhout où le général Picard a décidé de résister aux côtés de la 18e DI belge. Près de Breda, le 6e cuirs livre plusieurs escarmouches à des colonnes motorisées allemandes : « *Le détachement Dudognon, après avoir poussé jusqu'à Bert, est attaqué à Moergestel par un détachement motorisé; après un combat qui va jusqu'au corps à corps entre motocyclistes, il capture 3 AM allemandes, des side-cars et fait sauter le pont au moment où s'y engage un camion chargé de fantassins qui sont tous tués ou noyés. Il fait sauter les 3 AM, ne pouvant les ramener, et rentre au pont de Tilburg qu'il garde toute la nuit. Il conserve 2 side-cars allemands qui suivront jusqu'à Dunkerque avec leurs excellents Bergmann fortement approvisionnés.* » [3]

Dans la matinée du 11, le général Picard entre en contact avec le colonel Schmitt qui commande les forces néerlandaises du Peel. Schmitt dispose de 17 bataillons,

1. 32 N 492. JMO de la 1re DLM, SHAT, Vincennes.
2. et 3. 34 N 464. JMO du 6e cuirassiers, SHAT, Vincennes.

Ci-dessous.
Une autre AMD 178 détruite quelque part en Hollande, sans doute par une unité de Waffen-SS, la *Verfügungs Division*, qui deviendra plus tard la division *Das Reich*. C'est en tout cas un soldat de cette unité qui a pris cette photographie. L'unité n'a pu être identifiée avec certitude, mais vu le numéro de matricule (n° 90 261, des premières tranches de fabrication), il n'est guère douteux qu'il s'agisse là encore du 6e cuirassiers. *(Collection J. Faillat)*



quelque peu débordés sur la droite à la suite du repli du corps de cavalerie belge. Les deux hommes signent un protocole selon lequel les Hollandais, s'ils sont trop durement pressés, se replieront en démasquant le front de la DLM, mais en protégeant son flanc nord.

« *Mais dès le début d'après-midi, le colonel Schmitt rend compte que ses troupes lâchent et refluent par Tilburg sur Breda où lui-même se replie à l'hôtel Prince's Hagen. En fin d'après-midi, le général Picard apprend qu'à notre droite, sans crier gare, le 4e corps d'armée belge a fait sauter le pont d'Herenthals et vient d'évacuer le triangle des canaux (Albert, Campines, Turnhout).* » [4]

En conséquence, la 1re DLM se trouve en pointe, son flanc droit découvert et son flanc gauche en passe de l'être si les Hollandais de Schmitt poursuivent leur repli. La situation est d'autant plus critique que les chars de la division, qui se déplacent par voie ferrée, ne sont pas encore là. Mais les Allemands non plus, de telle sorte que rien d'irréparable ne se déroule, d'autant que les avant-gardes des 9e et 25e DIM arrivent à pied d'œuvre dans la soirée, en même temps que les premiers trains de chars.

Les premiers décrochages

Le 12 mai, la 9. Panzerdivision entre au contact de la DLM. Le front résiste, mais au sud, une division d'infanterie allemande parvient à franchir le canal de Turnhout et à s'avancer vers Herentals. Cette manœuvre peut provoquer à court terme l'enveloppement de la 1re DLM, de la 18e DI belge et de toutes les troupes de la 7e armée qui se trouvent au nord du canal Albert, au contact de la frontière hollandaise. En un mot, la ligne Breda-Dyle risque de perdre son pivot nord dès le 12 mai.

A 14 heures, le général Picard prend une décision audacieuse : réduire la poche allemande en lançant par surprise, grâce à un pont provisoire, ses escadrons de chars Hotchkiss dans le fameux triangle des canaux où les Allemands se sont aventurés.

La mise en place d'une telle opération n'est pas aisée et l'attaque ne peut déboucher avant le 13 mai. Un pont de 8 mètres a été posé près d'une écluse et deux escadrons de chars H du 18e dragons sont engagés avant l'aube. Les ordres sont de se porter sur la petite ville de Moll, puis sur les ponts du canal de Turnhout.

D'après le général Picard, le succès est complet, le bataillon allemand s'enfuit et le corps d'armée belge réoccupe le terrain perdu la veille. Mais le rapport du colonel Pinon, chef du 18e dragons, ne donne pas une version identique. Certes, l'irruption dans Moll est couronnée de succès : « *Le tonnerre des moteurs et des chenilles crissant sur le macadam a précédé malheureusement l'arrivée des chars et l'ennemi qui a passé la nuit dans Moll a été ainsi prévenu de l'arrivée des Hotchkiss du 18e. Sent-il la détermination de leurs équipages ? Toujours est-il qu'il n'esquisse pas l'ombre d'une résistance et de Buttet n'aperçoit que quelques fuyards affolés à l'autre extrêmité de la place. Une rafale de mitrailleuses éclate et la place est instantanément vidée : un feldgrau reste étendu; une autre rafale est dirigée, toujours en marchant, sur un rassemblement de motocyclettes et une petite voiture de tourisme parquées au centre. Les ordres donnés prescrivent de ne pas s'arrêter et de se précipiter vers les ponts à atteindre. Ainsi est fait. Mais les objectifs ne peuvent être, hélas, atteints.* » [5]

En effet, près des ponts, la résistance allemande se raidit et les canons antichars causent des pertes non négligeables. Les cavaliers mécanisés français sont considérablement handicapés par l'absence de toute infanterie de soutien. Toutes les routes d'accès aux ponts sont battues par des pièces de Pak.

« *Le terrain entre les routes est trop couvert, sans vues dégagées et chaque fois qu'un char met le nez à une lisière pour se rabattre sur le pont à atteindre, il est aussitôt pris à partie par une arme antichar et doit rebrousser chemin. Nombreux sont les impacts et plusieurs chars sont bientôt mis hors de combat par le tir précis ennemi dirigé d'une façon remarquable sur les*

Ci-dessus.
Cette photo prise pendant la drôle de guerre montre des chars Hotchkiss H 35 de la 1re DLM lors de manœuvre à proximité du front, très certainement près de Saint-Omer, lieu de regroupement de l'unité durant les premiers mois de 1940. Le char de commandement « 12 » est identifié comme appartenant au 4e régiment de cuirassiers (écusson de Jeanne d'Arc, voir planche couleurs p. 107), mais il semble, d'après d'autres photos prises au même endroit, que les chars de l'arrière-plan appartiennent au 18e régiment de dragons.
(ECPA)

Ci-dessous.
Une colonne d'AMR 35 appartenant très probablement au 4e RDP lors des opérations en Belgique. Le montage antiaérien est le même que celui vu précédemment page 115. Lorsque le 4e RDP rejoint la France à partir du 16 mai, il a très peu souffert, comme la majeure partie de la 1re DLM. Elle est donc envoyée de toute urgence sur le cours de la Sambre.
(Collection Jacques Dumay)

4. 32 N 492. op. cit.

5. 34 N 476. Journal des marches et opérations du 18e régiment de dragons. SHAT, Vincennes.

Ci-contre.
L'AMD 178 Panhard « 56 », n° 91 671 du 6e cuirassiers a été abandonnée dans le nord de la Belgique, comme beaucoup d'autres, puisque la moitié des détachements de découverte n'ont jamais rejoint le gros de la division après les combats des Pays-Bas et de Flandre orientale. On notera la volumineuse cocarde peinte à l'arrière de la tourelle, tandis que sur le glacis avant, invisible ici, on trouve l'insigne au coq dans un cercle blanc. *(DR)*

La 1re DLM en Hollande

moyens de vision des tourelles (...) A noter cependant que seuls ont été percés les chars tirés presque à bout portant. »

Les Allemands comprennent vite que les chars français n'ont aucun soutien. Aussi vont-ils essayer toute la journée d'envelopper les Hotchkiss, grâce à des infiltrations sans cesse répétées. « *L'ennemi subit des pertes importantes mais il est mordant et profite admirablement des couverts et des replis de terrain, nombreux. En fin de soirée, il arrive aux lisières mêmes de la localité avec l'intention évidente d'y pénétrer à la tombée de la nuit pour en débusquer les chars qu'ils sentent sans soutien. A 19 h 30, un canon antichar est même arrivé à quelques dizaines de mètres du char du brigadier-chef Droullers et se met en batterie pour le détruire à bout portant, mais il n'en a pas le temps. Droullers met ses servants hors de cause par 2 obus de 37 bien placés et il se précipite avec son char pour écraser le matériel.* »

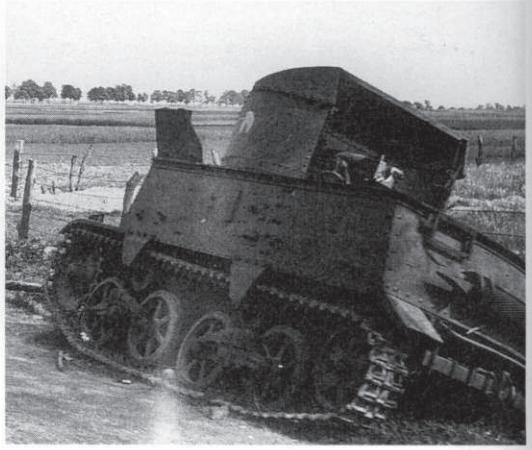
Toute la journée, les équipages attendent l'arrivée des dragons portés, ou même de l'infanterie de l'une des DIM. Mais rien ne vient. « *Vers la fin de la matinée, il est même indiqué que c'est un détachement de l'armée belge qui va venir prêter main forte aux chars. Mais la journée s'écoulera sans avoir rien vu venir.* »

A la tombée de la nuit, conformément à un ordre reçu à 19 heures, les deux escadrons de Hotchkiss se replient et repassent le pont provisoire, quelque peu déçus d'avoir dû se retirer alors qu'ils n'ont pas été vaincus. Ce succès incomplet laisse un malaise. Qu'espérait le commandement français en envoyant des chars seuls, sans aucun soutien d'infanterie, pour reprendre et occuper des ponts ?

Le 13 au soir, toute la DLM reçoit l'ordre de repasser au sud du canal Albert. C'en est donc fini de la liaison avec les Hollandais. Quant aux Belges, ils se retirent derrière la ligne KW, dont le pivot est Anvers. La 1re DLM décroche donc elle aussi vers Anvers, mais non sans mal puisque la moitié du régiment de découverte, le 6e cuirassiers, disparaît en route, notamment le détachement de découverte du commandant Michon, replié un moment à Berg-op-Zoom et très probablement balayé par les troupes allemandes qui se sont emparées de Zuid-Beveland et Walcheren.

Ainsi se termine l'intervention de la 1re DLM en Hollande et en Belgique. Elle a parfaitement rempli sa mission. Mais cette mission avait-elle une chance de réussite ?

Le 16 mai, la 1re DLM est envoyée à Valenciennes, où la situation est très dangereuse. Lorsque le général Picard arrive sur place, il est mis au courant par le général d'aviation Canonne, qui lui résume assez bien la situation en des termes peu équivoques : « *Tu vas tomber dans un beau pétrin.* »



Ci-dessus.
Un T 13 d'une unité belge inconnue abandonné en Flandre orientale, non loin d'Anvers. L'absence de protection à l'arrière de la tourelle est bien visible, de même qu'un insigne : une licorne blanche. La coordination des opérations entre Belges et Français n'a jamais été très bonne, faute d'un commandement unique. *(BA)*

Ci-dessous.
Dans une rue anonyme du nord de la France, peut-être dans le secteur de Lille, cette AMR 35 vient de terminer sa carrière. Tout laisse à penser qu'elle a été sabordée, sans doute à court d'essence. Elle appartient probablement au 4e RDP de la 1re DLM. Les premiers chiffres de son numéro sont 87 49... Les AMR 35 du 4e RDP se distinguent notamment de celle du 1er RDP par la taille de l'as peint sur le côté de la caisse : il est nettement plus gros au 4e RDP. *(BA)*

Ci-contre.
Montée en Belgique d'un Hotchkiss H 39 de la 3e DLM. Cette grande unité est la seule DLM à posséder ce type de chars, les deux autres divisions n'ayant en dotation que des modèles plus anciens, les H 35, reconnaissables à leur glacis arrière plus incliné, abritant un moteur de 85 ch (au lieu de 120 ch sur le H 39). Malheureusement, les canons de 37 mm sont encore, dans leur très grande majorité, du modèle 1918, bien peu efficace contre les Panzer. Il est toutefois bon de rappeler que les Panzerdivisionen sont constitués, pour les deux tiers, de chars ne possédant aucun canon : les Panzer I et II (la pièce de 20 mm du Panzer II vaut à peine mieux qu'une mitrailleuse lourde). Ce char de la 3e DLM porte le numéro « 83 » : il appartient donc au second régiment de la division, le 2e cuirassiers. *(SHAT, Vincennes).*

Ci-dessous.
Le Hotchkiss H 39 « 93 », immatriculé 40 616, roule dans les plaines belges. Il appartient lui aussi au 2e régiment de cuirassiers (3e DLM). Le chef de char tient un bouquet de fleurs, l'accueil des Belges ayant été particulièrement enthousiaste sur le parcours des divisions du corps de cavalerie, dont les détachements de découverte sont entrés en Belgique dès 10 heures du matin, soit moins de six heures après le début de l'attaque surprise allemande. *(SHAT, Vincennes)*

LE CORPS DE CAVALERIE EN ACTION

Dans le cadre de la manœuvre Dyle, la couverture de la 1re armée dans sa montée en Belgique est dévolue naturellement au corps de cavalerie, fort des 2e et 3e DLM et de quelques éléments organiques.

Le corps de cavalerie est alerté le 10 mai 1940 à 5 h 30 du matin, alors que l'invasion de la Belgique ne fait plus de doute. A 8 heures, il reçoit l'ordre d'exécuter la manœuvre Dyle et, dès 10 heures, les éléments de découverte des deux DLM partent pour la frontière.

Il n'est pas inutile de donner la composition d'une découverte type, en l'occurence celle de la 2e DLM :

« *A. PC capitaine de Foucaucourt, (...) 16 véhicules à 4 roues dont 3 sanitaires, 6 véhicules TSF (dont 4 pour les liaisons avec le CC, la 2e DLM et l'aviation).*
10 agents de liaison moto.
B. 3 détachements de découverte. » [1]

Les découvertes foncent en avant

La mission des découvertes est de renseigner la DLM sur l'ennemi et sur la situation des forces belges. En

1. 34 N 465 - Journal des marches et opérations (JMO) du 8e cuirassiers. SHAT, Vincennes.

Ci-dessus.
Le Somua S 35 « 58 » du 2e régiment de cuirassiers ouvre la marche à un convoi de la 3e DLM. La progression se fait en sécurité, panneau du conducteur ouvert et tourelle tournée vers l'arrière. Au second plan, on aperçoit un side-car Gnôme & Rhône 800 AX2 et un camion Renault AGK de 5 tonnes. Ces deux véhicules portent le losange bleu de la cavalerie. Le Somua, immatriculé M 10 646, arbore une grande cocarde sur la trappe de tourelle.
(SHAT, Vincennes)

Ci-dessous.
Carte de la bataille d'Hannut. La 3e DLM reçoit le choc frontal de deux Panzerdivisionen. Avec le soutien de la 2e DLM à sa droite, elle tiendra assez longtemps pour permettre à l'infanterie de préparer la position de Gembloux.

cas de besoin, elles devront ralentir la progression de l'ennemi avec l'aide des Belges, avec repli sur les détachements de sûreté éloignée, constitués par les escadrons motocyclistes des régiments de dragons portés, les escadrons divisionnaires antichars et des éléments de sapeurs motorisés du génie.

L'entrée en Belgique se déroule pour le mieux :

« *11 h 50, la frontière belge est franchie dans un enthousiasme indescriptible; au cours d'un arrêt à Huy sur la Meuse, les pleins sont faits : les véhicules repartent couverts de fleurs offertes par la population.* » [2]

A la 3e DLM, il en va de même. Les détachements de découverte ont reçu l'ordre de se porter jusqu'à Maëstricht afin de se relier aux forces belges qui tiennent le canal Albert. Chaque détachement de découverte est constitué de quatre patrouilles mixtes comprenant chacune deux ou trois AMD et un groupe de combat motocycliste.

A midi, les découvertes du 12e cuirs ont déjà couvert environ 120 kilomètres et se sont établies à hauteur de Wavre où elles sont relevée à 13 heures par la sûreté éloignée. Elles peuvent alors poursuivre vers l'est.

A 17 h 30, elles arrivent sur le canal Albert, au pont d'Hasselt. « *A 18 h 30, le capitaine de Montardy rend compte que les Allemands sont maîtres d'au moins deux des ponts de Maëstricht sans avoir pu toutefois en déboucher; le fort d'Eben-Emaël, pris dès le matin par les parachutistes allemands, aurait été repris depuis par une contre-attaque belge; l'état-major du 1er CA (belge) ne sait à peu près rien de la division d'infanterie (la 7e DI) qui, au centre de son dispositif, tient le canal Albert, de part et d'autre de la route Tongres, Maëstricht. Il est à craindre que cette division, très éprouvée par les bombardements aériens, ne puisse très longtemps résister le lendemain.* » [3]

Ce rapport du capitaine de Montardy est très intéressant : il montre que, malgré la nouvelle erronée d'une reprise d'Eben-Emaël, le commandement belge ne se fait aucune illusion sur la capacité de résistance de la 7e DI en face de Maëstricht. Cela signifie que dès le soir du 10 mai, il apparaît que le front du canal Albert est en passe de se rompre. C'est assurément une fâcheuse nouvelle.

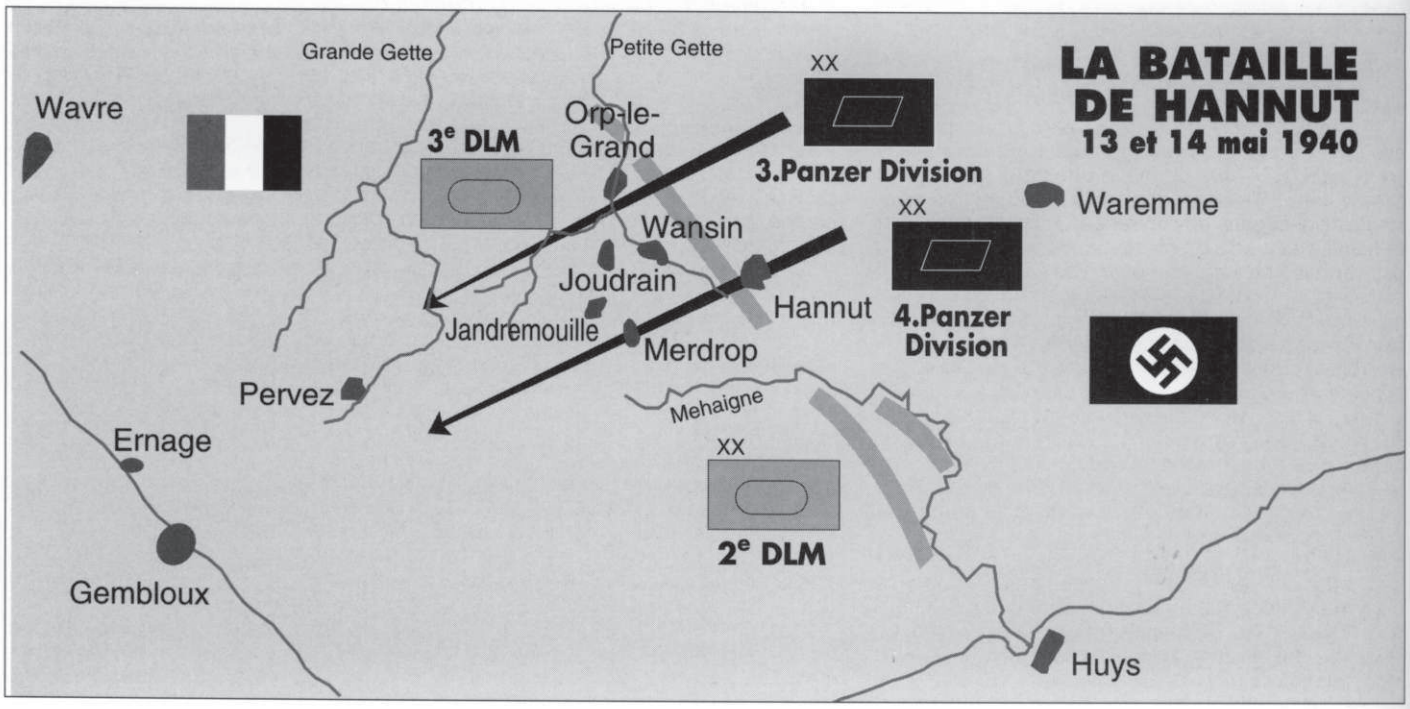
Au sud, les découvertes de la 2e DLM sont elles aussi arrivées sur leurs positions. Les nouvelles y sont moins inquiétantes que sur le canal Albert, mais les Allemands avancent quand même plus vite que prévu : « *19 heures : les divers éléments de la découverte ont atteint leurs emplacements; l'Ourthe est tenue par les chasseurs ardennais dont l'installation paraît efficace; leurs éléments avancés se sont déjà repliés à l'ouest de la rivière et les ponts, sauf très provisoirement celui de Durbuy, ont sauté d'une façon prématurée, rendant impossible le départ des reconnaissances que le Cdt de la découverte comptait envoyer vers l'ouest. Les troupes ainsi repliées rendent compte de l'arrivée prochaine de nombreux éléments de cavalerie allemands (motos et chars).* » [4]

Tandis que les découvertes atteignent les positions avancées belges, les gros des deux DLM s'enfonce en Belgique, suivant quatre itinéraires : Cambrai – Wavre, Le Cateau – Noirmont, Landrecies – Gembloux, Le Nouvion – Rhismes (au nord-ouest de Namur).

Là encore, la population belge accueille les Français les bras ouverts : « *Sur l'itinéraire N, l'escadron Jonitou et l'escadron de la Conte franchirent la frontière belge à Péruwelz dans un délire d'enthousiasme : acclamations, fleurs, chocolat, boissons variées, sourires, rien n'est assez beau pour ces magnifiques unités françaises qui, une fois de plus, vont se battre pour les autres nations avec cet esprit chevaleresque qui a toujours fait l'admiration et l'étonnement des peuples.* » [5]

2. Ibid.
3. 29 N 1. 1re armée française. SHAT, Vincennes.
4. 34 N 465. op. cit.
5. 32 N 489. JMO de la 3e DLM, rapport du 11e dragons.

Avec le corps de cavalerie



Les découvertes au contact

Dès le 11 mai, les découvertes sont au contact avec l'ennemi. Sur le front du canal Albert, la situation devient vite délicate pour la découverte de la 3e DLM. « *Le capitaine Renoult, dans le courant de la matinée, constate l'effondrement de la défense belge dans le secteur faisant face à Maëstricht. Il apprend l'arrivée des Allemands à Tongres.* » [6]

Craignant de se voir envelopper, Renoult ordonne à ses deux patrouilles de se replier jusqu'à Saint-Trond, pour en tenir les accès. Seule une patrouille peut être jointe, mais elle parvient à tenir sa position toute la journée du 11, avec l'aide du 7e chasseurs belge. Vers 23 h 30, des blindés allemands sont refoulés à Ordingen. Dans la nuit, Saint-Trond est finalement abandonné.

Au sud de la zone tenue par la 12e cuirs, la situation évolue encore plus mal. Le capitaine de Montardy envoie dès 6 heures du matin une patrouille vers le canal Albert. Elle parvient jusqu'à 2 500 mètres environ de celui-ci, sans rencontrer aucun Belge, mais tombe sur des éléments allemands : « *Pas de blindés, mais des canons antichars sur toutes les routes.* »

Dès midi, la poussée allemande est tellement forte que la découverte doit se replier, « *sous la pression de l'aviation et des engins blindés allemands, au milieu des routes encombrées par le reflux des troupes et des populations belges.* » [7]

A 16 heures, la découverte est attaquée par des chars allemands après avoir subi un bombardement aérien. « *Le détachement fait tête et met hors de combat cinq chars ennemis* ». En fin de journée, la découverte se replie encore pour couvrir la mise en état de défense du nœud routier d'Hannut.

Au 8e cuirs, de la 2e DLM, la pression allemande s'accentue au long de la journée. Le matin se déroule calmement, à part un bombardement raté de la Luftwaffe. Mais à 14 h 10, les premiers éléments allemands apparaissent sur la rive orientale de l'Ourthe. « *Il en résulte un certain flottement dans les troupes belges qui évacuent un point important du sous-secteur nord rendant difficile la situation du DD 1. Une action énergique d'une patrouille envoyée du PC de la découverte permet la remise en place du dispositif avant que les Allemands n'aient profité de la situation. La mitrailleuse d'une blindée provisoirement arrêtée dans un chemin creux est mise en position dans un bosquet qui longe l'Ourthe, son feu surprend une compagnie de pontonniers et lui cause des pertes importantes (...) 18 heures : l'effort principal se précise sur la partie N du secteur. Comblain-au-Pont est bombardée par des 105 qui causent quelques pertes, la ville subit aussi le feu des mitrailleuses adverses; le contact est pris en même temps au nord-ouest de l'Ourthe par des éléments allemands qui vraisemblablement ont enfoncé le secteur sud de Liège tenu par des Belges.* » [8]

Comme toujours, les officiers français ont tendance à rejeter sur les Belges les responsabilités de la mauvaise tournure des événements.

A partir de 20 heures, la situation devient franchement inquiétante : « *D'après les renseignements reçus du GQG belge, le canal Albert et Liège auraient succombé. La position de l'Ourthe est donc en cours de débordement par des forces motorisées importantes. 21 heures : le commandement belge donne l'ordre de repli immédiat qui s'effectue dans un ordre relatif. 22 heures : les premiers éléments de la découverte se replient. 22 h 30 : les derniers éléments de la découverte (DD1) se replient dans des conditions difficiles car les routes sont dangereusement embouteillées et l'obscurité complète. Chacun des DD et le PC se replient sur des itinéraires différents de ceux qui avaient été prévus : les troupes belges ont opéré des destructions prématurées sans s'occuper de la découverte française dont certains éléments ne pourront passer la Meuse qu'à Namur. A la fin de la nuit, le détachement a rejoint le PC du régiment. Pertes de la découverte : un tué au PC, deux blessés et une AM détruite au 1er escadron.* » [9]

Ci-dessus.
***Le Léopard*, Hotchkiss H 39 « 20 », n° 40 692 du 1er régiment de cuirassiers, est inspecté après la bataille par un officier allemand. Plusieurs obus de petit calibre, sans doute du canon de 20 mm d'un Panzer II, ont touché l'engin sans le transpercer, à la hauteur de son nom. En revanche, à côté de la plaque de constructeur Hotchkiss à l'avant du char, le blindage a été percé, certainement par un obus de 37 mm. Le garde-boue droit a été arraché.Un profil couleurs de ce char est visible page 139.**
(Collection privée)

6. et 7. 29 N 1. op. cit.
8. 34 N 465. op. cit.
9. Ibid.

Ci-dessus.
Au cours de la bataille de Hannut, sans doute en essayant d'échapper aux coups trop précis d'un char allemand, le Hotchkiss H 39 « 87 » du 2e cuirassiers a basculé dans un ruisseau. Il n'a pu se sortir de cette fâcheuse posture et les Allemands l'ont capturé intact. Comme sur la plupart des photos de Hotchkiss H 39, le camouflage est ici presque imperceptible... ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe pas. Il consiste en deux tons très fondus, vert olive et brun, ayant à peu près la même valeur chromatique en noir et blanc. Cette photo, comme toutes celles qui portent la mention SHAT, ont été prises par un instituteur belge de la région d'Hannut qui les a fait parvenir au Service historique de l'armée de terre après la guerre. Elles ont été prises, pour les premières durant la montée au front de la 3e DLM, et pour les autres peu après la bataille.
(SHAT, Vincennes)

Avec le corps de cavalerie

Au matin du 12, les découvertes ont donc rejoint leurs unités mères. Tout au long des deux journées précédentes, elles ont tenu informé le PC du corps de cavalerie. Son chef réagit ainsi aux diverses nouvelles : « *Le général Prioux donne à 9 h 45 l'ordre de hâter l'occupation par les DLM de la position Tirlemont, Huy. Il prescrit aux dragons portés et aux bataillons de mitrailleurs de faire mouvement de jour. Mais l'intensité de la poussée allemande matérialisée dès 14 h par la chute de Tongres, la dispersion des troupes belges sous les bombardements de l'aviation, la mise hors de cause définitivement acquise du fort d'Eben Emael, môle pourtant jugé imprenable de la défense du canal Albert, convainquent bientôt le commandant du CC que l'affaire est sérieuse et que tout va très vite. A 15 h, il rend compte à la 1re armée qu'en raison de la faible résistance belge et de la supériorité de l'aviation allemande, la manœuvre Dyle paraît difficile à exécuter et qu'il y aurait peut-être lieu de s'en tenir à la manœuvre Escaut. Cet avertissement, pris très sérieusement en considération par le général Blanchard, Cdt la 1re armée, est instantanément répercuté sur le GAN et le GQG. Mais la machine est déclenchée et, sans doute, apparaît-il prématuré de jouer battu.* » [10]

En effet, dès 20 heures, le général Billotte se rend auprès de Prioux pour lui confirmer l'exécution de la manœuvre Dyle, tout en précisant que la montée des DI en ligne sera accélérée afin de limiter la durée de l'action de retardement du corps de cavalerie, qui est ramenée de 8 à 5 jours. En outre, une action massive d'aviation est prévue contre les ponts de Maëstricht.

Le témoignage du général Prioux est intéressant car il laisse supposer qu'il aurait été possible de renoncer à la manœuvre Dyle dès le 11 mai au soir, c'est-à-dire avant la mise en place de l'infanterie. Une telle manœuvre aurait-elle empêché le piège allemand de se refermer ? Il est bien sûr impossible de répondre.

Quoiqu'il en soit, cet épisode de la soirée du 11 mai montre bien que les découvertes ont parfaitement rempli leur rôle, donnant au général Prioux et à toute l'armée des renseignements de premier ordre sur la situation en première ligne.

Le corps de cavalerie se prépare au combat

Les ordres reçus par le corps de cavalerie sont clairs : il faut mener une action retardatrice le temps que les divisions d'infanterie se mettent en place. Pour cela, Prioux installe ses deux divisions sur un front d'une quarantaine de kilomètres entre Tirlemont au nord et Huy au sud. La position s'appuie sur deux ruisseaux : la petite Gette, au nord, qui n'offre qu'un médiocre obstacle à l'adversaire et la Méhaigne, au sud, une coupure nettement plus sensible. Malheureusement, une brêche d'une dizaine de kilomètres s'étend entre les deux cours d'eau, entre Orp-le-Petit et Mexhe. C'est là que Prioux masse ses réserves et articule le plus fortement sa défense.

Le secteur nord est tenu par la 3e DLM, couverte par les AMD et les motocyclistes du 12e cuirassiers. En réserve se trouvent le groupe de Somua du 1er cuirs et le groupe de 105 du 76e RA. Enfin, un groupe de Hotchkiss est placé à disposition du corps de cavalerie.

Au sud, la 2e DLM est épaulée par le 3e GRCA et le 95e GRDI (de la 5e DINA), tandis que la 2e division de chasseurs ardennais tient le front d'Huy à Namur. Là aussi, des éléments de chars Somua sont gardés en réserve.

Du côté allemand, la 4. Panzerdivision est en pointe. C'est elle qui entre au contact des découvertes au cours de la journée du 12 mai. Elle est suivie de près

10. 29 N 1. op. cit.

par la 3. Panzerdivision et les 35., 18., 7. et 31. ID.

Toute la journée du 12 mai, les découvertes de la 3e DLM sont durement pressées par les avant-gardes allemandes. Dans la région d'Hannut, c'est même la ligne de combat de la DLM qui est attaquée, les détachements de découverte n'ayant pas les moyens de retarder les Allemands : « *Dès la veille, l'effort allemand apparaissait axé sur Hannut, nœud routier important occupé aux premières heures du 12 mai par des troupes belges et par des avant-postes du 1er régiment de dragons portés. Dès 7 h, le capitaine de Montardy rend compte : " Des détachements belges se replient en désordre. L'ennemi pousse. Situation très confuse. "* (...) *A cette heure à peu près, un détachement commandé par le sous-lieutenant Paume (1 peloton AMD, un peloton moto) a relevé le DD Montardy à Hannut. Il patrouille à l'est du bourg. Il s'aperçoit que des infiltrations ennemies s'exercent en direction d'Hannut. Il se replie sur ce centre. Il le trouve abandonné par les Belges qui en tenaient les lisières est et déjà occupé par l'ennemi.* » [11]

L'irruption des Allemands dans Hannut est particulièrement grave car elle menace prématurément les positions de la 3e DLM. De Hannut, des éléments blindés s'infiltrent vers le village voisin de Crehen : « *Vers 8 h environ, semble-t-il, une attaque menée par une cinquantaine de chars légers accompagnés par des fantassins se heurte à Crehen à une résistance sérieuse. La garnison de Crehen était constituée par l'escadron de dragons portés du capitaine Pinta et par l'escadron de chars Hotchkiss du capitaine Sainte-Marie Perrin. Le combat est vif. Le capitaine Perrin et le lieutenant Jouvion sont tués. Vers 12 h, les défenseurs du point d'appui se replient sur Merdorp.* » [12]

Dans le même temps, le village voisin de Thisnes est menacé. A 19 heures, les Allemands attaquent avec des chars et des lance-flammes. Ils prennent pied dans le village mais sont stoppés aux débouchés ouest et sud-ouest. « *Les pertes sont sévères des deux côtés mais surtout du côté allemand* ».

Qu'en est-il vraiment pour les Allemands ? Nous possédons un témoignage grâce à la relation qu'en a fait le Hauptmann von Jungenfeld, dans « *So kämpften Panzer* ».

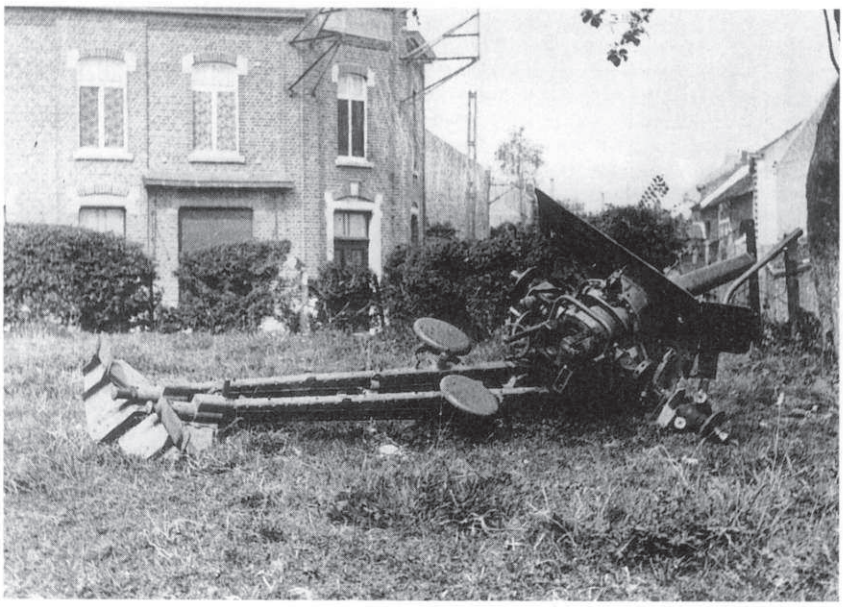
« *Le 12 mai en Belgique, aux environs de Hannut, devant la 1re armée française, la 4. Panzerdivision faisant partie du 16. Pz. Kp. Hoepner, se heurte vers 12 heures aux premiers chars du corps de cavalerie français. Il apparaît vite qu'elle a affaire à un fort parti de chars français. Après un combat meurtrier de part et d'autre, les chars allemands rompent le combat et se retirent au nord de Hannut. Les unités blindées s'y disposent en échiquier en ménageant entre chaque char de grands intervalles. Elles manquent de carburant. Elles sont ravitaillées en essence par les forces aériennes qui leur lancent des bidons parachutés. Les camions citernes sont également retirés vers l'arrière pour être recomplétés.*

Vers 18 heures, une avant-garde est constituée sous les ordres du lieutenant-colonel commandant le Pz. Rgt. 35. Elle comprend un bataillon de chars et des éléments de différentes armes. Elle a pour mission de prendre le contact de l'ennemi et, éventuellement, d'attaquer par surprise sur Perwez. Elle se heurte à Thisnes, fortement barricadé et défendu par l'ennemi, à une résistance très sérieuse; elle subit le tir d'armes lourdes automatiques et antichars, voire d'artillerie lourde. Elle est aussi prise à partie par les chars français. Le village de Wansin est également fortement tenu. les réactions de l'artillerie française vont croissant.

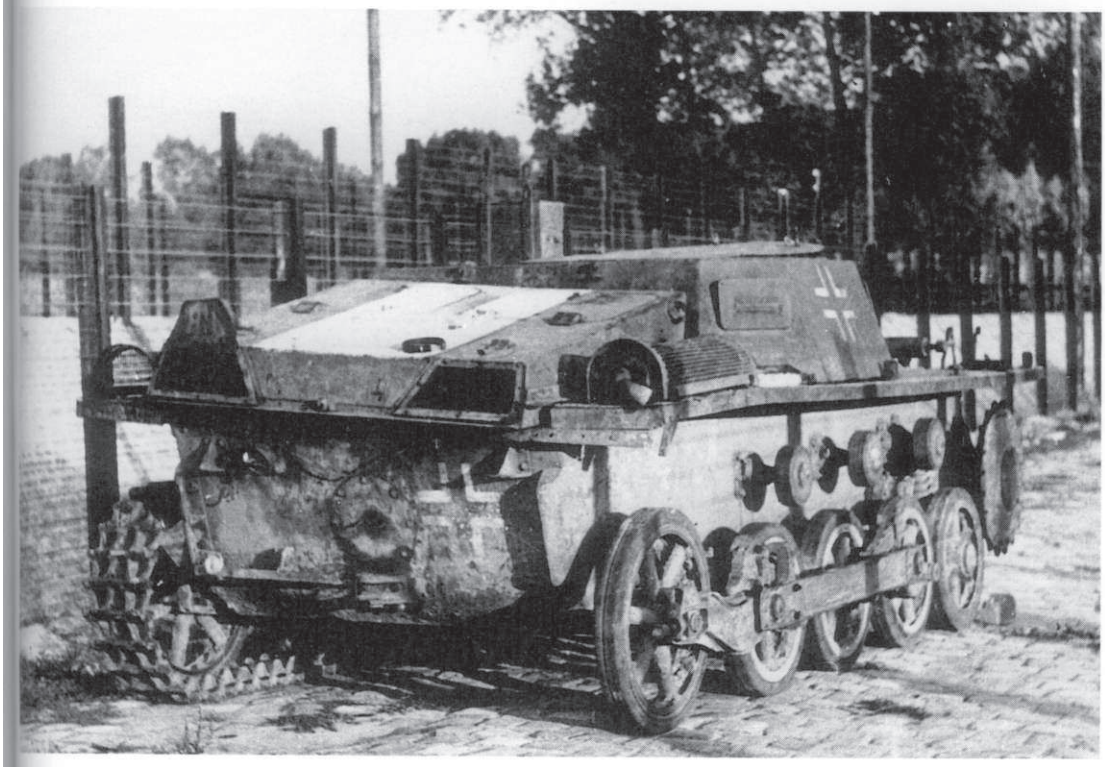
L'avant-garde n'insiste pas et décroche à la nuit sous la protection de ses fusiliers. Elle se replie sur ses positions de départ abandonnant sur le terrain un certain

11. 29 N 1. op. cit.

12. Ibid.



Ci-dessus.
Ce canon antichar abandonné dans la région d'Hannut, est une pièce de 47 mm belge. L'absence de roues s'explique par le fait que le 47 belge tire sur plate-forme et qu'il est donc nécessaire de détacher les roues avant de faire feu. C'est un gros handicap, comme en témoigne le lieutenant Vandersande : « *J'ai assisté à une véritable compétition entre un C 47 et un C 37 allemand. Les deux pièces débouchent sur un même chemin, en même temps, à quelques centaines de mètres l'une de l'autre : branle-bas de combat, toujours en même temps. La pièce allemande qui tire sur roues a ouvert le feu alors que la pièce belge est toujours empêtrée dans ses manœuvres. Inutile de préciser le résultat.* »
André Vandersande – *Les carabiniers au combat* – op. cit. page 12.
(SHAT, Vincennes)



Ci-contre.
Ce Panzer I déchenillé est l'un des nombreux chars allemands victimes de la 3e DLM. Contrairement aux apparences, il n'a pas perdu sa tourelle au combat, car une plaque, assez légère d'ailleurs, couvre la caisse à l'emplacement de la petite tourelle. Il ne peut donc s'agir que d'un transport de munitions. Sa silhouette très particulière lui vaut d'ailleurs de porter un énorme carré blanc d'identification aérienne sur le compartiment moteur. Un impact est visible au milieu du panneau arrière et tout le compartiment moteur est déformé. Ce véhicule appartient au Pz. Rgt. 36 de la 4. Panzerdivision.
(SHAT, Vincennes)

Ci-dessous.
Alors que les chars des Panzerdivisionen manquent encore singulièrement de puissance de feu en mai 1940, les Allemands sont passés maîtres dans l'emploi de leurs pièces antichars. A Hannut et Merdorp, les pièces de Pak sont utilisées pour déborder et infiltrer les positions des chars français, une manœuvre facilitée par la grande faiblesse numérique de l'infanterie française lors de cette bataille. En avant-garde de l'armée Blanchard, Prioux n'aligne en effet que huit bataillons d'infanterie... dont six appartenant à la cavalerie (trois bataillons de dragons portés à chacun des 1er et 4e RDP, plus deux bataillons de mitrailleurs motorisés rattachés au corps de cavalerie, les 54e et 56e BMM).
Dans certains cas, comme sur cette photo, les pièces de Pak 36/37 sont supplantées par le Panzerjäger I, armé d'un excellent canon antichar tchèque de 47 mm. Les Allemands disposent de cinq Heeres PZ. Jäg. Abt. (Sfl), soit un par armée. Dans le cas présent, il s'agit de l'unité organique de la 6. Armee de von Reichenau, chargée des opérations en Belgique.
(BA)

nombre de chars. Toute la nuit, elle est en proie au tir de l'artillerie française. Les équipages creusent des éléments de tranchées sous les chars et y jouissent d'une protection relative. » [13]

Pendant ce temps, le génie de la DLM fait sauter les ponts sur la petite Gette mais ne parvient pas à les rendre inutilisables.

Sur le front de la 2e DLM, en revanche, la situation est beaucoup plus calme. Seul le 8e cuirs est quelque peu engagé : il détruit un Panzer près d'Hannut, puis une AMD est touchée par un obus qui traverse le haut du réservoir à essence sans incendier le véhicule qui rentre par ses propres moyens.

Dans la nuit du 12 au 13 mai, des renforts arrivent au corps de cavalerie sous la forme de plusieurs GRDI du 4e corps et du 6e GRCA (3e CA). Ces groupes de reconnaissance sont gardés en réserve, prêts à intervenir pour colmater la liaison entre les DLM ou pour empêcher les débordements, notamment par le nord. Il est clair pour Prioux et pour tous ses hommes que la journée du lendemain sera décisive.

La bataille de Merdorp - Hannut

L'assaut allemand, très puissant, sera délivré par les 3. et 4. Panzerdivisionen, appuyée par les trois divisions d'infanterie du 4. AK (31., 7. et 18. ID), avec en réserve la 18. ID et la 20. ID (mot.).

Ce sont donc cinq divisions dont deux blindées qui se heurtent au front du corps de cavalerie dont les effectifs atteignent à présent deux divisions légères mécaniques, sept groupes de reconnaissance et deux bataillons de mitrailleurs.

D'après l'officier allemand cité plus haut, le plan de Hoepner est simple, voire simpliste : « *Pour ce combat, il n'avait pas d'exemple, ni de procédé d'exercice, pas de directive, ni de règlement, il n'y avait qu'un mot d'ordre : " Sus à l'ennemi, car nous devons vaincre ! "* ». Il y a dans cette assertion une bonne dose de propagande, comme va le prouver le déroulement de la bataille, répondant au contraire à un plan parfaitement synchronisé.

Au matin, l'aviation de reconnaissance et notamment les Henschel Hs 126 de réglage d'artillerie survolent les positions françaises pour y repérer les batteries et les rassemblements de chars. A 11 heures, l'artillerie allemande commence sa préparation; elle intensifie son tir toutes les dix minutes, bombardant les objectifs repérés par l'aviation. Celle-ci intervient directement de 12 à 12 h 30, avec plusieurs escadrilles de Stuka. Puis à 12 h 45, les chars allemands se mettent en route.

D'après les compte-rendus français, le bombardement allemand commence bien plus tôt, puisque dès 6 h 30, l'artillerie est considérée comme très agressive sur Jandrain et Merdorp. Apparemment, une première tentative allemande a lieu vers 9 heures, mais celle-ci est facilement refoulée par l'escadron Lizeray, du 11e RDP. Peut-être s'agit-il seulement d'une reconnaissance.

A 11 h 30 (heure française), le 11e RDP et le 1er cuirs voient les chars allemands s'approcher en masse :

« *A 11 h 30, on voit des chars ennemis se profiler sur tout l'horizon à l'est, le feu s'allume sur la petite Gette, le point d'appui de Jandrain (capitaine Laffargue) est vite pris à partie par les engins blindés.* » [14]

« *A 11 h 30, après une préparation très dense, une attaque générale est menée par les Allemands avec de nombreux chars armés du 75 dont le tir est efficace à 1 500 m sur nos chars Hotchkiss impuissants. Cette attaque est soutenue face à Merdorp et Jandrain par de nombreux éléments à pied, tandis que de nombreux parachutistes, une cinquantaine au moins, descendus sur nos arrières, s'efforcent de désorganiser nos lignes.* » [15]

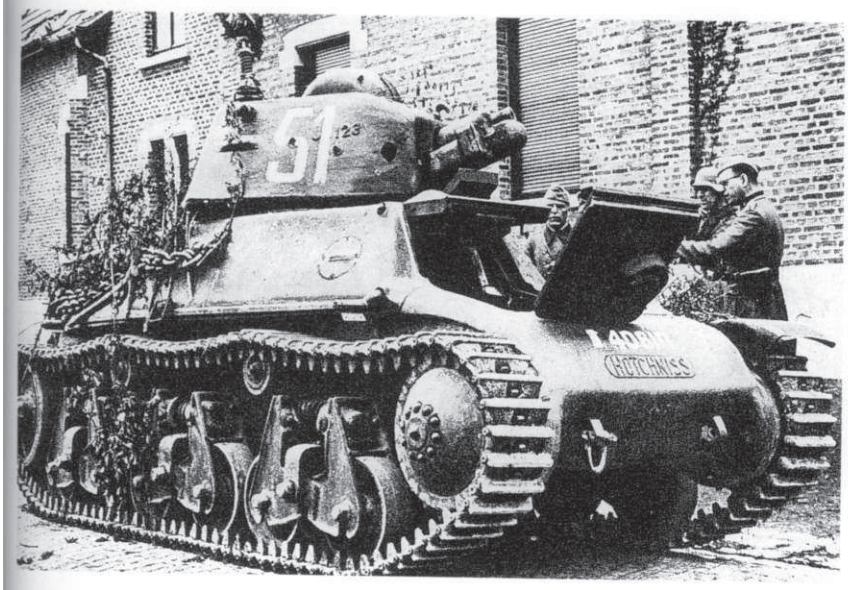
Le rapport du général Prioux parle également de ces

13. 27. N 61. GQG, note sur l'arme blindée allemande. SHAT, Vincennes.

14. 32 N 489. Extraits du JMO du 1er régiment de cuirassiers. SHAT, Vincennes.

15. Ibid. Extraits du JMO du 11e RDP.

La bataille de Hannut



Ci-dessus.
Le Hotchkiss H 39 « 51 », immatriculé 40 610, est un char de commandement, probablement d'un capitaine commandant un escadron, du 2e régiment de cuirassiers, reconnaissable à son antenne radio visible au sommet de la tourelle. Il a été touché à plusieurs reprises au niveau de la tourelle, un impact étant visible près du canon.
(ECPA)

Ci-dessous
Le Somua S 35 « 59 », n° M 10 697, du 2e régiment de cuirassiers de la 3e DLM. Détruit à Merdorp, près de Hannut, il a été abandonné sur place et les Allemands n'ont pas cherché à le récupérer immédiatement. Il porte un camouflage très visible constitué de plusieurs bandes à peu près horizontales, séparées par un liseré foncé. Le tourelleau a disparu pendant le combat.
(SHAT, Vincennes)

cinquante parachutistes, peut-être en s'appuyant sur le journal du 11e RDP.

Face à l'avance des Panzer IV, les Français sont pris au dépourvu, surtout au 11e RDP dont les Hotchkiss sont encore armés du canon de 37 modèle 1918, totalement impuissants contre les chars moyens allemands.

Vers 15 h 30, le village de Merdorp est abandonné sous la protection des chars du 2e cuirs. A Jandrain, le 1er bataillon du 11e RDP livre un combat désespéré : « *La résistance du point d'appui Laffargue est opiniâtre; malgré l'attaque d'un escadron de Somua du 1er cuirs, les chars allemands quatre fois plus nombreux que les nôtres ne refluent pas et l'encerclement du village ne tarde pas à être réalisé. A 13 h 30 la tenaille allemande s'est refermée, mais " il faut tenir coûte que coûte ". Le capitaine Laffargue resserre son dispositif, la place du village sera le dernier carré. Dans les vergers contigus à la place, les pelotons de fusiliers-voltigeurs cherchent à s'opposer à l'infiltration ennemie; aux lisières du village, les chars rendent coup pour coup; le capitaine Lizeray envoie alors le sous-lieutenant Lebel avec son char rendre compte de la situation au colonel de Vernejoul à gauche; il arrive à franchir le barrage... Chacun se défend aprement, les minutes passent.*

A 14 h 15, le char du S/Lt Lebel apporte au capitaine l'ordre de repli... Se replier ! Mais le bataillon est maintenant cerné ! Très calme, revolver au poing, le capitaine Laffargue donne ses ordres et le repli commence dans les vergers à l'abri des haies; l'ennemi qui s'en aperçoit redouble son feu, la moitié des chars est hors de combat, les autres un à un quittent la place et ripostent; les vergers sont vite franchis, maintenant c'est la route de Jandrain à gauche, toute plate et droite qu'il faut prendre pendant 2 km. Les hommes glissent dans les fossés, mais 20 chars lourds surveillent la route : dragons et chars doivent défiler sous leurs feux ! Bien vite, les hommes renoncent à servir en vain de cibles; tous ces braves resteront aux mains de l'ennemi avec leurs chefs (...) Quant aux chars, sur les 21 présents le matin, sept seulement, criblés de blessures, réussiront à rentrer dans nos lignes avec le S/Lt Lebel (...) pour être rattachés au 1er cuirassiers. » [16]

La perte de Merdorp et de Jandrain provoque une brêche très dangereuse au centre du dispositif français. A 13 heures, le 2e escadron du 1er cuirs contre-attaque en direction de Jandrenouille : « *Cette opération ralentit la progression ennemie, mais le peloton Pasteur disparaît dans Jandrenouille.* »

Les succès allemands ne sont acquis qu'au prix de graves difficultés, mais les Français commettent des fautes tactiques : « *Les chars français sont fortement blindés et il faut lancer sur eux toutes sortes d'obus avant de les mater (...) Si son armement est bon et si ses chars sont souvent plus blindés que les notres, l'ennemi par contre est lent, se déplace difficilement; combat en groupes séparés, isolés, sans commandement d'ensemble et ne peut jamais ainsi faire usage de sa puissance.* » [17]

Devant la menace allemande, il ne reste plus qu'à essayer de se rétablir légèrement en arrière ou, si c'est impossible, manœuvrer en retraite. A 15 h 30, l'ordre de repli arrive au 1er cuirs. Le régiment est très durement engagé et un peloton doit se sacrifier pour sauver les autres. Le lieutenant-colonel de Vernejoul choisit le sous-lieutenant Issaverdens pour cette mission. Il le lui apprend en ces termes :

« *J'ai donné l'ordre au 1er cuirs de se replier. Il est grand temps car chacun s'est battu jusqu'à l'extrême limite de ses forces, nous sommes presque complètement encerclés. Il n'y a plus qu'un passage, la route qui longe le bois que vous occupez. Nous avons encore cinq chars indemnes et des munitions. Vous allez*

16. 32 N 496. op. cit.
17. 27 N 61. op. cit.

La bataille de Hannut

empêcher l'ennemi de déboucher du village et de poursuivre les pelotons qui se replient. Puis, quand tout le monde aura passé, vous resterez en arrière-garde. L'ennemi est mordant et nombreux. C'est une mission de sacrifice que je vous confie, mon petit, je sais qu'elle est en bonne main, j'ai confiance en vous. » [18]

Après le passage des pelotons Dorange et Baillou, Issaverdens se retrouve seul en première ligne avec les quatre autres Somua de son peloton. Les Allemands se rapprochent et les cinq chars tirent sur l'infanterie ennemie, les Panzer et les canons antichars. La bataille dure une heure, durant laquelle le Somua « 33 » est touché et flambe. Le « 38 » est atteint lui aussi, probablement par un obus de 75 d'un Panzer IV. Il cesse de tirer. Après une heure, Issaverdens donne l'ordre de repli. Le « 38 » ne bouge plus, mais les chars « 34 » et « 39 » se retirent à côté de celui de leur chef, le « 31 ». Ils ne tardent d'ailleurs pas à le dépasser, car le Somua d'Issaverdens a été touché à plusieurs reprises. La fente de visée du conducteur est en partie obstruée et le char ne tarde pas à basculer dans un fossé. Issaverdens est bloqué à bord car sa trappe a été faussée par un obus. Finalement, un brave paysan belge qui passait par là avec une pioche vient à l'aide. Il parvient à ouvrir la tourelle et Issaverdens, blessé, s'échappe. Bien que couvert de sang, il ne se repose pas afin d'échapper à la capture et il devra couvrir une vingtaine de kilomètres à pied avant de rejoindre une unité française.

A la tombée de la nuit, le 1er régiment de cuirassiers est particulièrement éprouvé : il a perdu 6 blessés et 44 disparus, 25 chars ont été abandonnés :

— 3 Somua sont tombés en panne par suite du feu ennemi;

— 8 Somua et 3 Hotchkiss ont été détruits au combat;

— 11 Somua ont disparu avec leurs équipages.

Les faibles pertes en Hotchkiss s'expliquent par le fait que ceux-ci ont été maintenus en réserve, seul le 4e escadron étant engagé en fin de journée pour dégager des dragons portés en fâcheuse position.

Ci-dessus.
Ce Panzer I Ausf. B appartient à l'état-major du 2. Abteilung, Panzer-Regiment 36 de la 4. Panzerdivision, dont l'insigne, peint en jaune, est visible à cheval sur la croix blanche. Le code de tourelle, répété trois fois sur celle-ci, montre que le 2. Abteilung est un bataillon léger. *(SHAT)*

Ci-dessous.
L'un des 25 Somua du 1er cuirassiers perdus à Hannut. *(SHAT, Vincennes)*

Combats sur la petite Gette

Si la 5e BLM reçoit le choc frontal allemand, la situation est à peine meilleure pour la 6e BLM, installée un

18. 32 N 498. op. cit. Extrait du fond des décorations.

peu plus au nord, sur le cours de la petite Gette, autour des villages d'Orp-le-Petit et Orp-le-Grand.

Les vols de reconnaissance allemands ont dû montrer que les ponts d'Orp n'avaient pas sauté, car c'est là que les Panzer se présentent en nombre conséquent : 80 environ ! Le journal des marches et opérations du 11e RDP raconte ainsi la bataille :

« *Les chars allemands submergent nos points d'appui dont quelques uns essaient de se replier sur Marilles sous la protection de chars du 14e escadron; mais les chars allemands, après avoir rapidement nettoyé notre première ligne, se portent en avant à 13 h 40 sur Marilles au nombre de 35; une contre-attaque énergique menée par quelques chars de l'escadron Jouitou et deux pelotons de l'escadron Roffignac du 1er cuirassiers, oblige les chars allemands à se replier dans le fond du vallon de la petite Gette en laissant 6 des leurs sur le terrain.* »

A 14 heures, il est évident que le 2e bataillon du 11e RDP ne pourra plus tenir longtemps sur ses positions. Aussi reçoit-il l'ordre de se replier à la faveur d'une contre-attaque délivrée par 10 Somua du 1er cuirs. Les chars français empêchent les Panzer débouchant d'Orp-le-Grand d'atteindre Marilles. Les dragons portés peuvent donc se replier sans trop de mal, si ce n'est que les camions ont été dirigés sur une mauvaise direction; les hommes sont donc obligés de se retirer à pied. L'arrière-garde, constituée d'une soixantaine d'hommes exténués, est sauvée grâce aux initiatives du lieutenant Bouffilt : « *Devant l'état de fatigue de ces hommes, il juge qu'il faut absolument des véhicules pour les ramener saufs au bataillon. Il part dans son side, décidé à réussir ! Il roule vers l'ouest, 10, 15 km sans rencontrer le moindre secours. Vers Tourinnes, cependant, un camion de 10 t chargé de quelques caisses de mélinite, se hâte vers l'ouest. Non sans mal, le lieutenant décide le conducteur à faire demi-tour; déjà, derrière eux les carrefours ont sauté et il leur faut faire un long détour pour rejoindre l'itinéraire de repli et le détachement. Rapidement on s'entasse dans le camion. Par un miracle de compression, 60 dragons se trouvent casés dans les flancs hospitaliers du 10 t qui les conduit à minuit à l'abri de nos avant-postes.* »

Au 3e bataillon du 11e dragons, la situation est à peine meilleure. Un dur combat avec des antichars allemands provoque des pertes parmi les chars du bataillon : « *Le Mdl Muzzoli dont la tourelle avait été arrachée par un obus, continuait à riposter bravement à ciel ouvert; le brigadier Mancianelli à ses côtés venait d'être tué dans son char; celui du brigadier Bueroult, atteint dans ses organes de commande, ne pouvait plus passer la 3e vitesse. Le S/Lt de Nedde donna l'ordre à ses chars de quitter le combat et resta seul pour continuer la mission, bientôt débordé et tiré sous des angles trop différents pour pouvoir continuer à tenir longtemps. Le S/Lt de Nedde se replia sur Opheylissem selon les ordres qu'il avait reçus, l'antenne de son char avait été sectionnée, de profondes traces d'obus antichars labouraient son blindage.* » [19]

19. 32 N 489. op. cit.

Ci-contre.
Ce Somua « 66 », du 2e cuirassiers (3e DLM), a basculé le long d'un talus lors du décrochage de la division. Le même sort a frappé le char « 31 » du sous-lieutenant Issaverdens (1er cuirassiers), dont nous contons l'aventure dans le texte des pages ci-contre. Le 1er cuirassiers a été particulièrement éprouvé dans la bataille, perdant la moitié de ses Somua.
(SHAT, Vincennes)

Ci-dessous.
Cette photo ayant été prise à Jandrain, ces Hotchkiss H 39 appartiennent tous au 1er bataillon du 11e RDP, chargé de la défense du village. Sur les vingt et un H 39 disponibles au I/11e RDP au matin du 13 mai, sept seulement parviennent à regagner les lignes françaises. Et encore sont-ils tous endommagés, plus ou moins gravement.

Ci-dessous.
L'épave du char Hotchkiss n° 40 652 du 2e cuirassiers détruit à Thisnes le 12 mai 1940. De très nombreux impacts sont visibles sur l'engin et les deux membres d'équipage, Georges Schmitt et Roger Cornilleau, ont été tués à bord, lors d'un combat avec des chars du Panzer-Regiment 35.
(SHAT, Vincennes)

La 2e DLM au combat

Tandis que la 3e DLM souffre durement face à l'ennemi et se voit contrainte de se replier sur une position intermédiaire qui n'existe pas, la 2e DLM est elle aussi durement pressée, mais de façon moins tragique que sa voisine.

Sur tout le cours de la Méhaigne, les infiltrations allemandes se multiplient durant la matinée. En fin de matinée, le chef de la 2e DLM ordonne au groupement nord de contre-attaquer avec trois escadrons de Somua et au groupement sud d'en faire autant avec deux escadrons de Somua (ou Hotchkiss ?). L'assaut est immédiatement délivré et en début d'après-midi, la situation est partout rétablie.

Mais à 14 heures, la pression allemande se fait à nouveau sentir avec force, notamment sur le front du 1er RDP : « *l'ennemi bombarde violemment Fumal. A cette préparation d'artillerie succède une attaque d'infanterie appuyée par des chars. Six blindées ennemies sont mises hors de combat par un canon de 25, mais l'attaque progresse et bientôt un combat à la grenade s'engage entre les assaillants et les défenseurs du point d'appui. La position résiste efficacement et ne se laisse pas déborder, mais son flanc gauche est entièrement découvert. La pression de l'ennemi devenant de plus en plus forte, la garnison du point d'appui se replie à 16 h, sur ordre, sur le bois de Moulu. Le décrochage se fait sous un feu intense d'armes automatiques et un violent bombardement d'artillerie. Un canon de 25 doit être abandonné après avoir été rendu inutilisable (...) Le ravitaillement en essence des AMR du 1er escadron est rendu difficile en début d'après-midi du fait de la destruction de la citerne à essence incendiée à Ciplet*

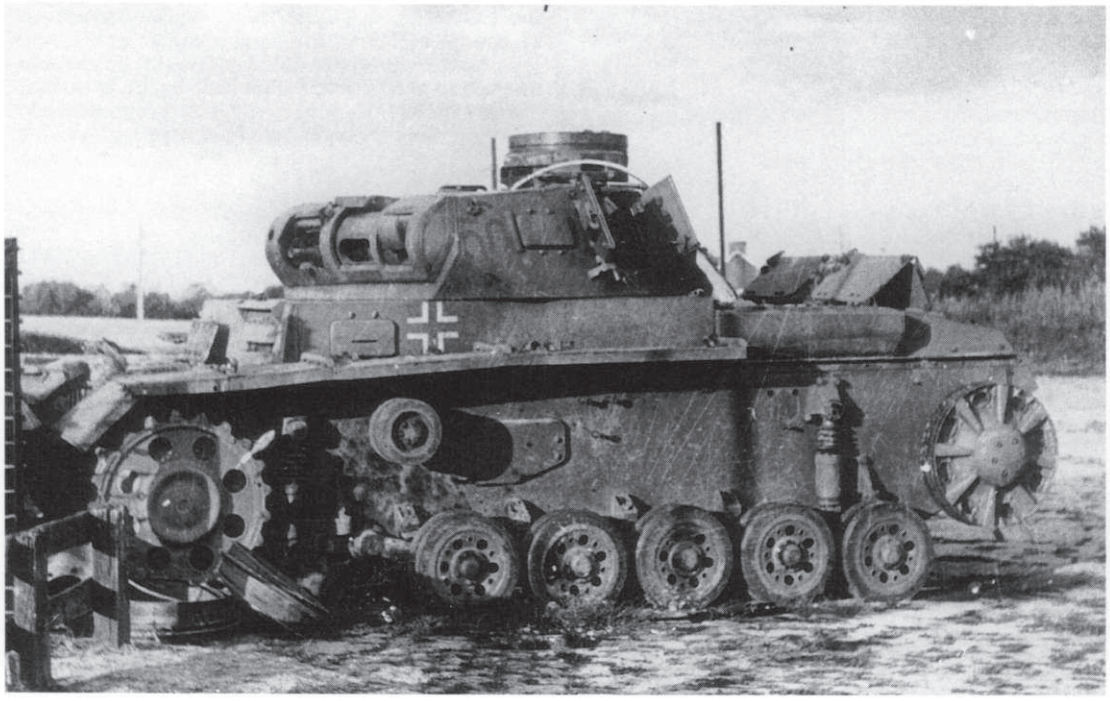
La bataille de Hannut

dans la matinée. Une autre citerne est poussée vers 15 heures de Burdinne sur Moxhe; attaquée par un avion, elle prend feu; le capitaine Dumez qui l'accompagnait est blessé. Une deuxième citerne parvient à ravitailler l'escadron en fin d'après-midi. A 20 h 30, les bataillons reçoivent l'ordre de repli sur la ligne Gembloux – Namur. » [20]

Le repli s'effectue non sans mal, principalement parce que les voitures tous terrains Laffly S 20 TL sont trop loin à l'arrière pour intervenir. Les dragons doivent donc se replier à pied : « *Ciplet, déjà presque encerclé, se replie sous la protection des chars. Le point d'appui de la sucrerie décroche difficilement sous la protection de ses 3 AMR. Les chars du PA de Moxhe se dégagent et protègent son mouvement. Les unités se replient vers Burdinne sous une forte poussée de l'ennemi qui s'infiltre de toutes parts. Les chars de la réserve du bataillon assurent l'arrière-garde, mais quelques pelotons touchés tardivement par l'ordre de repli sont derrière les chars. Une Laffly portant 4 mitrailleuses et 3 mortiers de 81 est détruite (...) Les escadrons se regroupent à Burdinne sous la protection des chars et partent à pied sur le long itinéraire qu'elles auront à parcourir : 35 à 40 km (...) Les*

20. 34 N 468. JMO du 1er RDP, SHAT, Vincennes.

Ci-dessus.
Ce Somua « 65 » n° M 10 713, du 2e cuirassiers a été touché dans une prairie non loin de Merdorp. Un obus d'un calibre important, sans doute 75 mm, a perforé l'avant gauche de l'engin. Cette vue est très intéressante car elle montre bien le camouflage Somua du troisième type, à deux tons en zones aux formes arrondies et tourmentées, ourlées de noir. Ce char est le même que celui du bas de la page 129 et nous a par ailleurs servi de référence pour l'une des silhouettes couleurs des engins de la 3e DLM, présentés page 139.
(SHAT, Vincennes)



Ci-contre.
Ce Panzer III détruit pendant les combat de Merdorp par des Somua de la 3e DLM est en cours de récupération par les Allemands durant l'été 1940. Deux chiffres, probablement peints en jaune et assez effacés,sont visibles. Il s'agit d'un 5 et d'un 0. Ce char appartient très certainement au Panzer-Regiment 35 de la 4. Panzerdivision.
(SHAT, Vincennes)

Ci-contre.
Un tankiste allemand examine un Somua du 29e régiment de dragons, le second régiment de combat de la 2e DLM. Il porte un as de trèfle sur la tourelle, ce qui le désigne comme un engin d'un quatrième peloton. Par ailleurs, son numéro de tourelle très élevé tend à indiquer qu'il appartient au 4e escadron. La 2e DLM a été beaucoup moins pressée que sa voisine le 13 mai 1940. En revanche, le lendemain, lors du repli sur la position d'arrêt de l'infanterie à Gembloux, elle devra mener un difficile combat de retardement, la 3e DLM ayant trop souffert pour l'appuyer.
(Collection privée)

Ci-dessous.
Deux Somua du 4e escadron du 2e régiment de cuirassiers (3e DLM). La scène se situe à Walhain, dans les plaines hesbignonnes. Le camouflage du char du premier plan, typique des productions les plus tardives, est parfaitement visible. Les combats autour de Hannut et Merdorp ont coûté la moitié de ses éléments lourds à la 3e DLM.
(SHAT, Vincennes)

hommes, harassés par 2 jours de combat, marchent péniblement. Les chars, les AMR, les motos, toutes les voitures disponibles en chargent un grand nombre; les unités se trouvent mélangées. Il y a des traînards, certains rejoindront dans la journée ou la soirée; d'autres, emmenés par des voitures d'autres armes, ne rallieront que le lendemain. Un certain nombre ne rejoindront pas. » [21]

21. Ibid.

C'est notamment le cas d'une partie du 9e escadron qui ne reçoit pas l'ordre de repli et dont le reste, entassé dans deux camionnettes de 25 et une Laffly, part sur Namur et ne ralliera que le lendemain après-midi.

Sur tout le front de la 2e DLM, le repli est difficile car le contact avec l'ennemi est tellement étroit qu'il est impossible de se retirer avant la nuit noire. Heureusement, les Allemands ne sont pas mordants durant la nuit et les pertes sont donc minimes.

Lorsque s'achève la journée du 13 mai, les deux Pan-

même, les pertes sont sévères, mais cet adjectif manque bien sûr de précision. Un rapport parvenu au PC Vincennes du général Gamelin indique que les contre-attaques de la 3e DLM ont détruit 14 chars allemands. C'est le seul chiffre vraiment précis dont nous disposons. Il est clair qu'au soir du 13 mai, le potentiel de la 4. Panzerdivision n'a pas encore été sérieusement entamé, d'autant que les Allemands sont restés maîtres du terrain.

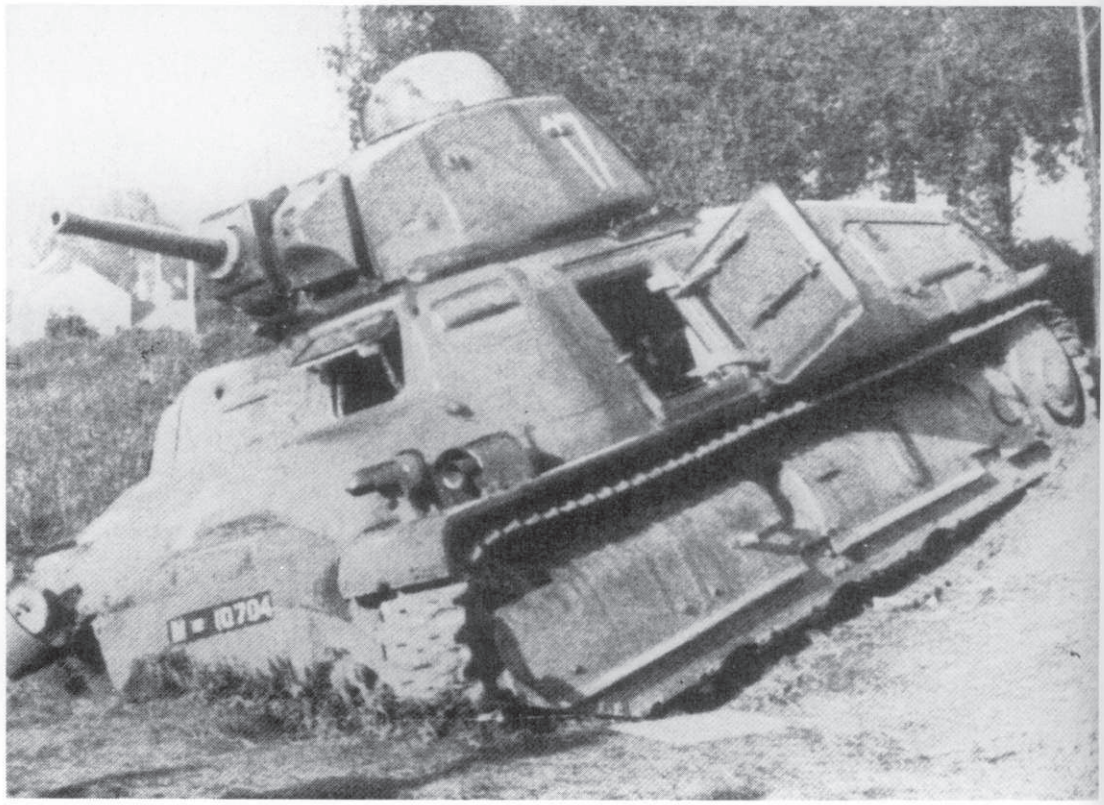
Ci-contre.
Devant le village de Hannut, la carcasse d'un Hotchkiss H 39 de la 3e DLM. Le numéro « 86 », indiquant un appareil du 2e cuirs, est disposé à l'arrière de la tourelle d'une façon intéressante, coupé par la grande cocarde appliquée sur la trappe. On distingue à peine à l'avant un chiffre écrit à la craie, apparemment 733, suivi d'un symbole tactique : il s'agit d'une inscription tracée par l'une des unités allemandes spécialisées dans le repérage et la récupération des matériels du champ de bataille. *(SHAT, Vincennes)*

Ci-dessous.
Une vue particulièrement rare d'un H 35 réarmé en 37 SA 38, de la 2e DLM, appelé *Le Bison*. Cette photo a servi de support à l'interprétation en couleurs de la planche en couleurs de la 2e DLM, page ci-contre en bas.

zerdivisionen ont partout été contenues, même sur le front disloqué de la 3e DLM. En cela, le corps de cavalerie du général Prioux a rempli sa mission comme convenu, puisque le délai de résistance en avant des divisions d'infanterie avait été ramené à J + 5, soit le 14 au matin. Cela dit, la 1re armée n'est en place le matin du 14 mai qu'au prix de véritables marches forcées pour les divisions d'infanterie, qui ont donc besoin de repos avant de livrer une bataille décisive. Le corps de cavalerie va devoir continuer son action de retardement durant au moins une partie du 14.

Le bilan exact des combats des 12 et 13 mai 1940 dans la région d'Hannut et de Merdorp est difficile à tirer. Du côté français, la 3e DLM a subi l'essentiel des pertes, qui sont particulièrement lourdes dans les unités de Somua. Environ la moitié des éléments lourds de la division sont perdus, à l'instar du 1er cuirassiers qui perd 25 de ses 50 chars disponibles le 13 au matin. Dans les rangs de la 2e DLM, les pertes sont nettement plus légères. Du côté allemand, d'après Jungenfeld lui-

La bataille de Hannut



Ci-contre.
Ce Somua « 17 » n° M 10 704, du 1er escadron du 1er régiment de cuirassiers (3e DLM), a été abandonné dans un fossé à Ramillies en Belgique, non loin de Gembloux (à ne pas confondre avec Ramillies en France, près de Cambrai où certains éléments de la même division sont probablement passés entre le 17 et le 19 mai, date de la prise de Cambrai par Rommel et sa 7. Panzerdivision). Ce char porte plusieurs impacts à l'avant, mais ceux-ci n'ont pas été reçus à Ramillies où la division n'a pas combattu. Ils ont donc été reçus les 12 ou 13 mai et n'ont pas empêché le Somua de quitter le champ de bataille. Le camouflage du char est constitué de plusieurs bandes horizontales. *(Collection privée)*

CHARS DE CAVALERIE ET AUTOMITRAILLEUSES DE LA 2e DLM

Char de cavalerie Somua modèle 1935 S, du 29e dragons. Ce char, matricule n° M 914, a été abandonné près de Crèvecœur-sur-Escaut, fin mai 1940 (voir photo p. 147). Les Somua de la 2e DLM sont immanquablement reconnaissables à la présence des petits as à l'avant de la tourelle, s'ajoutant aux grands chiffres blancs usuels peints à l'arrière. Signe d'identification moins absolu, leurs numéros matricules appartiennent, soit à la tranche 22 300, soit à la tranche M 800/900 (cette dernière partagée avec la 1re DLM). Leur camouflage est du type longiligne mais, quant à la série M 800/900, à bords ourlés de nuance foncée. Dans les DLM, la distinction entre les deux régiments de combat est opérée (en dehors de l'éventuel insigne du régiment), par les tranches des numéros blancs de tourelle : en-dessous de 50 pour le premier régiment (13e dragons), et au-dessus pour le second (29e dragons). Sur notre char « 83 », le *3* est visible sur la photo d'origine, mais le *8*, quasi indiscernable, n'est que présumé. L'élément le plus frappant du char M 914 est le petit insigne circulaire de portière qui est une stylisation de la tour de Provins du 29e dragons, observé à plusieurs reprises sur des chars Somua de ce régiment. Le char comporte deux cocardes : une sur le tourelleau, et une autre (ici invisible) sur la porte arrière de tourelle.

Dos de tourelle de l'AMR 35 « 2 » n° 87 368, du 1er RDP, avril 1938.

Automitrailleuse de reconnaissance Renault modèle 1935 du 1er dragons portés. Ici, l'AMR n° 87 403, faisant partie d'un lot armé de la mitrailleuse de 13,2 mm, a été prise au cours d'une prise d'armes au quartier Bossut à Pontoise peu avant-guerre. Camouflage à deux tons avec bords noirs fondus, petite cocarde de tourelle, as de pique de peloton sur la caisse. Sur la tourelle est discernable, juste après la cocarde, un petit cercle blanc, avec sans doute un motif à l'intérieur.

La présence du losange tactique de bataillon (moitié supérieure bleu foncé au 1er, rouge au 2e, verte au 3e) et d'escadron d'AMR (moitié inférieure bleu foncé), réglementé au 1er RDP le 29 septembre 1939, est attestée, sur le coffre arrière droit, par une photo publiée p. 215 de *Mai 1940*, de Peter Taghon. Le chiffre indique le peloton.

Char léger de cavalerie Hotchkiss modèle 1935 H, présumé du 29e dragons. *Le Bison*, char « 50 » n° 40 228, nous est connu par une photo inédite d'origine allemande (ci-contre). C'est le char d'un chef de peloton, comportant l'embase radio (l'antenne est absente), réarmé avec le canon de 37 mm SA 38. Son camouflage est celui commun à tous les H 35. Là encore, la présence simultanée d'un as de tourelle (couleur inconnue) et d'un numéro blanc traduit une appartenance à la 2e DLM (mais sur les Hotchkiss, on trouve le même cas au 18e dragons, 1re DLM). Tout doute sera levé par la présence, fort rarement observée sur les chars, de la petite croix de Lorraine blanche, adoptée dès septembre 1939 par le général René Altmayer pour sa division.

Profils couleurs de Jean Restayn, notices de François Vauvillier © 1993/ Militaria Magazine

Ci-dessus.
Cette photo célèbre montre deux pièces de mitrailleuses appartenant à un régiment de tirailleurs nord-africains non précisément identifié. Elle illustre parfaitement le combat de Gembloux, même si elle ne concerne pas directement la division marocaine, puisque les tirailleurs photographiés ici dépendent d'une division de la 2e armée et non de la 1re. Mais il n'existe à notre connaissance aucune photo prise du côté français durant la bataille de Gembloux. Ces hommes servent des mitrailleuses Hotchkiss modèle 1914, une très bonne mitrailleuse dont la généralisation en unités ne se fit qu'à partir de 1916 en raison de l'ombre qu'elle portait à la médiocre mitrailleuse modèle 1907, dite Saint-Etienne, fabriquée dans les usines de l'Etat, contrairement à la Hotchkiss. En 1940, la Hotchkiss est encore une bonne arme, mais son poids important est un gros handicap, de même que la configuration de son trépied, qui en fait une arme beaucoup plus apte à la défensive, sur position préparée, qu'à l'offensive en rase campagne. Notons que du côté allemand, certaines unités d'infanterie utilisent encore la mitrailleuse Maxim. *(ECPA)*

VICTOIRE A GEMBLOUX

Après les durs combats d'Hannut et Merdorp, la 3e DLM est dans un tel état de fatigue — et même de désorganisation — qu'il lui faut de toute urgence revenir à l'abri d'une ligne correctement organisée.

La position intermédiaire, entre Hannut et Gembloux, n'existe pas à proprement parler. Il s'agit seulement d'une ligne défendue par des obstacles antichars Cointet, sans aucun autre travail défensif : ni tranchées, ni positions d'artillerie. En conséquence, le repli se poursuit jusqu'aux positions nouvellement occupées des divisions d'infanterie de la 1re armée.

La 3e DLM se met à l'abri

Sur le front de la 3e DLM, le 1er cuirs ne peut mener la moindre action défensive le 14 mai : il est littéralement à bout de souffle. Le 2e cuirs, nettement moins éprouvé la veille, tient pour sa part les barrages Cointet dans le secteur de Saint-Trond. Il a pour mission de résister sur place jusqu'au 15 mai au matin. Bien vite, il apparaît évident que ce sera impossible, car le front au sud de Saint-Trond est béant et de nombreux véhicules ennemis s'y engouffrent en direction de Perwez. Un peloton d'AMD envoyé dans cette direction ne rentre pas. En conséquence, le 2e cuirs est autorisé à se replier vers l'ouest, vers les positions de la division marocaine et de la 15e DIM du général Juin.

Quant au 11e RDP, il n'est plus de la partie. Ses deux premiers bataillons sont réduits à une poignée d'hommes. Quant au troisième, il est épuisé, à tel point qu'une mission de protection des obstacles Cointet ne peut être accomplie parce que le sommeil terrasse tout le monde : « *Sauf quelques sentinelles aux issues, tout le bataillon épuisé dort d'un sommeil léthargique. Il faut un quart d'heure pour réveiller le commandant Kientz et son adjoint le capitaine Legendre et tandis que le colonel leur donne l'ordre de se porter aussitôt à l'ouest derrière la rivière du Train, les deux officiers n'ont pas l'air de comprendre ce dont il s'agit et retombent endormis le nez contre la table.* » [1]

L'épuisement de la majeure partie de la 3e DLM le 14 mai 1940, explique pourquoi les avant-gardes de la 4. Pz. Div. arrivent au contact de la division marocaine dès l'après-midi. Elles y sont reçues par un formidable tir d'artillerie qui leur empêche toute progression et préfigure les combats du lendemain.

A la 2e DLM et au 3e GRDI, la mission de retardement peut en revanche être accomplie dans des conditions correctes.

Les combats de la 2e DLM

A sa gauche, la 2e DLM est épaulée par le 3e GRDI qui tient Perwez, objectif des blindés allemands. Les éléments blindés du GRDI sont diminués d'un peloton d'AMD et d'un peloton d'AMR, mais les défenseurs peuvent s'appuyer sur un obstacle antichar. A 5 heures du matin le 14 mai, les Allemands commencent un bombardement à courte distance avec des pièces de 77 et de 105. Le GRDI tient jusque vers 8 heures, lorsqu'il

1. 32 N 489. Extrait du journal des marches et opérations du 11e dragons, SHAT, Vincennes.

apprend que ses voisins, notamment le 13e dragons et le 4e GRDI, commencent à se replier sur Gembloux. Le retrait s'effectue alors avec quelques difficultés pour les automitrailleuses installées à Perwez, menacées d'être submergées. En début d'après-midi, le GRDI est envoyé sur la Meuse, puis sur la Sambre.

Sur le front de la 2e DLM, seul le secteur nord est attaqué, mais il l'est puissamment, toujours dans la région de Perwez. Lorsque la percée allemande y apparaît évidente, le général Altmayer, chef de la DLM, ordonne une contre-attaque de tous les chars disponibles contre le flanc de l'adversaire.

La première unité engagée est le 13e régiment de dragons :

« *Dès 8 heures du matin, le 4e escadron signale des GR patrouillant au N du bois et se dirigeant vers Gembloux, puis des gros chars ennemis qui, débouchant de la route nationale 21, franchissent la voie ferrée à Perwez et se dirigent sur Grand Leez. Le 4e escadron contre-attaque immédiatement, fait subir à l'ennemi de sérieuses pertes mais, engagé contre des forces très supérieures, il est heureusement dégagé par une contre-attaque spontanée des chars S du 2e escadron sous les ordres du capitaine de Clerck. Le S/Lt Chollet grièvement blessé à la tête a pu sortir de son char, mais n'a pu rejoindre les lignes. L'aumonier brancardier Aubourg, qui s'est porté à son secours, a disparu. Le Mdl Durand Raymond du 2e escadron est tué par un obus de plein fouet dans son char* (...). *Trois chars S sont mis hors de combat.* » [2]

Au même moment, le 1er RDP est encore incapable de combattre car il n'a pas encore fini son regroupement. Voici ses effectifs à 7 h :

« *— Le 1er bataillon dispose du 1er escadron (15 AMR) — de 3 pelotons du 2e escadron — un peloton et demi du 3e escadron — une soixantaine d'hommes du 14e escadron avec seulement 3 FM, un peloton de mitrailleuses et un canon de 25.*

— Le 2e bataillon a récupéré son escadron AMR (6e escadron) — trois pelotons motos du 7e escadron — une quarantaine d'hommes du 13e escadron — un peloton de mitrailleuses et un groupe de mortiers de 81 du 10e escadron.

Des armes manquent et il n'y a presque plus de munitions. » [3]

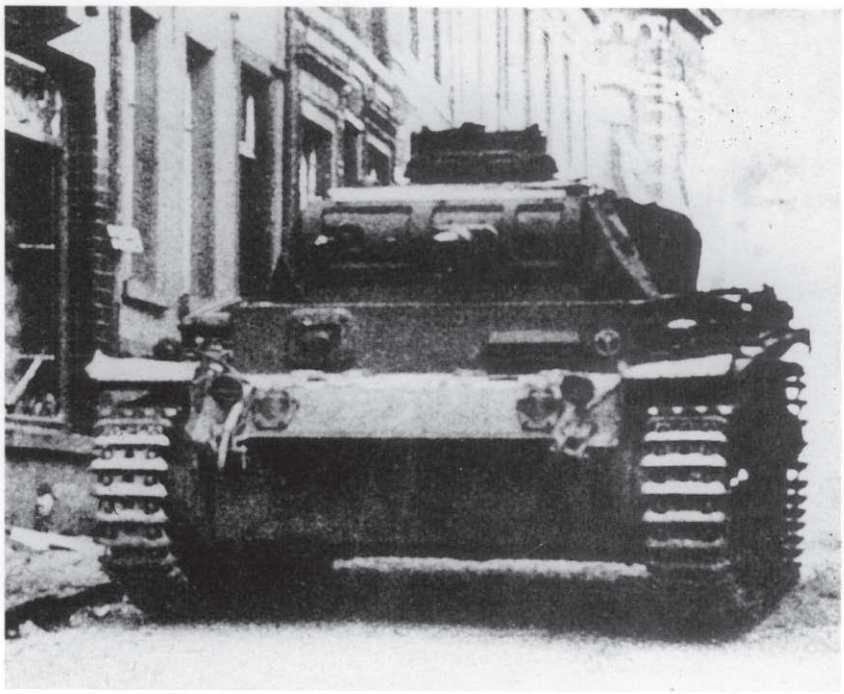
Enfin, le 8e cuirs est établi à Grand-Leez (aussi appelé Grand-Letz dans certains JMO), un village très important car il couvre la position de Gembloux. Normalement, le régiment est en réserve, le front de la 2e DLM s'étendant normalement d'Aische à Saint-Denis, couvert au nord par le 3e GRDI à Perwez. Mais, nous l'avons vu, cette unité a dû abandonner Perwez vers 8 heures. Dans la brêche, les blindés allemands se sont engouffrés de telle sorte qu'ils menacent soudain Grand-Leez. A partir de 11 heures, un violent bombardement s'abat sur le village : « *de nombreuses maisons brûlent et risquent de bloquer les rues* (...). *12 h : le 1er escadron envoie deux reconnaissances vers l'est car les vues sont mauvaises. Le lieutenant Monod, parti en direction de Perwitz* [en fait, Perwez], *signale la présence d'une soixantaine de chars lourds allemands dont quelques uns remorquent des pièces d'artillerie. Ce groupement se dirige vers Grand-Letz. Le renseigne-*

2. 34 N 475. JMO du 13e RD. SHAT, Vincennes.

3. 34 N 468. JMO du 1er RDP, SHAT, Vincennes.

Ci-dessus.
Cette automitrailleuse Panhard appartient au régiment de découverte de la 2e ou de la 3e DLM, c'est-à-dire soit au 8e cuirassiers, soit au 12e cuirassiers. Elle est inspectée par des officiers allemands quelque part en Belgique. Si la 2e DLM a relativement peu souffert le 13 mai, il n'en est pas de même le lendemain, lorsqu'elle décroche en catastrophe devant les deux Panzerdivisionen du corps blindé Hoepner qui cherche à entamer la ligne d'arrêt de l'infanterie française avant même que la division légère mécanique n'ait eu le temps de s'y abriter.
(ECPA)

Ci-contre.
Une AMD Panhard 178 complètement carbonisée dans une ville belge qui a durement souffert des combats. Aucun insigne n'est visible et l'unité du véhicule est donc inconnue. Il peut s'agir d'une AMD de l'un des groupes de reconnaissance de division d'infanterie (GRDI), notamment le 3e GRDI de la 12e DIM qui combat aux côtés de la 2e DLM à Perwez, devant Gembloux, le 14 mai 1940. L'AMD Panhard 178 est un superbe véhicule de reconnaissance, très prisé par les Allemands qui s'en *serviront tout au long de la* guerre, en commençant pendant la campagne de France elle-même.
(BA)



Victoire à Gembloux

gnement paraissant prématuré, le Lt Monod cherche à confirmer l'identité des chars; dans ce but, il se rapproche de la colonne suspecte, fanions déployés. Pris à partie à très petite distance, il rejoint sans perte après avoir fortement riposté. » [4]

Les chars ennemis sont donc proches, mais l'infanterie encore plus, puisqu'elle essaie de s'infiltrer dans le village. Seuls les tirs de FM, qui la clouent au sol, permettent de la contenir. La situation des défenseurs est compromise lorsqu'une seconde colonne fait son apparition, déjà arrivée à l'ouest de Grand-Leez. L'aviation de repérage ne cesse de survoler le village, constamment bombardé.

« *L'impression générale est que la position va être submergée par le nombre. Le colonel Morio, installé à la lisière est, fait creuser des tranchées à l'emplacement de son PC qui est pris à partie par les armes automatiques et l'artillerie; les barricades sont renforcées; les blindées installées aux sorties du village ouvrent un feu ininterrompu et efficace sur les chars qui approchent de trop près.* »

A 15 heures, le général Testard qui commande le groupement nord ordonne l'évacuation du village par le sud. Le 1er groupe d'escadrons s'échappe de justesse, au moment même où les Panzer font leur entrée sur la place du village. Le 2e groupe d'escadrons, quant à lui, est pris à partie par une colonne blindée allemande qui progresse parallèlement à lui. « *Au cours de divers combats très proches, une vingtaine de sous-officiers et hommes sont tués ou blessés. Deux AM, traversées de part en part, peuvent être prises en remorque sous le feu et ramenées vers l'arrière. Plusieurs chars lourds allemands sont détruits ou incendiés par des coups au but.* » [5]

Non sans mal, le 8e cuirassiers parvient à atteindre la ligne défensive de Gembloux. Encore faut-il y entrer ! Trois chars de la DLM sautent sur des mines; d'autre part, les chicanes ont été fermées prématurément et plusieurs patrouilles doivent trouver un point de passage en livrant combat aux chars allemands qui sont déjà arrivés sur place.

En fin d'après-midi, le 8e cuirs est envoyé en arrière dans la région de Charleroi. Les hommes sont épuisés mais la mission a été remplie.

Dans la partie sud du front de la 2e DLM, le repli se déroule sans doute encore plus difficilement. Tout l'après-midi, le point d'appui de la Baraque menace de succomber. Lorsque le 1er dragons portés se retire enfin, il éprouve lui aussi les pires déboires à l'entrée dans la ligne défensive de l'infanterie. Les AMR du 1er escadron et une colonne de dragons portés arrivent à une porte de la barricade antichar, à Beuzet, au moment où la queue de la colonne est prise à partie par l'ennemi. « *La défense de la barricade tire un obus et mitraille la colonne qui doit se faire reconnaître. Le lieutenant Thierry-Mieg, qui a pris place dans l'AMR de tête, trompé par les signes des défenseurs, s'engage dans la porte avec son AMR qui saute sur deux mines. Son conducteur est tué et lui-même grièvement blessé. La voiture est complètement détruite.* » [6]

Les troupes du point d'appui de la Baraque, qui s'échappent par miracle, sont quant à elles prises sous le feu des Allemands qui ont presque terminé leur enveloppement : « *Les quelques voitures restantes du PA essaient de passer. Une Laffly est incendiée par les balles : un sous-officier et un homme sont brûlés vifs. Un side-car saute sur une mine. Une Laffly réussit à passer au milieu de la fusillade, emmenant quelques blessés.* »

Enfin, le 13e dragons regagne aussi l'abri de la position de Gembloux, « *sous les coups de l'ennemi et des nôtres, non prévenus de la présence de la DLM devant eux.* » Au soir du 14 mai, le 13e dragons fait le bilan des pertes en chars, qui sont lourdes :

13e RD	*détruits*	*indisponibles*	*disponibles*	*total*
1er escadron	10	2	11	23
2e escadron	9	9	5 *	23
3e escadron	7	2	13	22
4e escadron	11	3	8	22

* dont deux sans canon.

Les pertes s'élèvent donc à 37 chars détruits, 16 indisponibles et seulement 37 intacts, dont deux sans canon.

Le repos nécessaire au corps de cavalerie va être mis à profit pour reconstituer et réorganiser les unités, maintenant à l'abri derrière l'infanterie qui s'apprête à arrêter les Allemands.

La mise en place de l'infanterie

La 1re armée compte sept divisions d'infanterie. Trois d'entre elles proviennent d'Afrique du Nord :

1re division marocaine : 1er, 2e et 7e RTM;
2e DINA : 11e RZ, 13e et 22e RTA;
5e DINA : 14e RZ, 24e RTT, 6e RTM;
et les quatre autres de France métropolitaine :
1re DIM : 1er, 43e et 110e RI motorisés;
12e DIM : 106e RI, 150e RI et 8e RZ motorisés;
15e DIM : 4e, 27e et 134e RI motorisés;
32e DI : 7e, 122e et 143e RI.

Comme nous l'avons déjà dit page 87, les divisions motorisées françaises n'ont de motorisé que le nom, puisque les camions ne leur appartiennent pas en

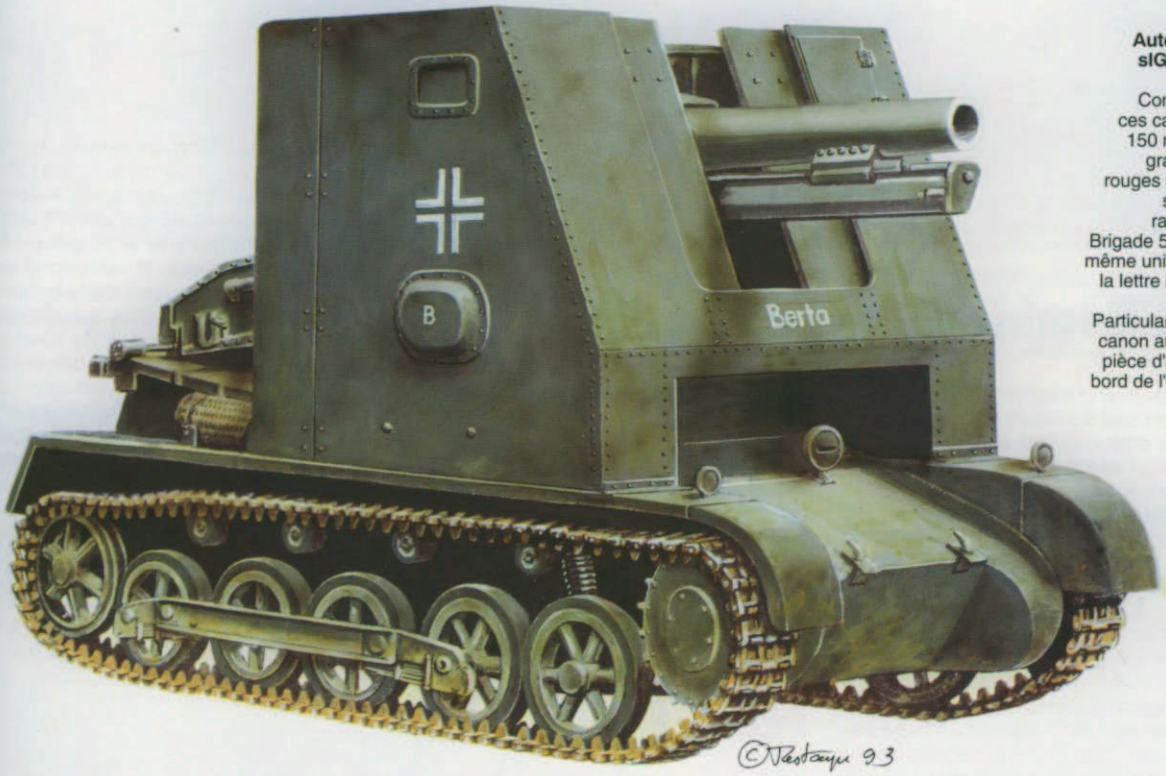
4. et 5. 34 N 465. op. cit.
6. 34 N 468. op. cit.

Ci-dessus.
Un Panzer III qui arbore l'insigne de la 4. Panzerdivision progresse dans une ville belge en flammes, peut-être Namur. Durant la bataille de Gembloux, soit en une seule journée de combat, la 4. Panzerdivision perd 6 Panzer III et 8 Panzer IV, sans compter près d'une vingtaine de chars légers. Ce sont là des pertes graves qui auraient empêché la division de poursuivre ses efforts le lendemain, une journée de repos et de réorganisation se révélant indispensable.
(Musée Royal de l'Armée)

Ci-dessous.
Remise de décorations à Beauvais, le 16 décembre 1939, en présence du général Veillard. Ces tirailleurs tunisiens appartiennent au 24e RTT, un régiment qui combat à Gembloux le 15 mai 1940 (5e DINA). Les hommes viennent d'être décorés de la Croix de Guerre.
(ECPA)

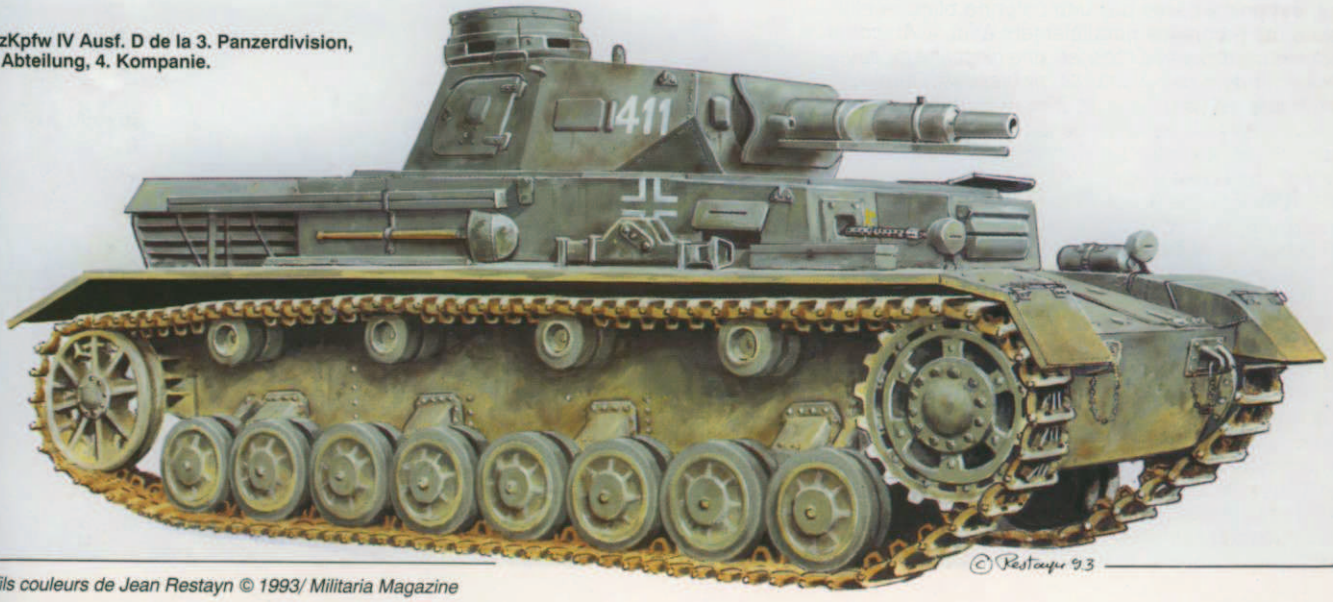
CHARS ALLEMANDS DES 3. ET 7. PANZERDIVISIONEN

PzKpfw 38 (t) de la 7. Panzerdivision. Il appartient au I. Abteilung, (2. Kompanie) du Panzer-Abteilung 25 de l'Oberst Rothenburg. Au début de la campagne de mai 1940, la division de Rommel possède 106 PzKpfw 38 (t), sur un total de 219 chars. Comme tous les autres Panzer de la division, ce PzKpfw 38 (t) est pourvu de grands chiffres tactiques rouges surlignés de blanc.



Automoteur sIG 33 de la sIG Kompanie 705 de la 7. Panzerdivision. Contrairement aux chars, ces canons automoteurs de 150 mm ne portent pas les grands chiffres tactiques rouges surlignés de blanc. La sIG Kompanie 705 est rattachée à la Schützen Brigade 5. Un autre engin de la même unité s'appelle *Bismarck*, la lettre B correspondant sans doute à une batterie. Particularité étonnante pour un canon automoteur, l'affût de la pièce d'artillerie est complet à bord de l'engin, y compris avec ses roues d'origine.

PzKpfw IV Ausf. D de la 3. Panzerdivision, I. Abteilung, 4. Kompanie.



Profils couleurs de Jean Restayn © 1993/ Militaria Magazine

Victoire à Gembloux

propre mais leur sont confiés le temps du transport seulement, par prélèvement sur les réserves générales du train, avec tout ce que cela implique en délais.

Les déplacements de l'infanterie de la 1re armée ne commencent que dans la nuit du 10 au 11 mai, puisqu'il est prescrit à l'infanterie de n'avancer que de nuit en raison de la puissance de la Luftwaffe. C'est ainsi qu'à la division marocaine, l'avance en territoire belge atteint à peine 30 kilomètres : partie des environs de Maubeuge, elle cantonne près de Mons. Le 11, des camions viennent chercher les unités du génie afin d'organiser la position de Gembloux, mais l'infanterie doit poursuivre à pied. En fin de journée, le général Prioux fait savoir que la pression allemande sur le corps de cavalerie est telle qu'il lui sera impossible de résister jusqu'à J + 8 en avant de la Dyle, comme nous l'avons vu précédemment. Plutôt que de renoncer à la manœuvre Dyle en faveur de l'hypothèse Escaut, Billotte et Gamelin préfèrent accélérer le mouvement de l'infanterie, qui reçoit soudain l'ordre d'avancer de jour également. Certes, la Luftwaffe ne cause pas de pertes sensibles aux troupes, mais les marches forcées sont épuisantes. A la 1re DM, le 7e RTM doit couvrir toute la distance de Maubeuge à Gembloux à pied. Le 2e RTM est mieux loti, puisque des camions viennent le chercher le 13 au matin, ainsi que deux des trois bataillons du 1er RTM.

Le 14 mai au matin, alors que le corps de cavalerie n'en peut plus de tenir en face des deux Panzerdivisionen de Hoepner, l'infanterie termine sa mise en place. Chaque DI tient un front de six kilomètres de long, ce qui est très acceptable. Un bataillon est placé en avant, sur la ligne de résistance, tandis qu'un second tient la ligne d'arrêt et que le troisième est placé en soutien, prêt à intervenir. La ligne de résistance s'appuie sur la voie ferrée, dont les éléments les plus vulnérables (ponts, tunnels, passages à niveau) sont barrés par des obstacles antichars Cointet.

Dès le 14 mai, les Panzer ont reçu l'ordre de s'emparer de Gembloux et de percer la ligne de défense française. Comme nous venons de le voir, la 2e DLM empêche la réalisation de ce plan, les chars allemands n'arrivant au contact des unités d'infanterie qu'en fin de journée, trop tard pour espérer tenter quelque chose avant la nuit.

Ci-dessus.
A Gembloux, l'infanterie allemande s'illustre dans ce qui a fait sa force en 1917 et 1918 : l'infiltration. Très mobiles et très combatifs, les fantassins allemands sont particulièrement doués pour ce genre de manœuvre. Ici, ils déplacent une pièce de 37 mm Pak 36/37 grâce à des harnais et des sangles. *(BA)*

Ci-dessous.
Superbe photo d'un groupe de tirailleurs du 4e RTM observant l'évolution d'avions ennemis depuis leur tranchée. La scène se déroule début 1940. *(ECPA)*

L'infanterie arrête les chars

La bataille de Gembloux est le seul exemple durant la campagne de mai-juin 1940 où des divisions d'infanterie seules arrêtent des divisions blindées. Détachée de son contexte, elle peut même apparaître comme une justification de la pensée tactique de l'état-major français. Malheureusement, prise dans la globalité de la bataille, elle n'est qu'une péripétie sans importance puisque sur le front décisif, dans les Ardennes, les divisions d'infanterie ont été incapables de faire face au déferlement des Panzerdivisionen.

L'attaque allemande est mieux structurée que la veille,

les positions françaises étant cette fois soigneusement reconnues, l'écran formé par le corps de cavalerie ayant disparu.

Dès l'aube, aviation et artillerie allemandes commencent le pilonnage de la ligne française. Vers 8 heures, cinq bataillons de Schützen des 3. et 4. Pz. Div. commencent des infiltrations à Ernage et Gembloux. Vers 9 h 30, les Panzerregimenter 35 et 36 délivrent une puissante attaque au centre du dispositif français, entre le village d'Ernage et la petite ville de Gembloux. Leur intervention facilite les progrès de l'infanterie et les défenseurs d'Ernage se trouvent bientôt isolés. Ils n'en continuent pas moins la lutte.

C'est dans l'espace entre les deux agglomérations que la situation est la plus critique : au I/2e RTM, les 2e et 3e compagnies sont balayées vers le milieu de la journée. Cette brêche dans le front français permet aux Allemands de prendre à revers les défenses du 1er RTM dans Gembloux.

Pendant ce temps, l'action de l'artillerie française ne cesse pas. Déjà très efficace la veille, elle cause le 15 mai des pertes très sensibles à l'assaillant : non seulement de nombreux chars sont détruits, mais les tirs sur l'arrière causent un grand désordre. Manifestement, les artilleurs français cherchent à neutraliser les PC allemands : c'est ainsi que l'état-major de la 3. Pz. Div. est pris sous un violent bombardement au bois des Buis, tandis que le général Stever, chef de la 4. Panzerdivision, est blessé par un éclat d'obus alors qu'il arrivait à un PC régimentaire. Au moment même où on l'évacue vers l'arrière, l'Oberst Breith, commandant de la brigade de chars, est blessé lorsque son char de commandement est atteint de plein fouet par un obus de 47 mm.

Malgré leurs pertes, les blindés allemands continuent de progresser : Ernage est bientôt nettoyé et les Français sont contraints d'abandonner dans ce secteur la ligne principale de résistance, c'est-à-dire la voie ferrée. Le moment est alors critique, car une faille profonde s'ouvre entre le 110e RI (1re DIM) et le 7e RTM. Les deux régiments perdent contact et s'imaginent mutuellement que leur voisin vient de lâcher pied. En fait, il n'en est rien et chacune des deux unités forme le hérisson, pour résister coûte que coûte.

A cet instant précis, Hoepner jette l'éponge. Ses divisions blindées ont déjà largement assez souffert, surtout la 4. Pz. Div., et il ordonne de cesser les attaques pour la journée. Seule une compagnie de Panzer de la 3. Pz. Div. et le régiment de Schützen de la division (Schützenregiment 3.) continueront les assauts entre Perbais et Ernage.

La situation reste critique dans ce secteur où les Allemands ont formé une poche qui s'étend jusqu'aux abords de Cortil-Noirmont, c'est-à-dire sur la ligne d'arrêt. Le général Mellier, chef de la division marocaine, se rend sur place pour exalter les défenseurs. Il commence par relever de son commandement le chef du I/7e RTM, qui a ordonné à son unité de quitter la voie ferrée. Ordre est donné d'y revenir, mais ceci se révèle impossible, l'unité ayant trop souffert.

En fin de journée, après une dernière tentative, l'attaque allemande s'essouffle contre Cortil-Noirmont. L'ennemi se retire pour tenir fermement les deux villages capturés dans la journée : Ernage et Perbais. Le groupe de bataillons de chars 515, constitué des 13e et 35e BCC, équipés respectivement de chars H 35 et R 35, est d'ailleurs intervenu en fin de journée sur la voie ferrée Gembloux-Ernage. Cette attaque des bataillons de chars organiques de la 1re armée est très peu connue, mais elle n'a sans doute pas été pour rien dans l'arrêt définitif de l'attaque allemande en fin de journée. Selon le rapport Keller, « *l'objectif est atteint mais une violente défense antichar s'est manifestée. Des chars ont été avariés, brûlés ou mis en panne mécanique grave.* » [7] Il ne resterait que six chars intacts au 35e BCC en fin de journée.

Lorsque le calme revient sur le champ de bataille, les deux adversaires peuvent compter leurs pertes. Elles sont terribles de part et d'autre. Au I/2e RTM, par exemple, il ne reste que 74 hommes valides, contre 700 deux jours plus tôt. Au I/7e RTM, la proportion est équivalente, avec seulement 80 hommes valides. Ils sont 150 au II/7e RTM.

Du côté allemand, l'infanterie a été particulièrement éprouvée : le III./Schützenregiment 3 a perdu 26 tués

7. 27 N 85. Etude sur les chars de combat pendant la campagne du 10 au 31 mai 1940, par le général Keller (mars 1941).

Ci-dessous.
A Gembloux comme sur le front de la 2e DINA, l'artillerie française ouvre un feu d'une telle violence et d'une telle précision que les fantassins allemands sont contraints de s'enterrer et de s'abriter derrière des talus pour échapper à la mort, comme sur cette photographie. Ainsi, le I. Abteilung du Schützen-Regiment 12 est réduit à 4 officiers et 31 hommes valides au soir du 15 mai. Sur le front de la 2e DINA, selon le témoignage du capitaine Raoul de Lambert, les cris de douleur des fantassins allemands blessés parviennent jusqu'aux lignes françaises, dans le plus pur style de la Grande Guerre ! Du côté français aussi, les pertes sont très lourdes, de telle sorte qu'il apparaît douteux que le front ait pu être maintenu à Gembloux plus de deux jours si la pression allemande s'était maintenue de la sorte. Il n'empêche que le coup d'arrêt donné à la 6. Armee a été tel qu'elle s'est montrée incapable de profiter du repli français des 16 et 17 mai pour essayer de désorganiser la 1re armée Blanchard. Ceci prouve bien que Gembloux est une indiscutable victoire française. *(BA)*

La bataille de Gembloux

et 90 blessés. Quant au I. Btn. du Schützenregiment 12, il a été purement et simplement anéanti lors de ses assauts contre la voie ferrée de Gembloux : il ne lui reste plus que 4 officiers et 31 hommes au soir du 15 mai.

L'artillerie française a été d'une rare efficacité contre les chars, puisque la 4. Pz. Div. a perdu 9 Panzer I, 9 Panzer II, 6 Panzer III et 8 Panzer IV, soit 32 chars en tout, sans oublier deux voitures de commandement. Avec les pertes des jours précédents contre le corps de cavalerie, le Panzerregiment 35 a perdu la moitié de ses chars, de l'aveu même de son chef, l'Oberstleutnant Eberbach. Il estime que son unité est incapable de reprendre la lutte le lendemain.

La bataille de Gembloux est donc un incontestable succès français. L'assaut de deux divisions blindées a

Ci-dessus.
L'artillerie allemande en action durant la bataille de Belgique. Une batterie d'obusiers 10,5 cm le FH 18 se met en place. Construit à l'origine par Rheinmetall, tout comme le Pak 36/37, l'obusier le FH 18 est entré en service en 1935 et non en 1918 comme pourrait le laisser croire son appellation réglementaire. L'unité que nous voyons ici appartient à une division blindée, comme le prouve la présence des véhicules semi-chenillés. En effet, dans la Wehrmacht comme dans l'armée française, l'artillerie des divisions d'infanterie est hippomobile.
(BA)

Ci-contre.
A Thulin, en Belgique, à peu de distance de Gembloux, un groupe de fantassins français vient d'être capturé. Ces hommes appartiennent au 158e RI, le régiment de Strasbourg, qui lutta avec acharnement dans la ville. On lit sur le visage de ses soldats français l'âpreté des combats. Le 158e RI est l'un des régiments de la 43e DI, une grande unité qui, le 10 mai 1940, est en réserve de GQG vers Epernay et se voit rattachée à l'armée Blanchard à partir du 13 mai.
Leurs vainqueurs sont des hommes de l'IR 469 de la 269. ID. Cette photo, comme celle de la page 140, est due à un photographe de presse de renom, Erich Borchert. Il sera tué en Russie au moment de la bataille de Moscou, dix-huit mois plus tard.

CHARS DE CAVALERIE ET AUTOMITRAILLEUSES DE LA 3e DLM

La voiture « 22 », n° M 7 631, (photo p. 133) appartenant très probablement au 12e régiment de cuirassiers, a, comme la voiture « 17 », une cocarde au dos de la tourelle.

AMD Panhard modèle 1935, présumée du 12e cuirassiers. Sur la photo d'origine de la voiture « 17 », n° M 7 646, prise à Boulogne-sur-Mer fin mai 1940, l'insigne figure entièrement maculé en blanc. Mais 'appartenance au 2e cuirassiers est très fortement présumée en raison de la forme de l'écusson. Comme sur la plupart des Panhard 178, le camouflage est à deux tons, très diffus, brun moyen et vert olive, presque indiscernable sur les photos en noir et blanc. Un carré blanc « *de sécurité et d'identification* » est peint sur l'aile avant gauche et l'aile arrière droite.

Char de cavalerie Somua modèle 1935 S du 2e cuirassiers. Le char « 65 », n° M 10 713 (photo p. 128), appartenant au 4e escadron du 2e cuirassiers, a été détruit au combat avec plusieurs autres Somua et Hotchkiss, le 13 mai 1940, durant la bataille d'Hannut. Ce char revèle ce qu'il est convenu d'appeler le camouflage Somua du troisième type, à deux tons en zones aux formes arrondies et tourmentées, ourlées de noir. Ce camouflage a été peint en série sur les Somua de la seconde partie du 3e marché (matricules généralement supérieurs à M 10 700). Ces chars ne comportent usuellement qu'une seule cocarde, centrée à l'arrière de la caisse.

Vue arrière de la tourelle du char H 39 « 86 » du 2e cuirassiers, n° 40 779, détruit durant la bataille d'Hannut le 13 mai 1940 (voir p. 130). Sa cocarde est d'un diamètre notablement supérieur à celle arborée par les Hotchkiss du 1er cuirassiers. On ne relève pas de noms personnels au 2e cuirassiers.

Char léger de cavalerie Hotchkiss modèle 1935 H M. 39 du 1er cuirassiers. Les H 39 de ce régiment, ici, *le Léopard*, char « 20 », n° 40 692 (photo p. 121), ont fait l'objet d'un célèbre reportage photo à Sissonne, le 15 avril 1940, où on les voit presque tous (numéros blancs de tourelle, 1 à 49 maximum). Leur décoration est réduite au minimum : outre le numéro blanc de tourelle (trois positions, les deux chiffres de celui du dos étant séparés par la cocarde), ne figurent qu'un nom personnel (de chaque côté, animal, surnom, bataille de la Grande Guerre, etc.) et une seule cocarde, sur la porte arrière de tourelle. Le camouflage est celui commun à tous les H 39 : deux tons vert olive et brun, très diffus, presque indiscernables sur les photos en noir et blanc.

Profils couleurs de Jean Restayn, notices de François Vauvillier © 1993/ Militaria Magazine

Bataille sur la Dyle

été arrêté sur une ligne de défense à peine ébauchée, par des unités d'infanterie seules, soutenues seulement en fin de journée par deux bataillons de chars. Nulle part la ligne d'arrêt n'a été franchie par les Allemands, dont les pertes ont été terribles.

Cela dit, cette indéniable victoire doit tout de même être relativisée à plusieurs égards : tout d'abord, le succès a été acquis à un prix particulièrement élevé. On ne peut s'empêcher de penser à Pyrrhus qui, au soir d'une bataille chèrement gagnée, se serait écrié : « *Encore une victoire comme celle-ci et nous avons perdu la guerre.* »

Dans le cas des Français, c'est d'autant plus vrai que la 1re armée ne dispose d'aucune réserve digne de ce nom pour être jetée dans la bataille. Si la lutte s'était poursuivie le lendemain, le corps de cavalerie, épuisé, aurait-il dû être à nouveau engagé ?

Certes, il est possible que les Allemands, durement étrillés, n'aient pas renouvelé leurs assauts dès le lendemain. Il n'empêche qu'au soir du 15 mai, la 1re armée est dans une situation périlleuse. Et la bataille de Gembloux n'est qu'une victoire sans lendemain car l'évolution désastreuse des combats à Sedan et sur la Meuse menace soudain tout le groupe d'armées du nord. Un repli rapide sur l'Escaut s'impose donc et nul ne saura jamais comment aurait pu évoluer la bataille de Gembloux.

Bataille sur la Dyle

La plupart des historiens ne s'intéressent qu'à la bataille de Gembloux, qui a mis aux prises les blindés allemands avec l'infanterie française. Mais ailleurs sur le même front, notamment au sud de Wavre dans la région d'Ottignies, l'infanterie française a été attaquée en force par des divisions d'infanterie. Ce combat oublié, qui rappelle par maints aspects ceux de la première guerre mondiale, vaut d'être raconté. Le JMO de la 2e DINA, reconstitué en captivité, notamment par le capitaine Raoul de Lambert, est particulièrement prenant. Tous les extraits qui suivent en sont tirés. [8]

Au matin du 15 mai, la 2e DINA du général Dame s'est établie sur la voie ferrée et sur la rive occidentale de la Dyle. Elle va faire face aux assauts répétés de la 18. ID. En voici la description :

« *A 5 h 30, l'avion de reconnaissance du corps d'armée, le seul avion français que nous verrons pendant cette campagne de Belgique, fait connaître que de très nombreuses colonnes motorisées et à pied se déplacent à hauteur de la route Wavre-Gembloux* (...). *Vers 7 h 45, le colonel Dubo rend compte que l'attaque a été déclenchée à 7 h 30 sur le bataillon Jarry, à Ottignies, et que l'ennemi cherche à prendre pied sur la voie ferrée dont malheureusement tous les ponts n'ont pas pu sauter, faute d'explosif. Rapidement la lutte s'engage et le contact se resserre* (...). *Partout l'ennemi se présente en masse, mais partout il est contenu; partout, même encerclés, nos éléments résistent* (...). *Le colonel du 22e ne cesse de demander l'envoi de voitures sanitaires pour évacuer les blessés. Vers la fin de la matinée, la voie ferrée tombe entre les mains de l'ennemi et le régiment tient tout entier sur la Dyle. L'ennemi veut percer à Ottignies sur le bataillon Jarry qui résiste avec un grand superbe; c'est ici une position clef dont la chute ouvrirait la porte au déferlement de l'ennemi. Un tir de 75 d'une violence considérable est jeté sur Ottignies; devant sa soudaineté et surtout son efficacité, car il est ajusté de façon parfaite, l'adversaire recule et les cris de douleur de ses blessés laissent deviner combien le tir a été meurtrier.* »

Toute la matinée, les assauts allemands se succèdent, à la fois contre la 2e DINA et aussi, au sud, contre la 1re DIM, qui est également très fortement engagée sur sa droite, près de Gembloux, comme nous l'avons vu précédemment.

En conséquence, la ligne de résistance commence à fléchir sur tout le front. Le général Dame, « *voyant bien que la ligne principale sur la Dyle ne pourra tenir jusqu'au soir, a donné l'ordre de résister coûte que coûte sur la ligne d'arrêt. Notre artillerie tonne sans cesse en appuyant de ses tirs d'arrêt nos courageux fantassins. L'ennemi se présente toujours plus nombreux; les observatoires signalent constamment l'apparition de colonnes très importantes sur les arrières* (...). *C'est maintenant le colonel Sevez qui, à 17 heures, lance un SOS désespéré. Les destructions opérées sur la Dyle ont, un moment, fait monter le niveau des eaux et renforcé la valeur de l'obstacle; mais à présent, elles ont dû pouvoir s'écouler et la rivière a retrouvé son débit normal; le niveau des eaux est même plus bas en certains endroits, si bien que l'ennemi arrive à franchir à gué le cours d'eau devant Limal et Limelette; le III/13 est très menacé.* »

La position de Limal est essentielle et il faut à tout

8. 32 N 379. JMO de la 2e DINA. Récit du capitaine d'état-major Raoul de Lambert.

Ci-dessus.
Toujours à Thulin, un groupe de prisonniers français du 158e RI (43e DI) évacue l'un des leurs, blessé, sous l'escorte d'un fantassin allemand qui porte une bande souple de mitrailleuse en sautoir et plusieurs fusils à la bretelle. La pièce antichar française de 25 mm est endommagée : bouclier enfoncé et flèche droite curieusement fendue. Néanmoins, la pièce a été placée en position de tir. On ne voit pas de douille par terre, mais un obus a été sorti de son casier. Le canon de 25 mm modèle 1934 est fabriqué par Hotchkiss. Sa puissance de frappe est insuffisante mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une arme d'infanterie : chaque DI dispose aussi, servi par des artilleurs, d'une batterie divisionnaire dotée du remarquable 47 mm AC 37, le meilleur canon antichar de son temps.

prix éviter une percée dans ce secteur qui couperait la DI en deux près de sa jonction avec les troupes anglaises. L'intensité du combat redouble :

« *Alors, devant Limal, est déclenché comme précédemment devant Ottignies, un tir d'arrêt si violent et si ajusté qu'il marquera dans les annales de la 2e DINA et aussi dans les historiques des divisions de nos adversaires. En cet endroit, c'est un véritable carnage et l'on entend les cris de douleur des Allemands. Ceux-ci montrent toutefois un cran magnifique et, marchant sur leurs cadavres et leurs blessés, ils arrivent à franchir la Dyle et à passer sur la rive gauche. Les pertes du III/13, pris à revers, sont énormes : le chef de bataillon et deux commandants de compagnie ont disparu.* »

Pourtant, comme devant Ernage, le dernier effort allemand a été tel que l'ennemi n'en peut plus. Les assauts massifs, qui lui ont coûté si cher, cessent et c'est un combat d'infiltration qui les remplace.

Dans un premier temps, ce changement de tactique n'apporte guère de répit aux soldats de la 2e DINA : « *Ils sortent de partout : nos tirailleurs ne savent plus où donner de la tête.* »

Mais rapidement, la pression allemande décroit. La situation en première ligne est rétablie dans les sous-secteurs nord et sud, seul le centre restant incertain. Mais les Allemands de la 18. ID sont à bout de souffle et ils ne chercheront pas à exploiter les avantages locaux obtenus la veille. Et pourtant, il faut se replier : l'ordre tombe en début de nuit.

Raoul de Lambert résume parfaitement les raisons de cet ordre : « *La situation générale est très mauvaise. Tandis que dans la région de Tirlemont et de Gembloux le corps de cavalerie de la 1re armée, les GR motorisés et la division marocaine se faisaient magnifiquement décimer, le gros de l'attaque allemande, après avoir engagé une lutte opiniâtre vers Namur, a pénétré en France par Sedan, Mézières et la trouée de la Meuse, à la jonction des 2e et 9e armées.* »

Le repli

En raison de la menace, le repli doit se dérouler sans attendre. Le général Billotte, qui avait refusé le 11 mai l'idée de repli sur la ligne Escaut proposée par le général Prioux, est maintenant forcé de l'accepter. Mais les conditions sont à présent très défavorables. Comment se désengager après la féroce bataille de la journée ?

Sur les arrières de la 2e DINA, les mouvements de troupes se font dans le désordre. « *Dans ce sentier poussiéreux, où peut à peine passer une voiture* (...), *se sont engagées, en sens contraire, une batterie de 155 et une compagnie du II/13 avec ses échelons, sans vérifier si la circulation était possible* (...). *Chaque élément veut passer de son côté; aussi, à un moment, les roues d'un caisson de 155 s'enchevêtrent dans celles d'une voiture circulant en sens inverse; il n'est plus possible d'avancer, ni de reculer. Les chevaux s'énervent; il faut les dételer et essayer de mouvoir les véhicules à la main.* » [9]

Finalement, la 2e DINA a la chance de pouvoir compter sur la présence du BEF à proximité. Celui-ci, moins accroché que les unités françaises, intervient dans le décrochage de la division : « *Je tiens à souligner ici l'appui très efficace apporté à la division par nos voisins anglais, écrit Raoul de Lambert. S'ils devaient quelques jours plus tard encourir le blâme qui leur a été adressé, il serait inélégant de passer sous silence leur aide très appréciée lors du décrochage de la Dyle.* »

Cette aide consiste essentiellement en un très violent bombardement de l'artillerie de la 2nd Division sur les positions allemandes qui font face à la DINA. En outre, la 48th Division vient en ligne pour épauler la division nord-africaine.

Les deux DLM, pendant ce temps, sont disposées sur le canal de Charleroi afin de couvrir le repli des divisions d'infanterie. Le JMO du 11e dragons décrit ainsi le passage de l'infanterie : « *le défilé des convois de ces unités et des réfugiés dure toute la journée* [du 16 mai] *et toute la nuit, voitures légères, autos, tombereaux, voitures d'enfants, poussées par de malheureuses femmes qui n'ont rien de plus précieux, paysans qui viennent de faire déjà plus de 150 km à pied conduisant par la bride le cheval éreinté qui traîne toute leur fortune, attelages bizarres sur lesquels sont entassés pêle-mêle meubles, matelas, enfants, femmes*

9. 32 N 379. op. cit.

Ci-dessous.
Ces deux AMD Panhard 178 ont été abandonnées ou détruites sur une route peu facilement identifiable. Nous savons seulement, par d'autres clichés du même rouleau, que la scène se situe vers Maubeuge, probablement aux abords immédiats de cette ville. Le corps de cavalerie a décroché dans cette direction et il est très probable que ces deux engins appartiennent, soit au 8e, soit au 12e cuirassiers. Aucun insigne ni aucune marque distinctive ne permet d'être plus précis. Ces deux voitures devaient appartenir au même peloton, mais seule la voiture du chef de peloton, à droite, est dotée du poste radio ER 36 *ter*.
Tous les coffres ont été pillés, de même que l'intérieur des voitures, soit par les réfugiés à la recherche de nourriture, soit par les Allemands à l'affût de souvenirs. Mais la plupart des effets, qui jonchent la chaussée, n'ont semble-t-il intéressé personne.
(BA)

Ci-contre. **Derrière les Panzerdivisionen du Panzer-Korps Hoepner et les quelques divisions motorisées, l'immense majorité de l'infanterie allemande progresse à pied ou avec des moyens variés, comme cet attelage de fortune : un brave bourricot et une petite charrette, qui ne font pas vraiment partie de l'inventaire réglementaire d'une Infanterie-Division.** *(BA)*

FANTASSIN FRANCAIS, MAI 1940.
Bien que notre homme arbore les écussons et la fourragère du 69e RI de forteresse, sa tenue est absolument standard pour toute l'infanterie française de l'époque. On notera toutefois que quelques divisions d'infanterie du groupe d'armées 1 ont commencé, fin avril 1940, à percevoir les jambières lacées modèle 1940, qui remplacent avantageusement les molletières. La tenue comporte le casque en acier au manganèse modèle 1926, la capote modèle 1920 à boutons kaki foncé de tenue de campagne, la chemise et la cravate régate kaki modèle 1935, le pantalon golf modèle 1938 et les brodequins modèle 1917. L'équipement est du modèle 1935 modifié 1937, supposé apporter une nette amélioration au paquetage. En fait, les jugements des combattants à l'issue de la campagne porteront condamnation de l'ensemble du système. *(Photo et coll. F. Vauvillier)*

en pleurs; le lamentable flot s'écoule douloureux et pressé; mais rien ne peut donner une idée de ce pitoyable spectacle que chacun de nous contemple le cœur douloureux en songeant que la frontière française n'est plus si loin maintenant et que peut-être... » [10]

Derniers combats en Belgique

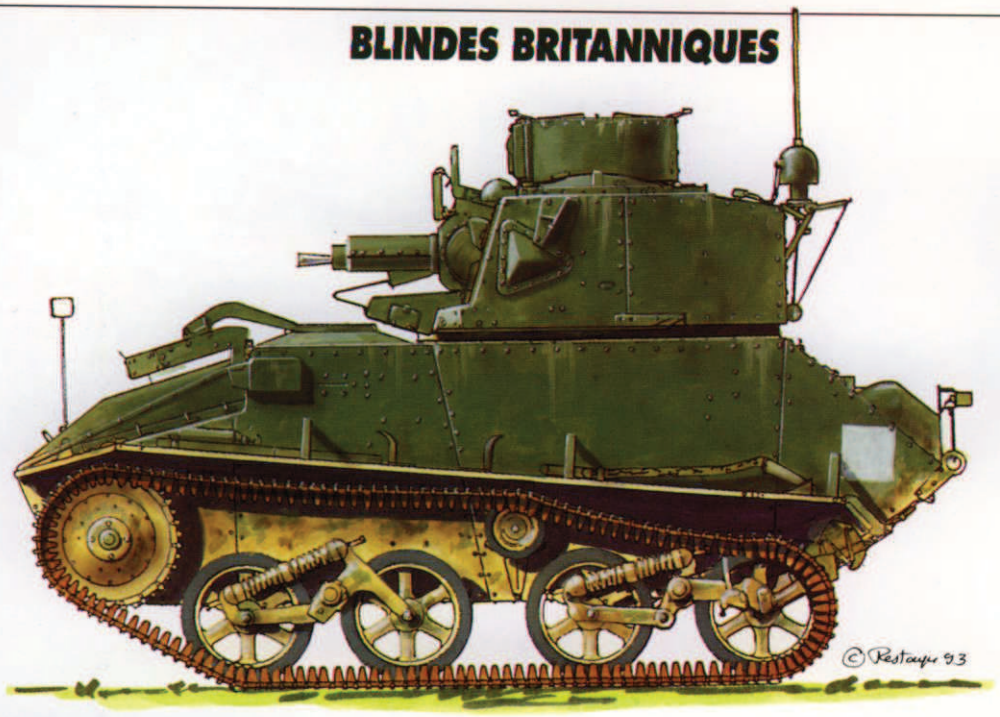
Le 17 mai, alors que l'infanterie se replie tant bien que mal, le corps de cavalerie doit déjà lutter contre l'ennemi qui apparaît devant le canal de Charleroi et s'infiltre très vite dans la grande agglomération. A 14 heures, toutes les unités de la 3e DLM reçoivent l'ordre de se replier vers la France, dans le secteur de Cambrai où la menace allemande devient franchement inquiétante.

Le 11e dragons éprouve les pires difficultés à traverser la ville de la Louvière à cause des infiltrations allemandes (attribuées à la cinquième colonne) : « *A la Louvière et dans toutes les agglomérations que nous traversons, nos troupes sont tirées des fenêtres à la mitraillette ou à la grenade, le 2e escadron a deux voitures immobilisées par des grenades, l'une a son carter fendu, l'autre a pris feu; l'embouteillage des rues est complet, les voitures avancent lentement sur les routes où les véhicules civils cherchent à se doubler, des fusées de couleurs différentes s'élèvent à droite et à gauche des cheminements de repli, nous sommes dans une atmosphère de délation affreusement pénible; les hommes croient voir des espions partout, des signaux suspects à chaque instant; il est impossible de choisir un itinéraire et les voitures vont un peu au hasard dans la nuit, où les incendies allumés par l'aviation ennemie jettent leurs sinistres lueurs.* » [11]

Certains éléments de la 2e DLM, notamment le 8e cuirassiers, sont également dirigés vers le sud, tandis que d'autres sont maintenus en Belgique, afin d'essayer de tenir tant bien que mal le front de la Sambre. A partir du 18 mai, c'est là que se déroule le combat le plus important de la campagne : en cas de rupture du front, rien ne pourra empêcher les Allemands de réussir l'encerclement des troupes alliées entrées en Belgique.

10. 32 N 489. op. cit.
11. 32 N 489. op. cit.

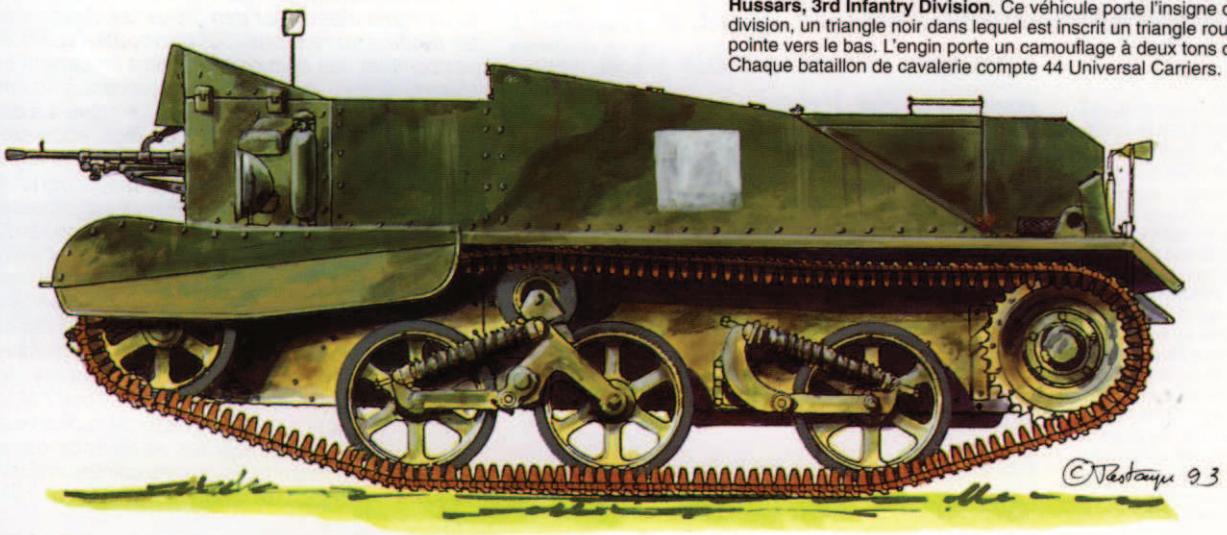
BLINDES BRITANNIQUES



Vickers Mk VIb du 15/19th Hussars, de la 3rd Infantry Division du général Montgomery. La plupart des Vickers de cette unité ont été détruits ou capturés à Asse, près de Bruxelles, le 18 mai 1940. Ils sont tombés sous les coups des canons de Pak de la 19.ID auquel leur faible blindage n'a pas résisté. Le carré d'identification blanc, commun à tous les véhicules du BEF, mesure 30,5 cm de côté.

Infantry Tank Matilda Mark I du 4th RTR à la bataille d'Arras. L'unité est facilement identifiable au nom du char, *Demon*, qui commence par un D, la quatrième lettre de l'alphabet. A l'inverse, au 7th RTR, tous les noms de chars commencent par un G. L'immatriculation HMH 794 est civile. On notera la présence d'un œil sur le côté de la tourelle. Cette tradition remonte à la Première Guerre mondiale, lorsqu'un coolie chinois travaillant au dépôt du Tank Corps de Noyelles-sur-Mer, dans la Somme, avait demandé : « *Comment les tanks peuvent-ils voir s'ils n'ont pas d'yeux ?* »

Un Universal Carrier, aussi appelé Bren Carrier, du 15/19th Hussars, 3rd Infantry Division. Ce véhicule porte l'insigne de la division, un triangle noir dans lequel est inscrit un triangle rouge, pointe vers le bas. L'engin porte un camouflage à deux tons de vert. Chaque bataillon de cavalerie compte 44 Universal Carriers.



Profils couleurs de Jean Restayn © 1993/ Militaria Magazine

Ci-dessus.
Lorsque la 1re DLM arrive dans le secteur de la Sambre, son potentiel est à peine entamé, seul le régiment de découverte, le 6e cuirassiers, ayant souffert de la campagne de Hollande de Flandre. L'emploi de la 1re DLM dans une bataille désespérée sur le cours de la Sambre va soudain lui faire subir des pertes très lourdes en matériel. Ce Hotchkiss H 35, n° 40 099, porte sur le côté un insigne de taille imposante, l'écu de Jeanne d'Arc, indiquant un char du 4e régiment de cuirassiers. La chaîne déployée à l'avant laisse à penser que les Français ont voulu remorquer l'engin vers l'ouest, si l'on suppose que les réfugiés retournent chez eux, vers l'est, depuis qu'ils ont été rejoints par les Allemands. La scène se déroule sur la route de Solesmes au Quesnoy, au nord-est de Cambrai.

LA BATAILLE DE LA SAMBRE

Malgré son importance, la bataille de la Sambre a été fort peu étudiée jusqu'à présent. Il est vrai qu'il ne s'agit pas d'une bataille rangée classique, comme à Gembloux ou Sedan, mais d'une suite de combats désordonnés, livrés au fur et à mesure de l'arrivée des divisions françaises.

Dans le précédent hors-série, *Guderian perce à Sedan*, nous nous sommes principalement efforcés de décrire les contre-attaques françaises lancées depuis le sud, notamment par les 2e et 4e DCR, sans parler de la dispersion inutile des éléments de la 3e. Nous avons également évoqué en détails le beau combat de la 9e DIM, surprise en plein transfert par la 7. Panzerdivision de Rommel. Cette fois, il convient de raconter la tentative un peu mieux coordonnée de la 1re DLM, lancée elle aussi contre Rommel.

La 1re DLM sur la Sambre

Paradoxalement, puisqu'elle vient des confins de la Belgique et de la Hollande, la 1re DLM est la première arrivée sur le front de la Sambre. Il est vrai qu'elle a aisément pu se dégager de la région d'Anvers, ce qui n'est certes pas le cas des deux autres divisions légères mécaniques.

Comme nous l'avons vu, le général Picard apprend dès le 17 mai à l'aube que sa division va « *tomber dans un fameux pétrin* ». C'est un euphémisme !

Picard ne tarde pas à s'en rendre compte lui-même puisqu'il s'aventure sur la route d'Avesnes, qu'on craint aux mains des Allemands. Cette équipée invraisemblable vaut d'être contée car elle montre d'une façon extraordinaire l'absence complète, au QG de la 1re armée, de renseignements sur les unités allemandes et françaises dans le secteur de la Sambre.

« *Cependant le général Picard fait sa reconnaissance. Rien à l'ouest de la Sambre. Rien sur la Sambre. il pousse sur la route d'Avesnes. Il rencontre le général d'Arras qui lui dit : " Il me reste deux escadrons, je me mets à votre disposition. " Le général Picard lui répond : " Rendez-vous à Landrecies " et continue jusqu'au moment où des militaires sans armes l'arrêtent : " N'allez pas plus loin, nous sommes prisonniers. " Prisonniers de qui ? Les Allemands en blindées ont écrasé leurs fusils à coup de chenilles. Ils sont passés. le général Picard dit : " La France est par là. Gagnez par les bois. " Lui même rallie la division par des traverses. Sa décision est prise; nous sommes enfoncés. " Il faut empêcher à tout prix un nouveau 27 mai 1918 " et courir à la coupure pour barrer la route à l'exploitation blindée allemande dont il vient de frôler les avant-coureurs.* » [1]

Picard fait allusion à la percée de Ludendorff sur le chemin des Dames, lorsque les renforts envoyés en désordre pour freiner les Allemands furent balayés au milieu des fuyards de la première ligne rompue.

1. 32 N 492. JMO de la 1re DLM, op. cit.

A 9 heures, Picard donne ses ordres : il forme deux groupements, avec chacun un escadron d'AMD, un bataillon de dragons portés, un groupe de 75 et deux escadrons de chars Hotchkiss. Il garde en réserve de division les Somua, l'artillerie de 105 et un bataillon de dragons portés. Le groupement Causans doit se rassembler tête à Landrecies, le groupement Beauchesne à cheval sur la route Solesmes-Le Cateau, tête à la Groise. Chaque groupe doit se tenir prêt à intervenir, soit vers Avesnes, soit vers Guise.

Comme toujours, le 6e cuirs est en tête. Il envoie ses découvertes vers l'est, où les événements sont inquiétants : « *La situation au Cateau est lamentable, une horde de réfugiés et de fuyards encombre la route et gêne toute manœuvre. La patrouille du sous-lieutenant Gabet en venant de Solesmes parvient à Le Cateau et arrive à Pommereuil où un bataillon vient de lâcher pied et de mettre bas les armes devant une AM ennemie. La voiture de tête (Mdl-chef Dubois) attaque une AM et la met en flammes, mais elle est elle-même atteinte par le tir d'une arme antichar qui tue le conducteur et blesse le sous-officier.* » [2]

D'après Picard, les AMD qui occupent Landrecies s'y font surprendre par les Allemands, les équipages exténués de sommeil. Le JMO du 6e cuirassiers n'en parle pas, sans doute pour des raisons assez évidentes.

Rommel sans division

Si le général Picard ne dispose au matin du 17 mai d'aucun char, le premier escadron de Somua n'arrivant que vers 13 h 30, Rommel n'est pas dans une situation tellement meilleure. Nous avons vu, dans *Guderian perce à Sedan*, que la 7. Panzerdivision, entrée en France au soir du 16 mai, avait parcouru une étonnante distance durant la nuit, prenant la ville d'Avesnes à revers et y détruisant le 25e BCC de la 1re DCR. Ensuite, Rommel avait poursuivi vers l'ouest avec le seul Aufklärungs Abteilung 37, sans se soucier de son régiment de Panzer. Au matin du 17, Rommel arrive devant le Cateau et y livre une brève escarmouche contre une AMD 178 Panhard et un B1 bis, appartenant respectivement au 6e cuirassiers et à la 1re DCR. Devant la résistance française, Rommel se retire vers l'est, regroupe son bataillon de reconnaissance entre le Cateau et Pommereuil et part lui-même à la recherche du gros de sa division. Il aurait en fait très bien pu se faire capturer à ce moment par les découvertes de la 1re DLM ou les éléments épars de la 9e DIM. Le sort en a voulu autrement.

Pendant la journée, Picard tente en vain de balayer l'ennemi qu'il a identifié, à juste raison, comme n'étant qu'une « *poussière* ». Malheureusement, la 1re DLM est encore loin d'être sur place. Le groupement Causans est certes arrivé aux abords de Berlaimont et Landrecies, où il est au contact avec des éléments importants de la 7. Pz. Div., mais le groupement de Beauchesne, qui aurait pu sans doute malmener l'Aufkl. Abt. 37, isolé et à court d'essence, est loin d'être en place. Une découverte, nous l'avons vu, a bien atteint Pommereuil, où un combat violent a eu lieu, mais le gros du groupement est resté à Solesmes, entre Cambrai et le Quesnoy. Cela signifie que la division n'a pu border la coupure de la Sambre, ce qui est grave.

2. 34 N 464. op. cit.

Ci-dessus.
Une vue différente du Hotchkiss « 5 » n° 40 099, du 4e cuirassiers détruit sur la route de Solesmes au Quesnoy. La tombe du cavalier mécanisé français est visible à gauche, à côté de celle d'un soldat allemand qui portait encore un casque datant de la première guerre mondiale.

La contre-attaque de la 1re DLM

Le 18 mai, la 1re DLM n'est plus tout à fait seule sur la Sambre. Outre la 9e DIM, la 2e DLM commence à arriver sur place. Dès la veille en soirée, le 8e cuirassiers a été envoyé à Bavay, avec antennes à Maubeuge et Berlaimont, afin de prendre liaison avec les éléments français défendant la Sambre et les appuyer. Il ne s'agit cependant pas d'éléments suffisamment conséquents pour pouvoir intervenir de façon vraiment décisive. Ils mèneront un combat de retardement efficace contre la 5. Panzerdivision.

Le combat le plus important se déroule sur le front de la 7. Panzerdivision. Le matin, le général Picard ordonne à ses troupes de tenir fermement le front où elles sont déployées et, si possible, d'avancer vers la Sambre. A midi, les ordres sont modifiés car la 7. Pz. Div. s'est remise en route et progresse du Cateau

Ci-contre.
Ces Panzer IV roulent dans les rues de Marcoing, un village situé au sud de Cambrai, sur le fameux champ de bataille de novembre 1917 qui avait vu le premier emploi massif de chars de l'histoire. Vingt-deux ans après, les tanks anglais sont remplacés par les Panzer de la 7. Panzerdivision de Rommel, reconnaissables à leurs grands chiffres. A des fins de reconnaissance, les tankistes ont déployé un drapeau à croix gammée sur le compartiment moteur de leur engin. A gauche, derrière un groupe de réfugiés, on distingue du matériel français abandonné, notamment une AMD 178. Elle ne peut guère appartenir qu'à la 1re ou la 2e DLM, ou aux GRDIm ayant traversé le secteur. Le 8e cuirassiers a notamment envoyé plusieurs reconnaissances aux issues de Cambrai le 20 mai. *(BA)*

FANTASSIN ALLEMAND, MAI 1940.

Si on le compare avec son adversaire français de la même époque (voir p. 142), le contraste est saisissant, et n'a pas manqué, à l'époque, de frapper tous les esprits. Souvent, l'infanterie allemande progresse tête nue sur les routes, le danger ayant été écarté par les Panzerdivisionen opérant loin en avant, et rien par ailleurs n'étant à redouter du ciel, la Luftwaffe étant maîtresse des airs. Ici est illustré un caporal-chef en paquetage d'assaut, très allégé, parfaitement adapté à la Blitzkrieg. Sa tenue comprend le casque d'acier modèle 1935, la vareuse modèle 1935 en drap feldgrau avec collet vert foncé bleuâtre à tresses distinctives, le pantalon de nuance gris pierre et les bottes de marche modèle 1931 en cuir noirci. L'équipement est lui aussi en cuir noirci, du moins pour ses éléments principaux, ceinturon et cartouchières. *(Photo S. Ciejka, coll. J. de Lagarde)*

vers Cambrai. Cette fois, il est clair que seule une attaque de toute la division, d'un seul bloc, pourra arrêter les Allemands.

Picard la prévoit pour 17 h 30. Il obtient même la promesse d'une protection de la chasse. Le groupement de Beauchesne demande et obtient un report jusqu'à 18 h 30.

Le déploiement de la division est loin d'être complet à 18 h 30, puisqu'au groupement de Causans, il manque dix pelotons de chars sur douze et que le bataillon de dragons portés a perdu deux escadrons en Hollande. Au groupement de Beauchesne, tous les dragons portés sont sur la ligne de départ, ainsi que quatre escadrons de chars sur cinq. L'opération pourrait donc être menée, mais la débandade va soudain emporter le groupement de Beauchesne.

A l'heure H, le général Picard et son état-major sont en première ligne, avec les chars du groupement de Beauchesne. Il décrit ainsi la suite des opérations : « *Quelques rares tirs d'artillerie allemande, simple accrochage de tir. Soudain, les chars qui se portaient en avant font demi-tour et se replient vers le nord. On joint un équipage : l'attaque est décommandée. Contre-ordre donné par le colonel de Beauchesne et transmis par le capitaine de Boery de son état-major. Les chars partis, c'est le vide et le silence. Le général Picard envoie aussitôt l'officier de liaison sur le terrain à la recherche du colonel de Beauchesne. Personne. Il s'y rend lui-même. Personne.* » [3]

Que s'est-il donc passé ? Au 18e régiment de dragons, le JMO est laconique : « *Au moment où les chars se mettent en mouvement arrive un contre-ordre du colonel de Beauchesne, commandant le groupement au bénéfice duquel le régiment attaque. L'opération est abandonnée et ordre est donné de reporter le régiment au nord de Solesmes (...) Ce mouvement se termine à 21 heures. Le 4e cuirassiers qui devait attaquer à gauche du 18e dragons en direction de Landrecies n'a pu déboucher du Quesnoy où il a subi de très lourdes pertes. C'est vraisemblablement la raison pour laquelle l'attaque projetée a été décommandée.* » [4]

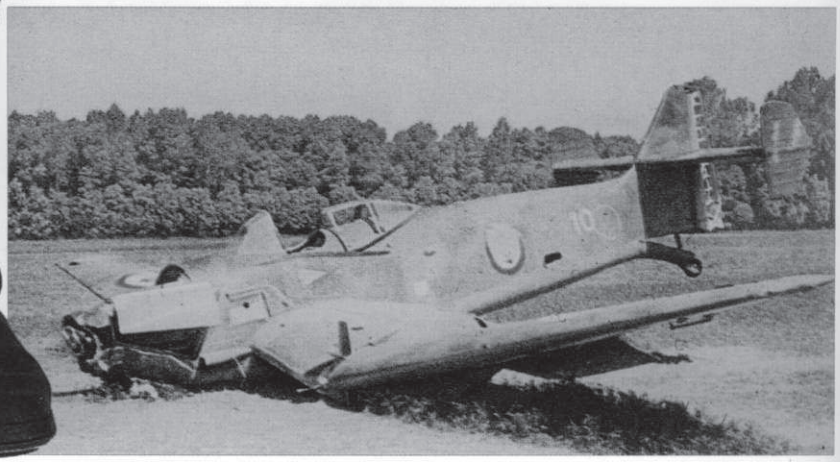
Effectivement, l'historique du 4e cuirs indique que le régiment a été pressé durant toute la journée par l'ennemi, notamment dans la défense du village de Jolimetz, tenu par « *des AMD du 6e cuirassiers, un peloton du*

3. 32 N 492. op. cit.

4. 34 N 476. Journal des marches et opérations du 18e régiment de dragons. SHAT, Vincennes.

Ci-dessous.

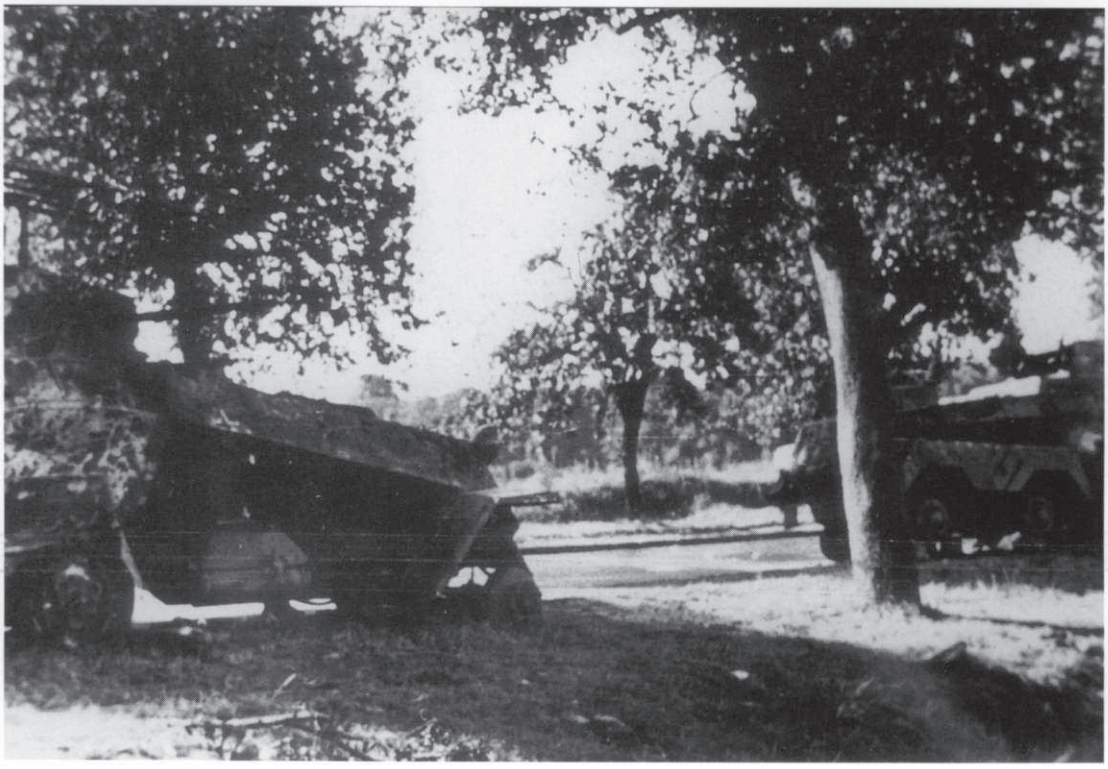
Un Loire-Nieuport LN 411 abattu lors du terrible raid contre Berlaimont, sur le cours de la Sambre. La mission s'est déroulée le 19 mai en fin d'après-midi. Elle regroupe 20 Loire-Nieuport 401 et 411 des escadrilles AB-4 et AB-2, parties de Berck. Pris à partie par la Flak au-dessus de la Sambre, les « Stukas français » subissent des pertes énormes. A l'AB-4, seuls quatre appareils regagnent leur base, les cinq autres ont été abattus. Quant à l'AB-2, elle ne dispose plus que de six avions sur onze en fin de journée. Les deux escadrilles de l'aéronautique navale ont ainsi perdu la moitié de leurs effectifs en une seule mission. La concentration de blindés de la 7. Pz. Div. à Berlaimont a bien été touchée, mais cela n'a en rien ralenti l'avance de Rommel. *(Collection privée)*



Ci-dessus.
Un Somua abandonné près de Crèvecœur-sur-Escaut. Son camouflage et ses marques permettent de l'identifier comme un engin de la 2e DLM. Il appartient au 29e régiment de dragons et fait l'objet d'un profil couleurs dans notre planche consacrée à la 2e DLM, page 131. Le 29e RD a été quasiment détruit les 19 et 20 mai 1940 lors d'une tentative de nettoyage de la forêt de Mormal en soutien de la 5e DINA, son colonel étant capturé le 20 à Avesnes-le-Sec. Le reste du régiment a tenté de rejoindre Douai, qui se situe au nord-ouest de Cambrai, c'est-à-dire dans une direction opposée à Crèvecœur. Mais, privé de commandement, le régiment s'est dispersé, ce qui explique la présence de ce char sur les bords de l'Escaut.
(Collection Beauval)

4e dragons portés, des éléments de la 1re DCR, une pièce antichar belge, etc. » A 17 heures, soit très peu de temps avant l'heure de l'attaque prévue par Picard, Jolimetz est attaqué par une cinquantaine de chars. Le groupe de Somua est donc entièrement occupé parla défense du village et ne peut s'occuper de l'assaut vers la Sambre.

Reste le groupe de chars Hotchkiss, qui, lui, reçoit l'ordre d'attaque. Dès qu'il débouche du Quesnoy, il est pris à partie par des éléments allemands, appartenant à la 5. Panzerdivision : « *Le 2e escadron engage successivement le peloton Aussel (aspirant Aussel tué à la tête de son peloton), le peloton de la Morsanglière qui, après avoir fait sauter la résistance et progressé d'un kilomètre en direction de Jolimetz, tombe sous un feu extrêmement nourri d'armes antichars installées dans les bois en lisière de la route. Ce peloton, qui n'avait plus que quatre chars, est littéralement détruit. Le capitaine de Chatellus se porte en char près du lieutenant de la Morsanglière pour lui donner l'ordre de repli; il est tué, son char étant percé d'un groupement serré de cinq obus antichars (...) Les pelotons Costerousse et Desmontiers, légèrement en arrière, se replacent sous les ordres directs du commandant de The-*



Ci-contre.
La 1re DLM a fait subir des pertes non négligeables à la 7. Panzerdivision de Rommel dans le secteur de la Sambre : deux véhicules du Aufklärungs Abteilung 37 ont été incendiés. Il s'agit d'un SdKfz 232 (8-rad) et d'un SdKfz 231 (6-rad).
(National Archives)

Ci-contre.
Ce Hotchkiss H 39, armé d'un canon de 37 mm SA 38, est une énigme. D'après la légende, la scène se déroule à Crèvecœur-sur-Escaut, un village où seuls les 1re et 2e DLM ont pu combattre. Pourtant, aucune de ces deux divisions ne possédait de H 39. Seule la 3e DLM en était dotée, or elle ne s'est pas battue au sud de Cambrai, mais dans le secteur d'Arras. Il ne peut donc s'agir que d'un char isolé des 2e ou 5e GRDIm ou, peut-être encore, d'un survivant de la 1re DCR, dont le 25e BCC n'a pas été entièrement détruit à Avesnes-sur-Helpe. La prise de vue ne permet pas de savoir si ce char porte les grands as typiques de cette unité.
(Collection Beauval)

Bataille sur la Sambre

lin et sont envoyés sur la route de Landrecies; à ces deux pelotons se joignent deux chars rescapés du peloton Aussel. Ce groupement du 2e escadron subira de fortes pertes et sera presqu'entièrement détruit. Sur les 21 chars, deux seulement (...) rejoindront Haspres le lendemain matin et se joindront au 4e escadron. » [5]

Au 4e escadron, employé dans des actions de détails pour défendre des villages attaqués, les pertes sont également lourdes puisque deux pelotons disparaissent entiers en ce 18 mai.

Ci-dessous.
Ce Morane-Saulnier MS 406 abandonné et en proie à la quête de souvenirs porte, en plus des cocardes françaises, les marques de nationalité polonaises. Photographié sur le terrain de Niergnies, près de Cambrai, il n'appartient pas au groupe de chasse GC 1/145, doté un temps de MS 406, puis de Caudron C 714, mais à l'une des patrouilles polonaises intégrées à des groupes de chasse purement français, en l'occurence le GC III/2, basé à Niergnies. Les premières patrouilles polonaises ont été formées en mars 1940.
(BA)

Ci-dessus.
A l'entrée de Maroilles, une colonne du Panzer-Regiment 25 dépasse plusieurs véhicules français abandonnés, dont un rare Laffly V 15 T, l'un des 100 premiers exemplaires construits par Laffly. Ce véhicule, qui tracte un canon de 25 mm, appartient à l'escadron divisionnaire antichar d'une grande unité de cavalerie. Il s'agit d'un véhicule appartenant, soit à la 1re DLM, soit à la 1re DLC du général d'Arras, qui se replie de Belgique et dont le chef place le reste de ses unités à la disposition du général Picard.
(National Archives)

Ces pertes énormes du 4e cuirs et son incapacité à prendre l'offensive explique sans doute la décision du colonel de Beauchesne de susprendre l'attaque décidée par Picard, le flanc gauche de la DLM étant sérieusement menacé. En revanche, cela ne l'excuse en rien de ne pas avoir prévenu son chef.

Lorsque finalement, à la tombée de la nuit, le général Picard retrouve enfin Beauchesne, tranquillement installé au moulin d'Haspres, on imagine que la rencontre entre les deux hommes est orageuse. « *Au général Picard qui lui demande des explications, le colonel de Beauchesne prétexte que faute de chars, il a décommandé l'attaque et que sa droite est aux prises avec l'ennemi. Mais il n'ajoute pas qu'à 19 heures, il a donné à tout son groupement l'ordre de se replier sur la ligne Villers-en-Cauchies–Saulsoir–Verchain, à 12 km en arrière de sa base de départ et à 5 km du PC de la DLM qui se trouve en l'air, et découvrant ainsi complètement la droite du groupement de Causans qu'il ne prévient pas. Croyant le groupement de Beauchesne toujours sur sa base de départ, le général Picard, après avoir fait de sévères observations, rejoint Bermerain, soucieux de Causans dont il est sans nouvelles.* » [6]

Le comportement irresponsable du colonel de Beauchesne est lourd de conséquences : en se retirant ainsi sans prévenir personne, il ouvre la route de Cambrai, ce dont Rommel ne manque pas de profiter. Cela provoque la dislocation du front de la 1re DLM. Il n'est plus question de livrer bataille sur la Sambre, celle-ci n'est plus possible à atteindre. Il est peut-être encore temps de se ressaisir sur l'Escaut, mais l'ennemi en laissera-t-il le temps ?

Picard tente alors de réunir sa division en avant de l'Escaut, d'y tenir une journée, puis de se replier à l'abri du fleuve à la nuit tombée.

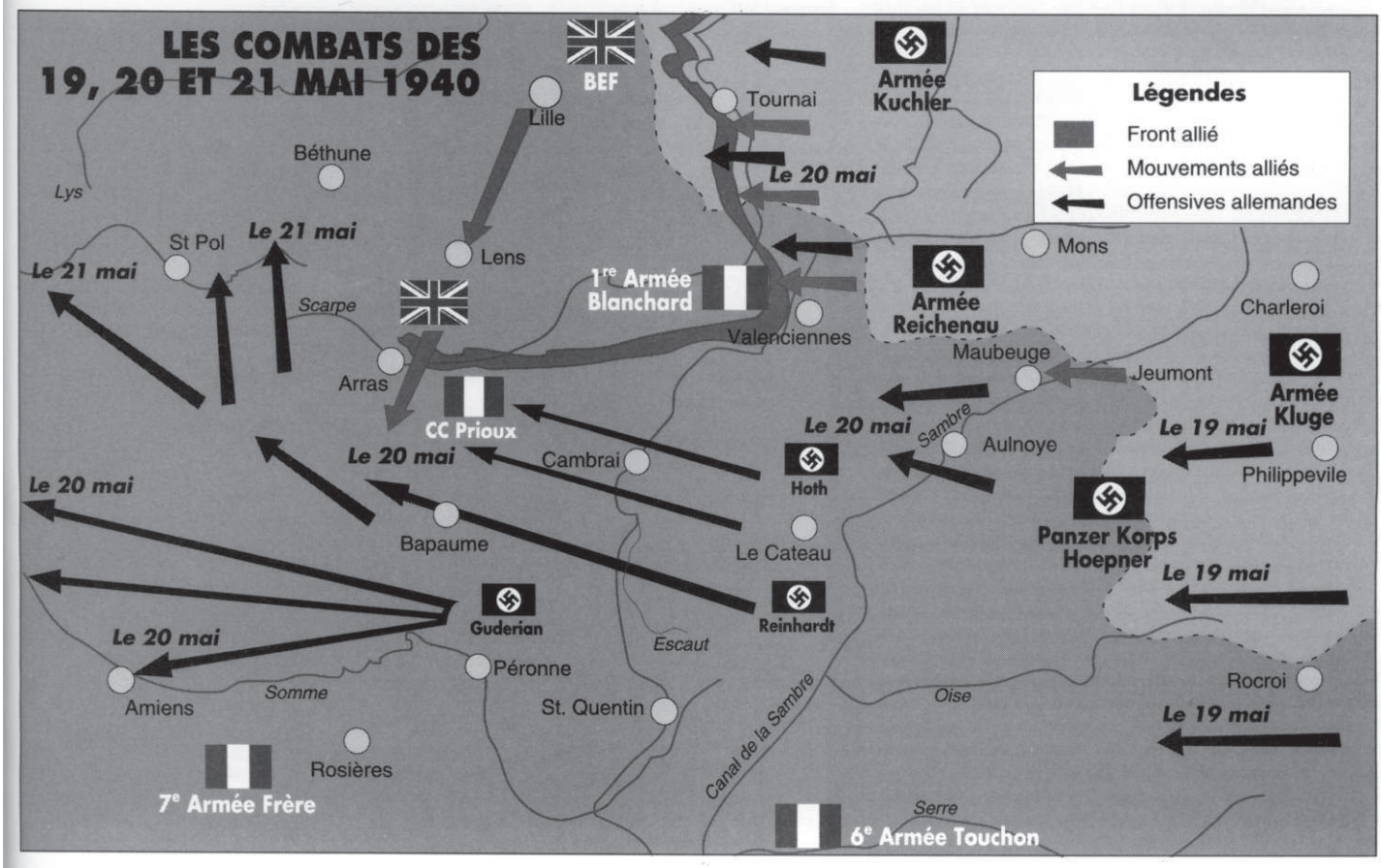
Malheureusement, il est presque impossible de joindre les divers groupements. Dans la journée, la 1re DLM passe sous le commandement direct du corps de cavalerie du général Prioux. Celui-ci décide de mettre fin aux combats décousus pour monter une attaque d'envergure afin d'essayer de couper en deux les lignes allemandes. Une courte période de repos va donc s'ouvrir pour la 1re DLM, le temps que les autres divisions mécaniques se regroupent.

La 1re DLM a souffert dans les combats des 17 et 18 mai, puisque la disponibilité est la suivante :

— dragons portés : 60 %
— AMD : 50 %
— chars Somua : 50 %
— chars Hotchkiss : 40 %
— canons de 75 : 60 %
— canons de 105 : 100 %
— canons de 47 : 50 %
— canons de 25 : 60 %
— aviation : 0 %

Les pertes en matériel sont donc assez lourdes, mais le moral reste bon et le personnel a peu souffert, si ce n'est de la fatigue. Les prisonniers sont assez nombreux, mais les tués et blessés sont rares, de telle sorte que la valeur combative de la division est encore très bonne. Les combats sur la Sambre n'ont pas été couronnés de succès, loin s'en faut, mais la perspective d'une contre-attaque massive vers le sud laisse espérer en un retournement du sort des armes.

5. 34 N 463. Historique du 4e cuirassiers. SHAT, Vincennes.
6. 32 N 492. op. cit.



Ci-dessus.
Un camion Opel Blitz de la Wehrmacht, quelque peu bondé, croise un char Matilda Mk I abandonné à peu de distance de la nécropole nationale de Notre-Dame de Lorette, le plus grand cimetière militaire français. Le char est facilement identifiable comme un engin du 7th RTR, son nom, *Garbo*, commençant par la 7e lettre de l'alphabet. Le camion porte un insigne divisionnaire sur le garde-boue, un cœur au centre d'un carré blanc. *(ECPA)*

LA BATAILLE D'ARRAS

La bataille d'Arras n'a pas été livrée par le BEF seul — nous allons le voir — mais il s'agit de la plus importante attaque délivrée par les Britanniques depuis le 10 mai 1940. Ceux-ci, notamment en Belgique, ont été nettement moins durement pressés que les Français.

Mais, avant d'entrer dans le détail des actions autour d'Arras, profitons de ce chapitre pour résumer rapidement les opérations du BEF depuis le 10 mai.

Le BEF entre en Belgique

Comme toutes les autres armées alliées, l'armée britannique est prise de court par l'attaque allemande alors que les permissions venaient d'être réintroduites. Trois corps d'armée du BEF doivent entrer en Belgique, pour se placer sur la ligne Louvain-Wavre, avec l'armée belge à gauche et la 1re armée française à droite.

Le 1st Corps, composé des 1st, 2nd et 48th Divisions forme l'aile droite du BEF, le 2nd Corps formant l'aile gauche avec les 3rd et 4th Divisions, tandis que le 3rd Corps (42nd et 44th Divisions) sert de réserve, de même que les 5th et 50th Divisions. L'avance du BEF est couverte par les régiments de reconnaissance des divisions d'infanterie, avec leurs petits chars légers Vickers Mk VIb et leurs Bren Carriers.

L'entrée en Belgique se déroule sans difficulté particulière, si ce n'est sur la route de la 3rd Division du général Montgomery, où un garde-frontière belge demande aux troupes d'avant-garde une autorisation écrite pour pénétrer en territoire belge. Partout ailleurs, la population belge accueille avec enthousiasme les Alliés, Français comme Britanniques.

Un nouveau rôle pour le BEF

Alors que les armées de Blanchard et de Corap sont soumises à la pression que nous connaissons, la vie du BEF, du 10 au 15 mai, est plutôt calme. Le 13 mai, Gort communique à Londres un message plutôt rassurant : « *Aucun événement d'importance ne s'est déroulé aujourd'hui.* » Le lendemain, il en est à peu près de même, à ceci près que la 3rd Division de Montgomery reçoit le choc des premières attaques allemandes. Elles sont repoussées, de même que tous les autres assauts qui se succèdent le lendemain. Lorsque le front est menacé, des contre-attaques ponctuelles rétablissent la situation. Le 15, alors que se déroule la terrible bataille de Gembloux, Gort écrit encore : « *Dans l'ensemble, la journée a été calme.* »

Le soir du 15, les Alliés prennent la décision de se

Ci-contre.
La montée en Belgique d'une division du BEF sous le regard de fantassins français. En mai 1940, le BEF est la seule armée entièrement motorisée, mais elle n'aligne que 10 divisions, plus deux en réserve. En dehors du camion Bedford du premier plan, de nombreux véhicules ont l'air de provenir de la réquisition. Tous portent un grand carré blanc d'identification, à l'image des chars eux-mêmes.

Ci-dessous.
Un Vickers Mk VIb d'une unité inconnue entre en Belgique à Herseaux, à la frontière franco-belge près de Roubaix. Le char porte un carré d'identification de 30,5 cm sur 30,5 cm qui tient lieu en quelque sorte de marque de nationalité. Au combat, celle-ci est très voyante et nombre d'équipages la couvriront de boue pour éviter que les pointeurs allemands s'en servent comme cible.
(IWM)

replier vers l'Escaut. Cette retraite se déroule sans trop de difficultés et il apparaît bientôt au commandement français que le corps expéditionnaire britannique, qui a très peu combattu, est encore en pleine possession de ses moyens. Il est donc logique qu'il joue un rôle plus important dans la bataille, notamment contre la grande poche allemande qui s'est formée le long de la Somme.

L'idée est sans doute du général Weygand, qui remplace Gamelin le 19 mai 1940, au pire moment de la bataille, lorsque l'armée française n'a vraiment pas besoin d'une vacance à sa tête. Jusqu'alors, les Français ont toujours considéré les Anglais avec une certaine condescendance pour leur petite armée. Mais du jour au lendemain, ils font porter sur elle, comme sur la RAF d'ailleurs, tous leurs espoirs. Ce changement d'attitude ne plait pas plus à Gort que l'ancienne. Il a plusieurs raisons pour cela : la moins avouable est probablement qu'il ne souhaite aucunement engager à fond le BEF au bénéfice de l'armée française. Mais Gort est également lucide et ne se fait pas d'illusions sur son armée. Jusqu'au 16 mai 1940, le BEF a été exclusivement ravitaillé par des lignes de communications passant par Cherbourg et Brest. Si les Allemands coupent ces lignes, le BEF est asphyxié, tout comme la 1re armée française. Dans ces conditions, aucune attaque vers le sud ne pourra être livrée avec de grands espoirs de succès.

Aux premières heures du 19 mai, Billotte rencontre Gort afin de préciser la future stratégie à suivre. Une seule méthode serait efficace : attaquer la poche allemande à la fois depuis le sud et le nord. Or, cela est impossible. La bataille de Montcornet, livrée le 17, a montré que les effectifs disponibles au sud de la Somme étaient pour le moment incapables de la moindre contre-offensive d'envergure.

Une autre possibilité serait d'abandonner purement et simplement la Belgique et de se frayer par la force un chemin jusqu'à la Somme. C'est sans doute la seule solution qui aurait pu avoir une chance de succès, mais elle est irréaliste : les Belges n'accepteront pas d'abandonner leur pays ou de lutter seuls pour permettre à leurs alliés de se retirer.

Pour Gort, il ne reste donc plus qu'une seule issue : l'évacuation par mer. Billotte n'y est évidemment pas favorable, car elle signifie la destruction complète des moyens opérationnels de l'élite de l'armée française et aussi du BEF, bien entendu. Il semble que les deux généraux ne prennent alors aucune décision. En revanche, il est sûr que Gort téléphone à Londres, le jour même à 13 h 30, pour demander au War Office de

considérer ce plan et ses conséquences.

La réponse ne doit pas combler le chef du BEF, puisqu'il reçoit le 20 mai un télégramme ainsi rédigé : « *Le BEF doit faire mouvement vers le sud en direction d'Amiens, en attaquant toutes les forces ennemies qu'il rencontrera et se repositionner sur la gauche de l'armée française.* »

C'est en fait un vœu pieux et pas plus le corps expéditionnaire anglais que la 1re armée n'est capable de se dégager de la pression allemande en Belgique pour se retourner soudain vers le sud. C'est d'ailleurs là que repose l'un des traits de génie du général von Manstein dans la conception du Fall Gelb.

Après de longues et âpres discussions, les généraux français et anglais parviennent à se mettre d'accord sur une ébauche de plan : chacune des deux armées mettra à disposition deux divisions pour une attaque vers le sud, depuis la région d'Arras et Cambrai.

A mesure que le temps passe, Gort réduit l'envergure de son offensive. Il n'est bien vite plus question de frapper en profondeur vers le sud, mais simplement de se livrer à une opération de nettoyage, sur une large échelle, des environs d'Arras, afin d'en soulager la garnison et de gêner les lignes de communications allemandes. En fait, si Gort est bien forcé d'attaquer au sud, par solidarité avec ses Alliés, il pense déjà exactement à l'opération inverse : se retirer le plus vite possible vers le nord-ouest et Dunkerque, pour rembarquer vers l'Angleterre.

Aussi les effectifs alloués au général Franklyn pour son opération sont-ils particulièrement maigres : les 5th et 50th Divisions ne comptent à elles deux que quatre brigades d'infanterie au lieu de six. Franklyn en garde deux pour défendre les accès est de la ville, en direction de Cambrai, où les Allemands sont déjà. Une troisième brigade est placée en réserve de telle sorte qu'une seule brigade — un régiment [1] — est disponible pour l'assaut. A ces fantassins s'ajoutent les deux bataillons de chars de la 1st Armoured Brigade, soit 76 chars dont seulement 16 sont armés d'un canon.

La coopération avec les Français n'est pas excellente et ceux-ci ne peuvent aligner, en même temps et au même endroit, que la 3e DLM et les chars du GBC 515. La 25e DIM du général Molinié ne pourra attaquer avant le 22 mai et en direction de Cambrai.

Avec des effectifs aussi maigres, nous sommes loin de la grande tentative de percée vers le sud. Il s'agit néanmoins de la première contre-attaque de grande envergure lancée depuis que les Allemands ont percé le long de la Somme et sur l'Escaut.

1. Car la brigade anglaise ne compte que trois bataillons.

La bataille d'Arras

Ci-dessus.
Dans la Tiensesteenweg, à Louvain, une colonne motorisée de la 3rd Infantry Division du général Montgomery se replie. D'après Peter Taghon, le véhicule de tête appartient au 15/19th Hussars. Au second-plan, l'engin qui porte de nombreux branchages est un Light Dragon Mk II, qui porte un grand 6 blanc à l'avant. Il s'agit, en toute logique, de l'insigne du 20th Antitank Regiment.
(Musée Royal de l'Armée)

Ci-dessous.
Une section de Matilda Mk I dans son rôle de soutien d'infanterie lors de manœuvres dans le nord de la France, au début de 1940. Avec leur unique mitrailleuse lourde et leur extrême lenteur, les Mk I ne peuvent prétendre à rien d'autre que d'accompagner l'infanterie. Ils portent encore ici leur immatriculation civile. *(IWM)*

Les préparatifs anglais

Les troupes britanniques destinées à la bataille sont scindées en deux groupes qui doivent commencer leur mouvement à l'ouest d'Arras et le terminer à l'est de la capitale du Pas-de-Calais, sur la Cojeul. La colonne de droite, au rayon le plus large, est ainsi constituée :

— 7th Royal Tank Regiment, avec 23 Matilda I et 9 Matilda II;
— 8th Batallion, The Durham Light Infantry;
— 365th Battery, 92nd Regiment, Royal Field Artillery, avec 12 canons de 25 livres;
— 260th Battery, 65th Antitank Regiment, avec 12 canons de 40 mm;
— un peloton de trois canons antichars de 25 mm;
— un peloton moto du 4th Northumberland Fusiliers.

La colonne de gauche, qui attaquera vraiment dans la périphérie immédiate d'Arras, est constituée à l'image de sa voisine :

— 4th RTR, avec 37 Matilda I et 7 Matilda II;
— 6th Batallion, Durham Light Infantry;
— 368th Battery, 92nd Regiment, RFA;
— 206th Battery, 52nd Antitank Regiment;
— un peloton de trois canons de 25 mm;
— le général Martel et son état-major.

Le plan anglais n'est pas très bien ficelé car la ligne

de départ se trouve en fait au milieu du terrain conquis par les Allemands ! L'erreur s'explique par le fait que les Britanniques, comme les Français, sont très mal renseignés sur leurs adversaires. Les deux alliés ignorent en effet qu'ils vont devoir affronter la 7. Panzerdivision, une division motorisée SS, la Totenkopf, sans parler de la 5. Panzerdivision qui approche à grands pas d'Arras, par l'est.

Combats pour la ligne de départ

Le groupement de droite part à 13 h 15. Les chars partent avant l'infanterie, las de l'avoir attendue une heure. Il est à noter que les Matilda ne disposent pas d'antenne radio et ce sont donc les Vickers Mk VIb qui portent les ordres. Ils seront très vite détruits par les canons de Pak allemands.

Vers 14 h 30, les tanks rencontrent l'ennemi devant le village de Duisans, soit à près de huit kilomètres avant la ligne de départ supposée. Ils passent sans trop de mal, mais l'infanterie qui suit loin derrière est forcée de livrer un difficile combat avant de capturer le village. Finalement, l'avant-garde du Durham Light Infantry ne parvient sur la ligne de départ qu'à 18 h 30, après avoir combattu pendant près de quatre heures pour y arriver. A peu près au même moment, une attaque aérienne d'une vingtaine de minutes cause peu de pertes à l'infanterie, mais met fin à l'avance britannique dans ce secteur.

Les chars, pendant ce temps, ont progressé jusqu'aux abords de Wailly. Le journal de marche du 7th RTR relate ainsi l'opération :

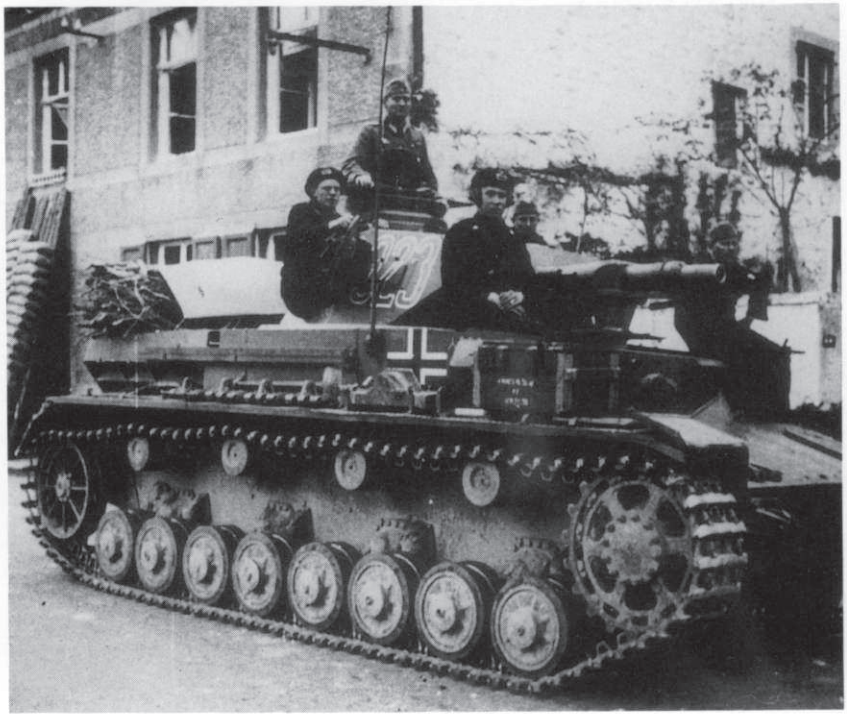
« *Les rapports des unités montrent que l'attaque a infligé des pertes à l'ennemi. De nombreux coups ont été portés : des colonnes de camions ennemis ont été détruites, des véhicules blindés incendiés et beaucoup de canons antichars ont été mis hors de combat. A un moment précis, l'ennemi était complètement démoralisé et s'est enfui; si seulement des réserves avaient été disponibles, nous aurions pu infliger des pertes encore plus lourdes. Des prisonniers ont été capturés en grande quantité et ils ont été confiés à l'infanterie.* »

Comme les fantassins n'ont pas combattu aux côtés des chars, on suppose que les tankistes ont indiqué aux prisonniers la direction de la captivité... Il est peu probable qu'il en soit resté beaucoup en fin de journée dans les lignes britanniques.

D'après certains rapports allemands, il semble que les soldats s'étant débandés aient appartenu à la division SS-Totenkopf et non à la 7. Panzerdivision. Rommel indique quand même dans ses mémoires que l'apparition des Matilda à l'épais blindage a causé un début de panique dans les rangs de

Ci-dessus.
L'un des 48 Vickers Mk VIb capturés à Asse par la 19. ID. Il appartient au 15/19th Hussars et a été incendié, ainsi que huit autres, par le Pak 37 de l'*Oberfeldwebel* Laske.

Ci-dessous.
L'un des précieux Panzer IV du Pz. Rgt. 25 de l'Oberst Rothenburg, de la 7. Pz. Div. *(National Archives)*



son artillerie : « *L'endroit était fort malsain, d'autant plus que d'autres chars ennemis se trouvaient très près de Wailly, au nord. Entraînés par l'infanterie en retraite, les servants d'une batterie d'obusiers abandonnèrent leurs pièces. Avec le lieutenant Most, je fis tirer contre les chars par tous les canons disponibles, à la cadence la plus rapide et j'indiquai personnellement son but à chaque équipe de tir (...) Bientôt nous réussîmes à mettre hors de combat les chars de tête.* »

Parmi les canons en question, le Kommandeur de la 7. Pz. Div. compte des pièces lourdes de Flak de 88 mm. Leur efficacité est immédiate et force les chars anglais à se replier sur Warlus, où il retrouvent l'infanterie du 8th DLI. L'avance est définitivement terminée dans ce secteur.

La bataille de Beaurains

Progressant plus près de la ville d'Arras, le 4th RTR avance beaucoup plus vite que son voisin, même si l'infanterie est là aussi en retard d'une heure sur les chars. A l'ouest de Dainville, la première colonne allemande rencontrée est mise en déroute. Au nord d'Achicourt, la défense allemande se raidit et les 88 causent des pertes telles que la compagnie de réserve, avec les 7 Matilda II prêtés par le 7th RTR, doit monter en ligne. Face à la défense allemande, l'axe d'attaque est infléchi vers une petite vallée qui court au nord-ouest de Mercatel, où des unités allemandes ont été aperçues. Les Matilda qui y débouchent causent un vrai massacre, balayant tout ce qu'ils rencontrent : automitrailleuses, camions, side-cars et motos, canons de Pak de 37 mm, sans souffrir eux-mêmes la moindre perte. Mais faute d'ordres précis, ce succès n'est pas exploité. Seule la compagnie moto du 4th Northumberland Fusiliers, épaulée par quelques scout cars de la même unité, poursuit vers l'est et atteint l'objectif final, Wancourt sur la Cojeul. Faute de soutien, ils y seront presque tous capturés.

L'infanterie qui suit derrière les chars a la rude tâche de nettoyer les villages où SS et fusiliers de Rommel se sont cachés en voyant arriver les tanks anglais. Achicourt, puis Agny et Beaurains sont capturés, mais après la prise de cette commune, l'avance s'arrête. Là encore, l'artillerie de la 7. Panzerdivision en est la cause, comme l'écrit Rommel : « *Pendant ce temps, de violents et coûteux combats se déroulaient dans le secteur de Tilloy, Beaurains, Agny. De puissantes forces blindées avaient jailli d'Arras et s'étaient opposées à l'avance du 1er bataillon du 6e fusiliers, lui infligeant de grosses pertes en hommes et en matériel. Les canons antichars que nous mîmes rapidement en batterie se*

Ci-dessous.
Un Panzer II émerge des fourrés. Avec son petit canon de 20 mm, ce type de Panzer ne peut rien contre les chars franco-anglais à Arras. En revanche, leur grand nombre fait masse et permet de déborder aisément l'infanterie ennemie.
(National Archives)

La bataille d'Arras

Page ci-contre.
Rommel, le chef de la 7. Panzerdivision, se restaure pendant une courte halte. Son intervention sur le terrain évite un début de panique au sein de sa division, surprise par l'attaque franco-britannique à Arras.

Ci-contre.
Gros-plan sur un Matilda Mk I abandonné sur la route de Notre-Dame-de-Lorette et repoussé dans le bas-côté par les Allemands. Son train de roulement dépourvu de tout garde-boue lui donne un aspect des plus archaïques, qui correspond d'ailleurs à la réalité. Notons toutefois que cet engin est doté d'une radio et de son antenne (l'absence d'antenne va gêner considérablement les communications lors de la bataille d'Arras). Cet engin, dont le nom est presque entièrement masqué, appartient au 7th RTR, puisque la seule lettre identifiable, l'initiale, est un G et que tous les chars du 7th RTR portent un nom commençant par la 7e lettre de l'alphabet.

montrèrent bien trop légers pour agir efficacement contre les chars britanniques fortement blindés et la plupart d'entre eux furent mis hors de combat par l'artillerie adverse, ainsi que leurs servants, avant d'être écrasés par les blindés ennemis. Un grand nombre de nos véhicules furent brûlés. Des unités SS voisines durent se replier vers le sud sous le choc de l'attaque des blindés. Enfin, l'artillerie divisionnaire et des canons anti-aériens de 88 mm réussirent à arrêter les blindés ennemis au sud d'une ligne Beaurains – Agny. »

Le Panzer Regiment 25 contre-attaque

Passé le premier moment de surprise, les Allemands se ressaisissent. Il est important de noter que durant les premières heures de la bataille d'Arras, les Britanniques n'ont rencontré que de l'infanterie et de l'artillerie allemandes, mais pas de chars. En effet, le Panzer Regiment 25 de l'Oberst Rothenburg, très avancé vers le nord-ouest, est passé à côté des Anglais. Le temps d'être prévenu et de revenir en arrière et il ne peut intervenir avant 18 h 30 ou 19 heures. Il se heurte à la 3e DLM, dont nous parlerons plus loin, puis au groupement anglais articulé autour du 8th Durham Light Infantry. Le bataillon anglais s'est retranché dans Duisans et Warlus. Plutôt que d'attaquer de front les deux villages, les Panzer préfèrent les isoler en s'installant sur les routes d'accès. La seule tentative pour s'approcher de Warlus se solde par la mise hors de combat de cinq chars allemands par une section antichars britannique, d'ailleurs détruite à la fin de l'engagement.

L'infanterie allemande intervient ensuite, préparant son assaut par des tirs de mortiers. Avant qu'il ne soit trop tard, les défenseurs tentent des sorties en direction du nord, soutenus par les chars français de la 3e DLM, les Matilda ayant déserté le champ de bataille depuis longtemps. A Duisans comme à Warlus, les sorties réussissent, mais de nombreux éléments restent derrière et seront capturés.

Poursuivant son avance vers l'est, le Panzer Regiment 25 se heurte à des chars que Rommel suppose être anglais et qui mettent hors de combat pas moins de trois Panzer IV, six Panzer 38 (t) et plusieurs chars légers avant d'être rejetés vers le nord. Le Kommandeur de la 7. Panzerdivision situe la scène à Agny, ce qui est curieux car le 7th RTR n'a pas combattu dans ce village, pas plus d'ailleurs que le 4th. Il y a sans doute erreur sur le lieu ou sur la nationalité des chars alliés, quoique la 3e DLM ne relate pas de combat avec les chars allemands, mais seulement avec de l'infanterie.

La nuit est tombée déjà depuis plusieurs heures lorsque les Panzer se heurtent par hasard au 4th RTR. Dans l'obscurité, l'état-major du bataillon voit arriver un char assez gros, de la taille d'un Matilda II, qui avance jusqu'à eux, apparemment sans les voir puisqu'il faut que des officiers anglais agitent des cartes devant les fentes de visée pour que l'engin s'arrête. La trappe s'ouvre pour laisser apparaître la tête stupéfaite d'un tankiste allemand. Une bataille confuse s'engage aus-

Ci-dessous.
La bataille d'Arras n'est une victoire pour personne. Les pertes sont lourdes des deux côtés et si les Allemands ont bien été bousculés, leur contre-attaque de fin de journée a causé des pertes très lourdes à certaines unités anglaises, notamment l'infanterie : les deux bataillons du Durham Light Infantry sont réduits de moitié, les prisonniers étant particulièrement nombreux. Cette photo montre une colonne de prisonniers français et anglais, capturés à l'ouest d'Arras par les hommes de la 7. Panzerdivision.
(National Archives)

La bataille d'Arras

sitôt, dans laquelle le major Fernie est tué. Il est permis de se demander comment les Anglais ont pu confondre ainsi jusqu'au dernier moment un Panzer, sans doute un 38 (t) d'origine tchèque, avec un de leurs propres chars.

A Beaurains, l'attaque allemande commence semble-t-il vers 21 heures. Les compagnies C et D du 6th Durham Light Infantry sont dispersées et seuls de rares rescapés reviendront dans les lignes anglaises. Au matin du 22 mai, après une retraite désordonnée vers Arras, il ne reste plus que 10 officiers et 192 hommes au bataillon. Un autre groupe d'une taille à peu près équivalente sera retrouvé plusieurs jours après... en Angleterre ! Perdus, ils se sont repliés de leur propre initiative vers Dunkerque où ils ont été rapidement évacués.

La 3e DLM dans la bataille

Le 18 mai, la 3e DLM est encore à cheval sur la frontière franco-belge. De là, elle aurait dû être engagée dans la région de Cambrai, mais la situation y est trop confuse et, le 19, la division se porte sur la Scarpe, près d'Arras. Le 20, elle reste dans le même secteur et reçoit l'ordre de nettoyer les faubougs d'Arras le lendemain. La mission est un peu transformée dans la matinée du 21 mai : il s'agit à présent de couvrir le flanc ouest de l'attaque britannique.

La division part à 15 heures, soutenues par le groupe de bataillons de chars 515, fort de 47 chars Renault et Hotchkiss. Dès le début, certaines unités sont arrêtées devant Bernaville par des pièces de 105 et des Panzer. A 17 heures, la DLM parvient quand même sur la ligne Agnez-les-Duisans, Dainville, tandis que le 13e BCC du GBC 515 poursuit jusqu'à Warlus avec ses Hotchkiss H 35. Le repli s'effectue sur les lignes de départ à partir de 2 heures du matin.

Cette relation sommaire du JMO de la 3e DLM est heureusement nettement plus développée dans celui du 11e dragons portés. Le sort des unités est assez différent selon les cas. Le 2e bataillon participe aux premiers combats de la DLM, mais ne poursuit pas très loin son avance et se retire sur Dainville, puis Anzin, où il arrive à 20 heures.

Au 3e bataillon, l'intervention est fort différente, puisqu'il entre dans la bataille lorsque son voisin se retire :

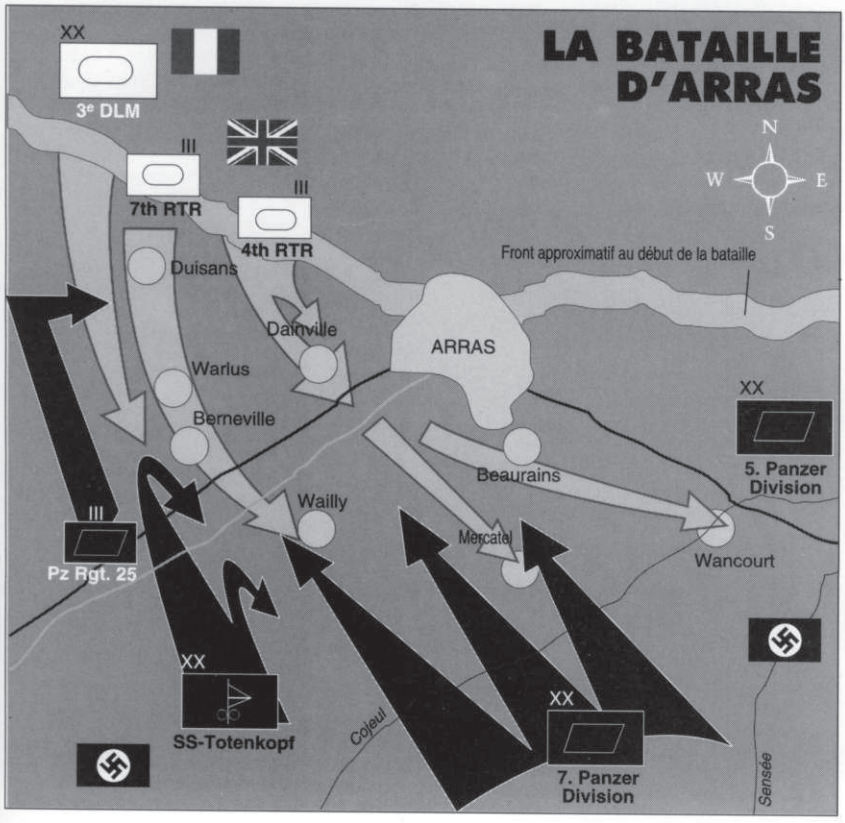
« A 20 heures, le bataillon reçoit l'ordre de se porter à Warlus pour y établir une liaison avec une brigade anglaise installée à l'ouest de ce village. Le temps de *rameuter la troupe, de donner des ordres et de s'y porter, il est 23 h 30 nuit noire, lorsque le bataillon arrive à Warlus. Un officier qui a précédé la colonne rend compte qu'il n'y a ni Anglais, ni bataillon de chars, si*

Ci-dessous.
Seul le Panzer IV, avec son canon de 75 mm, est capable de venir à bout du blindage des Matilda II. Néanmoins, Rommel va en perdre plusieurs lors de la bataille d'Arras. Cet engin appartient au Pz. Rgt. 25 de la 7. Panzerdivision.
(BA)

Page ci-contre.
Deux Matilda Mk II du 7th RTR sabordés dans un bois, sans doute au nord-ouest d'Arras, en tout cas sur le front de la 7. Pz. Div. Les chars ont été aspergés d'essence.
(National Archives)

Ci-contre.
Un Somua S 35 de la 3e DLM, détruit entre Berneville et Wailly, au sud-ouest d'Arras, le 21 mai 1940. Le diamètre de l'impact laisse supposer que le char a été atteint par un obus de 88 mm. Le célèbre canon de Flak a sans doute été utilisé pour la première fois dans le rôle antichar à Arras. Rommel répétera cet emploi à de nombreuses reprises pendant la campagne de Libye, notamment à la passe d'Halfaya.
Ce Somua, blanc de poussière, ne porte aucun insigne visible, et sa plaque d'immatriculation est illisible. Il n'est donc pas possible de déterminer avec exactitude son appartenance : 1er ou 2e cuirassiers ? Accompagnant la 3e DLM, le 13e BCC a perdu une dizaine de chars Hotchkiss H 35.
(BA)

ce n'est huit chars éclopés et rassemblés dans un coin. Le commandant Kientz, accompagné de quelques officiers, procède dans la nuit noire à la reconnaissance du village avant de donner ses ordres. A peine est-elle arrivée sur le mail planté d'arbres, que la reconnaissance est attaquée à la grenade par un parti ennemi qui sans doute était camouflé dans un bois. Le commandant Kientz est blessé grièvement, le capitaine Legendre son adjoint est blessé ainsi que l'adjudant Richard, et d'autres encore. Des voitures sautent et flambent. Le gros du bataillon qui est resté à l'entrée du village entend ces violentes détonations mêlées de cris; le village paraît flamber tout entier. Un peloton y pénètre, les Allemands, le coup fait, paraissent s'être retirés. Le capitaine Gallia qui a pris le commandement, organise la défense, les blessés sont évacués. Un motocycliste et un conducteur ont été brûlés vifs près de leurs véhicules. Et dans la nuit sinistre, le bataillon dans son isolement attend le jour avec impatience. Quant à 7 heures du matin, le bataillon débouche dans le village de Duisans, après avoir reçu l'ordre de repli, une surprise l'attend : un colonel anglais est là avec quelques officiers. Il remercie très vivement le capitaine Gallia de l'appui que les dragons ont apporté aux Anglais en lui permettant de se décrocher de Warlus. Il loue très fort les cavaliers français, serre les mains des officiers et disparaît. » [1]



Cet officier anglais est certainement le chef du 8th Durham Light Infantry. D'après le journal de ce bataillon, la sortie des éléments encerclés dans Warlus n'a pu se faire qu'avec l'aide de six chars français. Il semble bien que les chars soient des Hotchkiss du 13e BCC. Le 11e RDP n'est sans doute arrivé qu'après le départ des Anglais et des H 35, ce qui lui a valu de tomber sur une avant-garde allemande.

Un bilan mitigé

Avec le recul, la bataille d'Arras apparaît comme un coup pour rien. Les pertes ont été très lourdes des deux côtés :

— La 7. Panzerdivision a perdu 89 tués, 116 blessés et 173 disparus, pour la plupart prisonniers, ainsi

1. 32 N 489. Extrait du JMO du 11e dragons portés. op. cit.

Ci-contre.
Ce char Matilda Mk II, mal nommé *Good Luck*, a été détruit en tête de la colonne de droite de la Frank Force, lors de la bataille d'Arras. Un impact de petit calibre est visible près de la chenille droite : le blindage, malgré son épaisseur, a été percé. Tous les panneaux d'accès sont ouverts, probablement par les Allemands à la recherche de souvenirs, ou par l'équipage en fuite.
(BA)

La bataille d'Arras

Ci-dessous.
Un Panzer I de la 7. Panzerdivision, rue E. Breton, près de la gare d'Arras visible à l'arrière-plan. Un barrage de voitures particulières a été renversé sur le trottoir par les Allemands. On remarque sur le glacis du Panzer I l'insigne divisionnaire de la 7. Pz. Div. : un Y retourné et trois points jaunes.
(BA)

qu'une vingtaine de chars et un matériel conséquent : canons de Pak, camions, etc.

— la division motorisée SS-Totenkopf a perdu environ 100 tués et blessés et 200 prisonniers.

Il s'agit là de pertes nettement plus importantes que durant les dix premiers jours de la percée. Mais du côté allié aussi, les dégâts sont importants :

— la brigade blindée anglaise a perdu 46 de ses 74 chars, soit 62 %;

— le 4th Northumberland Regiment a perdu 16 de ses 21 engins de reconnaissance, soit 75 %;

— les unités d'infanterie sont réduites à moins de 50 % de leurs effectifs.

Du côté français, le JMO de la 3e DLM ne donne aucun chiffre. Par simple recoupement, il apparaît que le 13e BCC a perdu au moins une dizaine de ses chars. Le chiffre est sans doute voisin pour les unités blindées de la 3e DLM elle-même. En revanche, peu de dragons portés ont été tués : le 2e bataillon du 11e RDP ne déplore que quelques blessés légers, le 3e, deux tués et plusieurs blessés, dont trois officiers.

D'un point de vue purement tactique, les Alliés ne sont pas parvenus à leurs objectifs. En revanche, comme à Hannut et Gembloux, l'avance allemande a été arrêtée nette pour la journée. Dans le secteur d'Arras, c'est particulièrement important, car il s'agit de la première tentative délivrée depuis le nord contre la poche qui encercle le BEF et la 1re armée. Cette attaque, aussi maladroite qu'elle ait pu être, a des conséquences importantes sur l'état-major allemand, qui devient beaucoup plus prudent à partir de cette date. Guderian sera retenu à plusieurs reprises pour éviter qu'il ne s'enfonce trop loin dans les lignes alliées au risque de se faire couper du gros de la Wehrmacht par une attaque du genre de celle d'Arras. Ceci l'empêchera sans doute de prendre Dunkerque avant l'établissement du camp retranché.

Au matin du 22 mai, alors que la 25e DIM du général Molinié se lance contre Cambrai avec l'aide du 38e BCC, la situation militaire des Alliés est catastrophique : Guderian est aux abords de Boulogne, l'armée néerlandaise a déposé les armes depuis près d'une semaine, les Belges sont en plein repli vers les Flandres et leur résistance touche manifestement à son terme, la 1re armée et le BEF, encerclés, doivent combattre sur deux fronts. Les perspectives d'une percée vers le sud s'évanouissent définitivement, malgré les espoirs de Weygand, le nouveau général en chef français. Les jours suivants vont faire apparaître des divergences d'intérêt entre les trois alliés qui vont littéralement bloquer toute initiative, ne laissant plus d'autre choix que l'évacuation par Dunkerque, c'est-à-dire l'abandon de tout le matériel de l'élite motorisée des armées alliées. La bataille d'Arras marque le tournant dans les opérations : avant celle-ci, il reste un espoir de contre-offensive, de renversement de la situation. Après le 21 mai, et malgré la splendide tentative de la 25e DIM sur Cambrai, tout espoir a définitivement abandonné le camp franco-britannique, qui ne va plus tarder à se déchirer. L'agonie des armées alliées du Nord commence. ❐

Ci-dessus et ci-dessous.
Après la bataille d'Arras et celle de Mont-Saint-Eloi contre la 3e DLM, la 7. Pz. Div. remonte vers le nord, pour tenter de couper la route de Dunkerque à la 1re armée française. Pour cela, il lui faut franchir le canal de La Bassée, ce qui ne se fait pas sans mal en raison de la résistance opiniâtre des forces franco-britanniques qui défendent le secteur. Après le passage de vive force des pionniers sur des radeaux pneumatiques, un pont provisoire est rapidement mis en place et les premiers Panzer II peuvent franchir le canal. *(National Archives)*

Ci-contre.
Depuis le 18 vers midi, les avant-gardes des 1. et 2. Pz.D. ont dépassé Saint-Quentin et cisaillent les unités françaises qui se replient d'est en ouest, leur causant de nombreuses pertes comme ici, cette AMD Panhard 178 détruite à Vermand, au nord-ouest de Saint-Quentin. L'engin ne porte aucune marque d'identification visible, aussi en est-on réduit à supposer qu'il appartient peut être au 4e RAM de la 4e DLC qui se replie en désordre vers l'ouest, en direction de Compiègne.
(BA)

19 MAI 1940 : la 2e DCR SEME LE TROUBLE CHEZ GUDERIAN

par Jean Yves MARY

La campagne de 1940 n'a pas cessé de faire couler de l'encre. Nous sommes heureux de donner la parole à Jean-Yves Mary, qui lève le voile sur un détail des opérations qui a, jusqu'à présent, été mal interprêté...

Le 19 mai 1940, Guderian qui commandait le XIX. Armee Korps a, si l'on en croit son livre *Souvenirs d'un soldat*, paru en 1954, connu quelques moments difficiles et il en attribue le mérite à l'action de la 4e DCR du colonel de Gaulle.

« Les jours suivants, de Gaulle nous demeura fidèle et réussit le 19 mai à faire irruption avec quelques chars jusqu'à 2 kilomètres de mon PC avancé dans la forêt d'Holnon et qui n'était protégé que par quelques pièces antiaériennes de 20. Je vécus quelques heures d'inquiétude jusqu'à ce que ces menaçants visiteurs eussent fait demi-tour ».

Hommage appuyé du vainqueur qui sert depuis lors à illustrer la vigueur de l'action de la 4e DCR ce jour là. Malheureusement, la vérité est toute autre: jamais la 4e DCR n'a menacé le PC de Guderian.

La situation du XIX. AK, le 19 mai

Le XIX. A.K qui vient de dépasser Saint-Quentin progresse en quatre groupements le long de la Somme mais l'opération de la 4e DCR le 17 mai à Montcornet a ravivé les craintes d'une opération sur son flanc gauche et, le 18, von Kleist a rendu à Guderian sa 10 Pz.D. engagée dans les difficiles combats de Stonne.

En attendant que celle-ci vienne se glisser en flanc-garde à gauche de la 1. Pz.D., Guderian prescrit à Schaal, le commandant de la 10. Pz.D., de constituer un groupement de circonstance chargé de contrôler les ponts sur la Serre et la Somme et d'éventuellement les détruire.

Ce groupement comporte les Pi.Bat. 666, 49 et 51 et le Pz Jäger Lehr Abt., le tout sous le commandement de l'oberst Müller (Pi.Rgt. Kdr 511). Au soir du 18, Müller a organisé son dispositif en trois secteurs, affectant à chacun une Kompanie du Pz Jäger Lehr Abt. et les pionniers disponibles : de Falvy à Ham inclus, le Pi.Bat. 49, de Pithon à La Fère, le Pi.Bat. 666 et d'Achery à Mortiers, les Pi.Bat. 37 et 41.

Ce dispositif linéaire appelé à être renforcé par l'arrivée des unités lourdes de la 10. Pz.D. qui prennent graduellement leur créneau [1] est loin d'être inutile puisque dans la matinée du 19, alors que la 1. Pz.D. s'empare de Péronne et que la 2. Pz.D. progresse vers le canal du Nord, ce ne sont pas moins de deux divisions cuirassées françaises qui vont attaquer — hélas en ordre dispersé — le flanc du XIX. A.K.

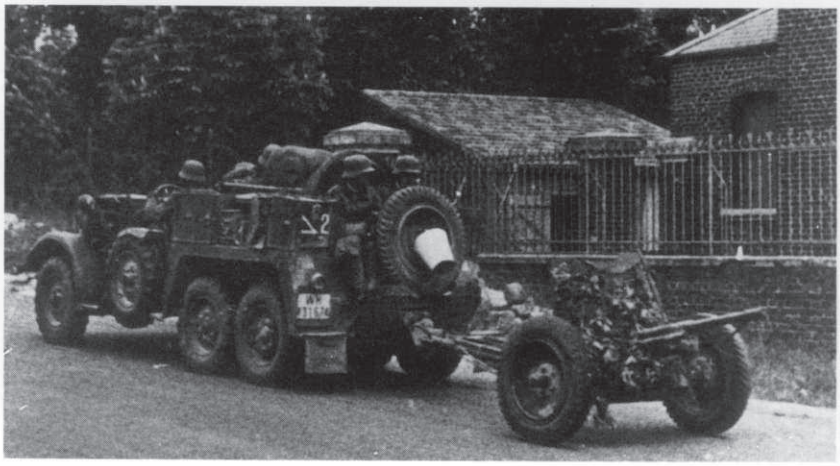
L'action de la 4e DCR

Il ne semble pas utile de revenir sur l'opération menée le 19 mai 1940 par les chars de de Gaulle : les faits sont connus. Disons simplement que, dès le 18 au soir, de Gaulle savait parfaitement que l'opération projetée pour arrêter la poussée allemande vers l'Oise (déjà dépassée) n'avait aucune chance de réussir.

La zone d'attaque est en effet coupée en deux par la Serre dont les ponts de Crécy et de Mortiers, qui

Ci-dessous.
Un tracteur tout terrain Protze tirant un canon de 37 Pak 36 appartenant au Pz. Jager Abt. 37 de la 1. Pz.D. (feuille de chêne sur le caisson de gauche, au-dessus du signe tactique des Pz. Jäger Abt.) traverse Tertry et poursuit sa route vers Estrées.
(BA)

1. Le Pz Aüfkl. Abt. 90 a déjà dépassé Ham qui est occupée par le Schütz. Rgt. 69 (moins son deuxième bataillon), la Schutzen-Brigade (Schütz. Rgt.86, II/Art. Rgt. 90, Pz Rgt. 8 et une batterie du I/Flak 71) tient le secteur Achery-Catmon et la Panzerbrigade (moins le Pz Rgt. 8 mais renforcée par le II/Schütz Rgt. 69, le 3/Pi.Bat. 49, le 3/Flak 55, le Pz Jäg. 521 et une batterie du I/Flak 71) occupe la zone Catillon-Dercy.



constituent des points de passage obligés, sont aux mains des allemands (groupement Müller renforcé par *le Pz. Jäger Abt. 521 et le Pz.Rgt. 7 de la 10. Pz.D.*). Sans infanterie pour en assurer la conquête, la 4e DCR ne peut dès lors que mener une longue marche d'approche jusqu'à la Serre où l'ennemi ne sera engagé que très modérément puisqu'à aucun moment les chars ne parviendront à franchir la rivière.

La 2e DCR joue les trouble-fête

La 2e DCR est une division maudite : débarquée dans la confusion entre Hirson et Rethel, mal engagée face aux blindés de von Kleist, elle est utilisée en blockhaus le long du canal de l'Oise et en grande partie disloquée.

Son commandant, le général Bruché, n'a aucun contrôle sur ses unités que les Panzerdivisionen vont couper en deux : près de Wassigny, une partie des chars tient le canal de l'Oise sous les ordres du lieutenant-colonel Gohlen; l'autre partie, après une action décousue sur Montcornet, s'est regroupée derrière le canal Crozat.

Pour Bruché, l'idée est de replier ce qui peut l'être vers Compiègne mais, le 17 au soir, un renseignement erroné lui laisse penser que Gohlen tient toujours sur le canal de l'Oise et il décide de remonter vers Ribemont. Malheureusement, l'opération ne peut se faire le 18 et elle est remise au lendemain.

Le 19 au matin, plusieurs groupements débouchent, en ordre dispersé une fois de plus, depuis le canal dans le flanc du XIX. A.K., notamment à Ham où une compagnie de chars B du 15e BCC essaie de forcer le passage. Aucun de ces groupements ne parvient à passer sauf, pour des motifs obscurs, un groupement mixte (deux H de la 1/27 et deux B du 8e BCC des lieutenants Fournier et Kreiss) parti de Jussy vers Essigny-le-Grand.

Ces quatre chars vont causer le plus vif émoi dans le dispositif allemand : vers 14 h 30, ils sont à Essigny-le-Grand, à 8 kilomètres du canal, mais les compte-rendus allemands amplifient singulièrement l'affaire en lui prêtant des vertus qu'elle n'a pas, car la conjugaison de l'action des 2e et 4e DCR laisse penser que l'objectif est de dégager Saint-Quentin.

Devant cette menace, von Kleist ordonne à Guderian qui vient d'arriver vers 15 heures à son nouveau PC de la forêt d'Holnon, à 5 kilomètres à l'ouest de Saint-Quentin, de contre-attaquer avec toutes les forces. Pour parer au plus pressé, Guderian presse Schaal d'engager toute la 10. Pz.D. pour dégager Essigny.

Pendant que la 10. Pz.D. s'apprête à intervenir, Guderian qui prend l'attaque très au sérieux, envisage trois possibilités de réaction (JMO du XIX. A.K.) :

— constituer une force de flanquement et continuer à avancer;

— poursuivre l'attaque vers Bouchavesnes pour garder l'initiative;

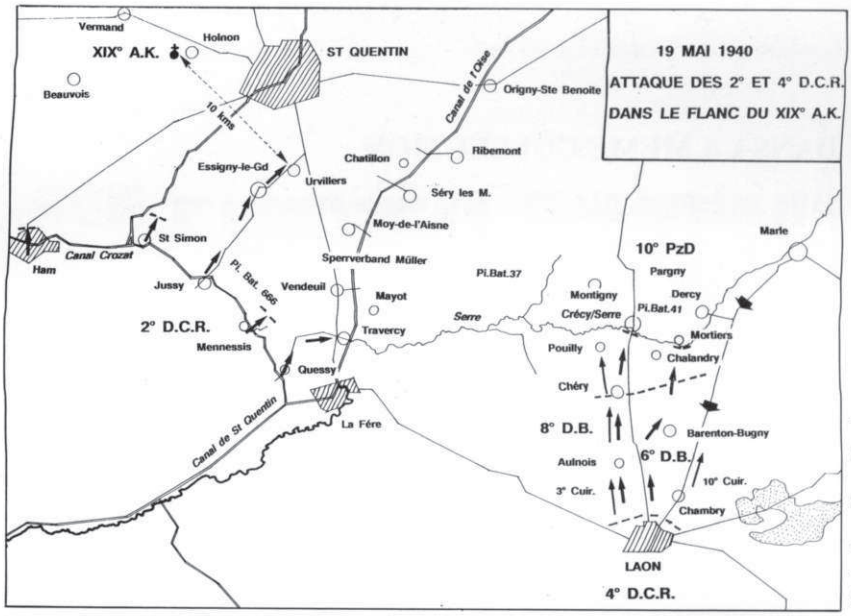
— contre-attaquer avec toutes les Pz.D. vers le sud.

Avec son tempérament, Guderian, conforté par l'arrivée de compte-rendus plus optimistes, choisit la seconde solution mais on se prend à rêver qu'il ait pu opter pour la troisième et détourner tout le XIX. A.K. pour repousser quatre malheureux chars…

Ceux-ci, inconscients du remue-ménage qu'ils provoquent, se replient vers 16 heures, à court de munitions et regagnent les lignes françaises sans perte.

Guderian attribuera, sans doute de bonne foi, cette action à de Gaulle. On ne peut lui en tenir rigueur mais on peut reprocher aux historiens d'avoir repris l' appréciation sans avoir cherché à en vérifier l'exactitude.

Or, il suffit de regarder une carte pour constater qu'entre le PC de Guderian et la pointe extrême de l'avance de la 4e DCR, il y a près de 40 kilomètres. Il faut se rendre à l'évidence : le 19 mai 1940, ce n'est pas la 4e DCR qui a causé quelque émoi à Guderian mais bien quelques chars de la 2e DCR. ❐



(Carte Jean-Yves Mary)

Errata et compléments d'information

Outre le présent article, Jean-Yves Mary nous a signalé un certain nombre d'erreurs s'étant glissées dans *Guderian perce à Sedan*, et d'autres lecteurs (notamment MM. Roger Avignon, Jean-Louis Fournier, Robert Godinat, Jacques Sacré et Pierre Vanderputten) ont fait de même. En voici la synthèse.

Page 6 : en mai 1940, il n'existait pas de Pz A.K, mais seulement des A.K. La dénomination Pz. A.K. n'est apparue qu'en 1941.

Photo page 10 : le colonel (ER) Robert Godinat (nos excuses pour la coquille apportée à son nom) a reconnu, avec surprise et émotion, son char B.1 bis, le *Chambertin* n° 378. Le colonel nous précise qu'à la date de la photo, le char et son équipage appartenait toujours au 49e BCC (3e DCR). La mutation au 41e BCC n'a eu lieu que le 8 juin 1940, lors de la fusion des éléments disponibles des deux bataillons en un seul.

Page 17 : les incidents survenus au Grand-duché de Luxembourg sont le fait d'unités aéroportées allemandes (Groupement Hedderich) qui se sont embusquées sur les grands axes et notamment aux sorties d'Esch-sur-Alzette (référence, le livre controversé d'Ordioni, le livre-réponse de Koch-Kent et la relation de Roger Bruge dans *Faites sauter la ligne Maginot*).

Page 21: von Kleist n'a jamais imposé à Guderian d'envoyer la 10. Pz.D. vers Longwy : tout au plus a-t-il ordonné qu'elle se mette en garde vers le sud. C'est cet arrêt que Guderian a contesté et évité en faisant remonter la 10. Pz.D. vers Neufchâteau. La 10. Pz.D. n'a donc pas conservé son itinéraire initial qui passait par Florenville, ce qui occasionnera le lendemain l'inattendu combat de Suxy contre la 1re brigade de cavalerie.

En plus, il ne semble pas que ce virage soit imputable à l'action de la 3e DLC — qui a enregistré ce jour-là une des plus faibles progressions de toute la cavalerie, le groupement Lesage du 25e GRCA rattaché à la 3e DLC n'ayant même pas réussi à dépasser la douane de Longlaville — mais à celle de la 2e DLC dont les éléments de pointe avaient atteint Arlon, bloqué le I.R. GD à Etalle et obligé le Schütz. Rgt 69 à s'employer à Sainte-Marie où son chef avait du reste trouvé la mort.

Carte page 22 : la 6. Pz.D. ne se situait pas là au cours de ces journées : elle a démarré dans la nuit du 10 au 11 mai 1940, a suivi ensuite les traces de la 2. Pz.D pour se découpler et monter sur Willerzie et attaquer sur Monthermé. Monthermé n'a été atteint par les avant-gardes de la 6. Pz.D. que le 13 mai dans la journée.

Photo page 28 : nous confirmons l'exactitude de notre légende : un margis chef à bord d'une 202 munie d'un support pour tir vertical de FM 24/29. Le fait que cette photo ait été publiée par un autre éditeur en parlant d'un *capitaine* à bord d'une 202 avec *antenne radio* (!) n'engage pas notre responsabilité.

Carte page 26 : la poussée allemande n'est pas exacte. La 1. Pz.D. venait de Fauvillers vers Neufchâteau, la 2. Pz.D. de Petite-Rosière vers Libramont. Quant à la 10. Pz.D, elle remontait vers Neufchâteau par Rossignol.

Carte page 34 : ce n'est pas la 2. Pz.D qui a attaqué à La Horgne mais le groupement Krüger de la 1. Pz.D. emmené par le Lt-Col Balck. En outre, l'itinéraire indiqué pour la 2. Pz.D. passe trop au sud puisqu'un des ses groupements a progressé à cheval sur la ligne des casemates alors que l'autre passait derrière les hauteurs de la Meuse pour prendre la position à revers.

Photo page 37 : il ne s'agit pas de la Semois mais de la Meuse à Godinne, près de Dinant.

Photo page 39 : il ne s'agit pas de PzKpfw 38(t) mais 35(t). En outre, il est incompatible qu'ils appartiennent à la 8. Pz.D. et que la photo ait été prise dans le secteur de Monthermé puisque seule la 6. PzD a franchi le fleuve dans cette zone. La 8. PzD n'est arrivée que quelques jours plus tard et elle a franchi la Meuse dans la région de Nouzonville. Il s'agit donc d'engins de la 6. PzD. (Il semble que ces chars appartiennent au Pz.Rgt. 11 de la 6. Pz.D., et la photo est réputée avoir été prise au sud de Rethel, en Champagne, et non vers Monthermé).

Photo page 40 : sous réserve de confirmation, la photo du haut est réputée comme montrant le lieutenant Ledrappier dans le char de tête.

Photo page 66 : la photo du haut montre un char identifié apparemment comme appartenant à la 8. Pz.D. : le « 6 » à l'avant semble en fait un « G » pour Guderian, ce qui indique que cette photo est postérieure au 1er juin 1940, date à laquelle Guderian a eu le commandement propre d'un groupement à son nom.

Photo page 68 : les chars de Kempff n'ont jamais été à Marle et à Dercy. Après avoir atteint Montcornet le 15 au soir, le Groupement von Esebeck de la 6. Pz.D. est resté sur place toute la matinée puis est remonté ensuite vers le nord pour laisser le créneau au XIX. A.K. Par ailleurs, Gamelin n'est en rien intervenu dans la mise en route de la 4e DCR : il s'agit du général Georges.

Photo page 72, au centre : la tourelle n'est pas équipée d'un canon de 47 mm. il s'agit d'une tourelle démontable modèle 1935 ou 1937 équipée d'une mitrailleuse Hotchkiss de 8 mm.

Photo page 79 : le cliché n'est pas pris à Aizecourt-le-Haut mais à Montcornet.

Ces soldats allemands embusqués dans Ham guettent-ils l'arrivée des B 1 *bis* du capitaine Vaudremont qui tentent de déboucher vers Saint-Quentin ? Sans doute non, car cette photo semble avoir été prise quelques jours plus tard, mais elle rend bien l'ambiance qui règne dans la ville que la compagnie Vaudremont tente de nettoyer. Après des combats désordonnés, les lourds engins se replient au-delà du canal, laissant la partie nord de la ville aux allemands.
(Collection JYM)

GUERRE ECLAIR A l'OUEST

Yves BUFFETAUT Dessins en couleurs de Jean RESTAYN

Le 10 mai 1940, l'armée allemande frappe spectaculairement aux Pays-Bas et en Belgique. Pour les Alliés, le moment est venu de faire jouer la manœuvre Dyle-Breda : le meilleur des forces franco-britanniques, pivotant sur Sedan, s'engage au Nord.

La 1re armée française monte en Belgique aux côtés du BEF, tandis que la 7e armée se prépare à former la jonction entre les armées belge et hollandaise. Les divisions légères mécaniques couvrent la mise en place des unités d'infanterie. Mais les Alliés sont vite pris de court : en Belgique, les défenses du canal Albert sont submergées grâce à l'intervention des aéroportés allemands. Aux Pays-Bas, la défense antiaérienne cause des pertes terribles aux assaillants, mais l'armée hollandaise n'est pas de taille à résister longtemps.

Au cœur de la Belgique, à Hannut et Gembloux, la 1re armée française contient les Panzerdivisionen du Panzer-Korps Hoepner, mais la situation se dégrade au sud-est, dans les Ardennes.

Car c'est bien là qu'a lieu la surprise stratégique, dans le massif forestier réputé infranchissable. Sept Panzer-Divisionen du groupement von Kleist s'engagent dans l'épais massif ardennais et débouchent, le 13 mai, sur la Meuse. La surprise est totale.

Après d'intenses combats de chars et d'infanterie, le front français est percé. En huit jours, les Panzer menés par des hommes tels que Guderian, chef du *19. Panzer Korps*, ou l'impétueux Rommel, commandant la *5. Pz. Div.*, atteindront la mer à Boulogne, coupant en deux les forces alliées.

Le « coup de faux » de von Manstein avait réussi.

ISBN : 2 908 182 28 9

9 782908 182286

Prix public : 138 FF

histoire & collections

19, avenue de la République,
F-75011 Paris. Tél. : (1) 40.21.18.20.